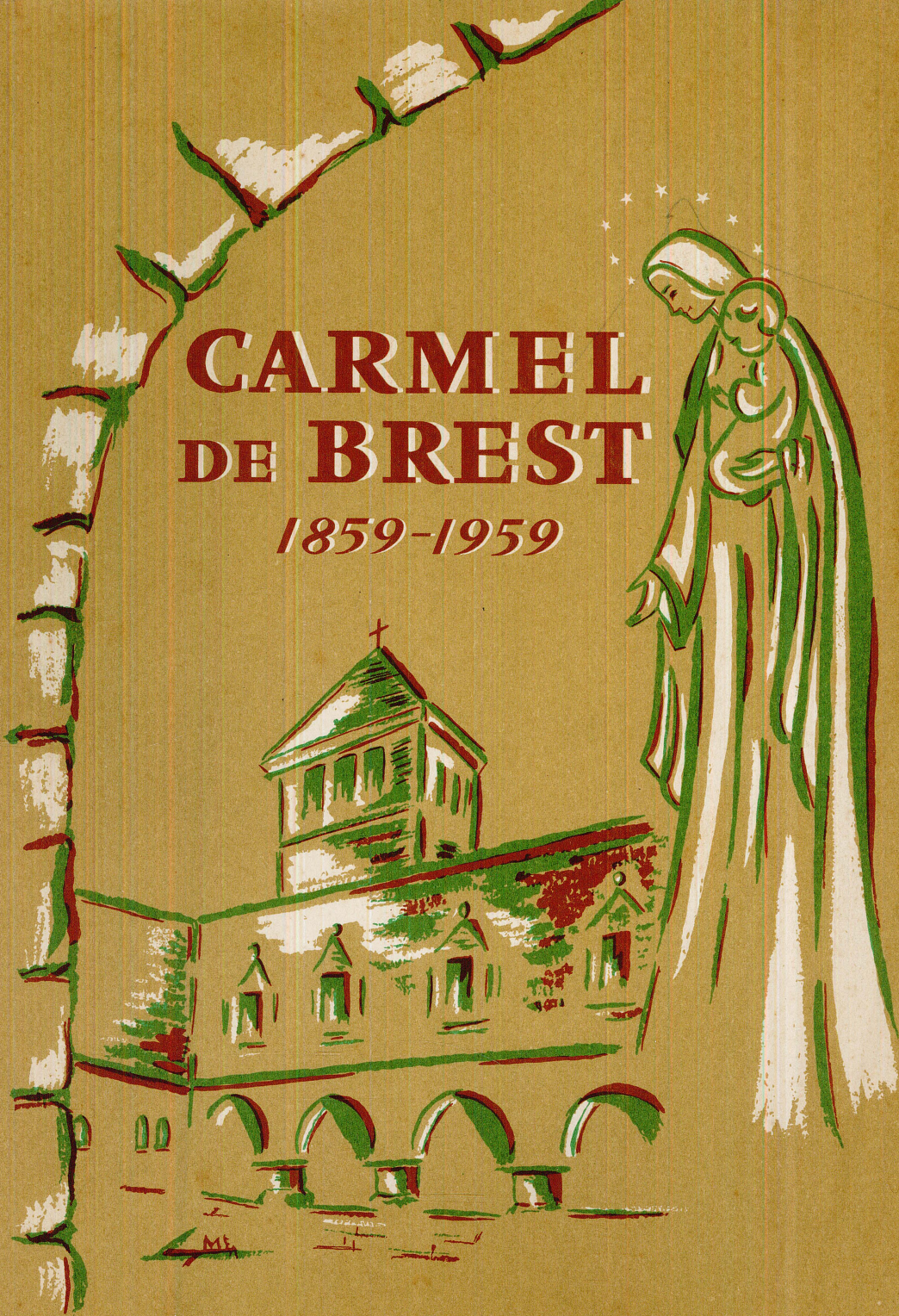


CARMEL DE BREST

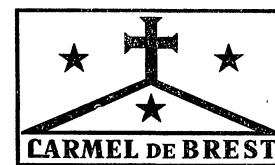
1859-1959



*d. 4 mai 68
Kermadec - Hainaut*

LE CARMEL DE BREST

1859 - 1959



Nihil Obstat :

Parisiis, die 17-a Novembris 1959.
P. Fr. Elisaeus a Nativitate o.c.d.
P. Fr. Petrus a Cruce o.c.d.

Imprimatur :

Corisopiten. xxvii Novembris 1959,
† G. FAVÉ,
episc. tit. ab Andeda.



Document numérisé en 2025

Pax Christi

Paris, le 8 Décembre 1959

Ma Révérende Mère,

A l'occasion des Fêtes du Centenaire de sa Fondation, nous avons pu constater avec vous combien malgré les multiples vicissitudes qu'il eut à subir, votre Monastère tient toujours sa place dans la vie de la cité brestoise, et avec quelle fidélité, il a assumé, cent années durant, la responsabilité spirituelle de la grande ville maritime. Le R. Père BARRAL à qui vous avez fait appel pour en fixer le souvenir a écrit avec autant d'aimable dévouement que de compétence en matière d'histoire religieuse une Plaquette qui est un modèle du genre.

Tant que les Carmélites de Brest seront fidèles à l'esprit de leur Mère Sainte Thérèse de Jésus et aux espérances de leur Fondatrice Mère Marthe de Jésus de Lesguern, elles resteront, quoiqu'il arrive par ailleurs, la forteresse spirituelle rêvée par la Réformatrice du Carmel, efficace en son action invisible.

C'est dans cette fidélité à leur mission d'Amour qu'elles contribueront à l'oeuvre pastorale de leur Evêque, à l'oeuvre conquérante des Prêtres et des Militants du diocèse. Leur influence, parce qu'elle est celle de l'Amour, s'étendra bien au-delà de toute limite d'espace et de temps.

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus a appris au monde moderne ce qu'est le rayonnement d'un Carmel. Nous demandons à la Patronne de la Fédération des Carmélites de Lisieux, dont le Monastère de Brest fait partie, de protéger spécialement celles qui en terre bretonne veulent comme elle aimer le Christ et Le faire beaucoup aimer.

T. R. P. Elisée de la Nativité

T.R.P. Elisée de la Nativité
Assistant religieux de la Fédération
des Carmélites de Lisieux.

Avant-propos

Jamais Carmel ne porta si bien son nom et avec tant de fidélité. Fondé à Brest, pour Brest, il y a cent ans, nous l'y retrouvons, en 1959, plus vivant que jamais, alors que les vicissitudes des temps eussent dû l'emporter comme tant d'autres, s'il eût été moins fortement enraciné.

Le « colombier » selon l'expression de sainte Thérèse, est d'abord installé en 1859, à Kerfautras, aux portes de Brest.

En 1904, la Communauté doit quitter la France pour se réfugier dans l'hospitalière Belgique, à Lens-Saint-Rémy, près de Liège.

En 1927, elle revient en France et ne retrouvant plus les anciens murs, elle en occupe de nouveaux dans Brest, à Saint-Marc.

Le drame national de 1940 la remet brutalement sur les routes, tandis que les bombardements, qui meurtrissent effroyablement la ville, n'épargnent pas le monastère.

La tourmente passée, elle revient opiniâtrement, comme l'oiseau à son nid, et s'installe au Relecq-Kerhuon, dans des ruines célèbres qu'elle relève et exorcise. C'est ce dernier monastère qui a été béni en 1953 par S. Exc. Monseigneur Fauvel,

et qui a été chargé par la Divine Providence, d'être le témoin des fêtes du Centenaire.



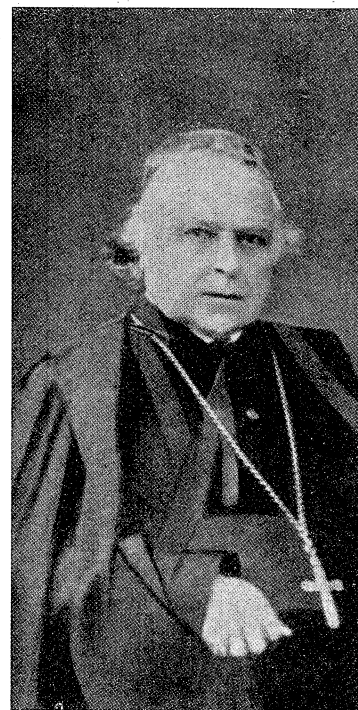
Les seules Archives qui comptent pour une Communauté de Carmélites sont celles qui s'inscrivent au Ciel pour l'éternité. Celles qu'elles laissent sur la terre, sauf pour de rares périodes plus marquantes, sont menues, et ne font état très souvent que de cérémonies conventuelles : vêtue, professions, retraites. Aussi notre intention ne peut être d'en extraire une monographie détaillée du Carmel de Brest.



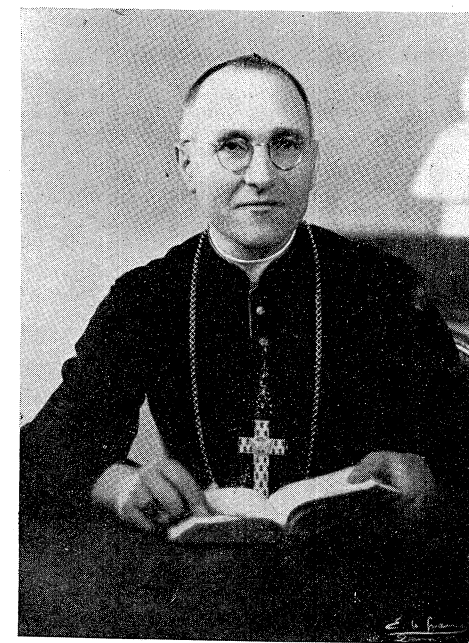
Notre dessein sera donc plutôt, avec ce qui nous en reste, de rappeler à la Communauté les miséricordes du Seigneur à son égard. Véritablement : **de Sa main gauche, Il lui a soutenu la tête, tandis que Sa droite l'enlaçait**; aux amis du Monastère, il est de légitimer, s'il en était besoin, leur affectueux attachement au Carmel; à tous les lecteurs, de leur faire entrevoir comment d'ordinaire jaillit du sol une source de grâces, de leur faire prendre conscience de la gratitude qu'ils doivent à celles qui ne sont sorties de leur monde que pour son rachat spirituel, et qui, si un jour elles s'acharnent, comme celles-là, à sauver une ville, cette ville, quoi qu'il arrive, ne périra pas!



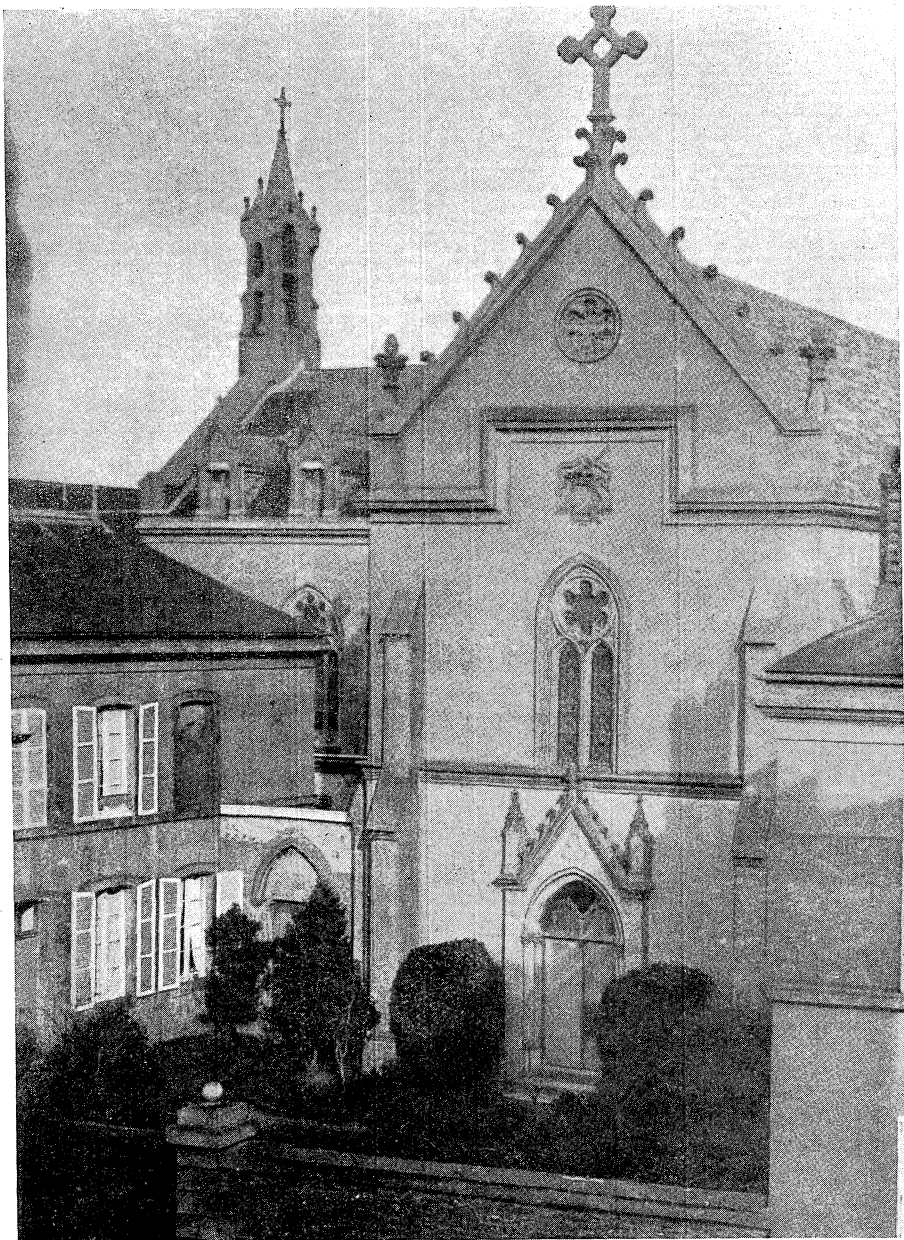
Révérende Mère Marthe de Jésus.
Marthe de Lesguern
1835-1905
Fondatrice du Carmel de Brest.



Monseigneur Sergent.
Évêque de la Fondation (1859).



Monseigneur Fauvel.
Évêque du Centenaire (1959).



Carmel de Brest
Kerfautras
1859-1904.

CHAPITRE PREMIER

Les Fondateurs

Le 25 septembre 1858, vers 1 heure du matin, Marthe de Lesguern assistait sa mère mourante et lui fermait les yeux, Un peu moins d'une année auparavant, le 26 décembre 1857, elle avait déjà rendu ce pieux devoir à son père. Un an plus tôt, sa sœur, Paule, devenue Mme de Kergariou, mourait dans ses bras à Bagnères-de-Luchon. Marthe se trouvait donc orpheline et seule au monde, à l'âge de 23 ans.

Issue d'une famille apparentée à toute la vieille noblesse de Bretagne, unique héritière d'une fortune importante, parée des dons de l'esprit et du cœur, d'un physique attrayant, qu'allait-elle faire de tous ces avantages ? Le château de Kermorvan, amoureusement aménagé par Mme de Lesguern dans la campagne brestoise, et où Marthe avait passé une jeunesse idéale, dans l'enchantement de son grand parc aux magnifiques allées qu'elle parcourait au galop de sa fine jument Nina allait-il la retenir ? Le temps du deuil religieusement observé, allait-elle y recevoir, en châtelaine épanouie, les Gouzillon de Kermenon la branche aînée, les Gouzillon de Bélizal la branche cadette, ses cousins de par sa mère, les Lézileuc, les de la Villéon, les de Bergevin de Kerourian, les de Kervéathoux, les Le Bastard de Mesmeur, qui tous, brillante et pieuse jeunesse, avaient participé aux joyeux ébats de Kermorvan et se trouvaient être tout autant de sérieux et agréables partis pour la jeune fille.

Mais pour Marthe de Lesguern les jeux étaient faits depuis plusieurs années déjà. Sa mère même, au courant des desseins

secrets de sa fille l'avait particulièrement favorisée dans son testament, pour qu'elle puisse les réaliser un jour : elle consacrerait sa vie à Dieu dans un cloître.



Comment et à quelle date avait-elle signé ce pacte ? Le Seigneur l'y avait préparée dès son enfance. Le souvenir d'un oncle qui fut un saint planait déjà sur la famille. Marthe était en effet l'arrière petite nièce de Michel Le Nobletz. Dieu lui avait donné un père d'une foi peu commune, qui s'affirmera surtout dès les premières attaques du mal qui devait l'emporter ; une mère, qui un an durant se préparera à la mort ; ces deuils précoces auraient aussi bien pu la détacher du monde. Mais déjà à l'âge de 14 ans, son éducation terminée, elle voit partir pour les Augustines Hospitalières de Rennes, sa gouvernante, Mlle Lucie Trois, non sans que celle-ci ne l'invitât à la suivre. L'enfant ne semble pas avoir compris grand'chose à ce départ, bien qu'elle avouât plus tard en avoir été frappée. Miss Vhellen, l'institutrice de son neveu Charles, paraît avoir eu une influence plus profonde sur la jeune fille. Catholique fervente, l'anglaise lui révéla le mot de saint Paul : *Qui me séparera de la Charité du Christ*, dont Marthe fit curieusement, mais non sans réticence encore, son oraison jaculatoire. De plus, l'attitude de Marie-Madeleine à Béthanie et au pied de la Croix l'émouvait particulièrement. Mais Marthe ne soupirait pas encore après la meilleure part, bien que lentement cette part s'insinuât à son insu dans son désir. Jeune fille, elle se plaît aux œuvres de sainte Thérèse d'Avila, mais n'en retient encore que la dévotion à saint Joseph.



Ce fut surtout la réception fréquente de la Sainte Eucharistie qui développa le germe déposé dans son cœur. Marthe dira plus tard : la veille des fêtes lorsqu'à la promenade nécessaire à la santé de mon père, nous entendions les cloches du village sonnait à toute volée, nous étions émus de joie en pensant à la communion du lendemain.

Signalons enfin qu'à la même époque, pure coïncidence, s'épanouissait dans l'âme de trois de ses cousines l'appel à la vocation religieuse. De fait, Anne Le Bastard de Mesmeur, entré chez les Filles du Saint-Esprit, où, sous le nom de Sœur Anne de Jésus, elle réussit à spiritualiser, sans les perdre, son tempérament fougueux et son originalité d'esprit.

Victorine de Gouzillon de Kermeno, disgraciée par la nature, mais d'une intense piété rêvait aux Clarisses où elle entrera peu après et fondera plus tard le monastère d'Evian où son souvenir s'est perpétué.

Enfin, Elisa de Gouzillon de Bélizal, châtelaine des Granges, va fonder en 1857 le Carmel de Saint-Brieuc.

Il fallut pour Marthe rien moins que l'apparition dans sa vie d'un messager de Dieu pour qu'elle comprît et acceptât le signe que lui faisait le Seigneur.



En 1855 donc, les Révérends Pères Jésuites, essaimant de Quimper sous la conduite du Père Le Sauce, ouvraient à Brest une résidence d'où ils exercèrent immédiatement une grande emprise sur les âmes. M. de Lesguern, leur ancien élève au collège d'Auray, s'en réjouissait et leur ouvrait très largement son château de Kermorvan ; les bons Pères venaient s'y reposer, par groupes, des fatigues de leur apostolat. Celui-ci s'avérait intense et fécond. Le Père Le Sauce, le supérieur, avait personnellement une large influence non seulement dans la ville mais au dehors et surtout dans les communautés des régions bretonnantes. Au Carême de 1857, les de Bergevin, qui l'avaient pris comme directeur, conduisirent Marthe, leur cousine, à son confessionnal. La jeune fille s'appropriait sans doute à lui confier loyalement son âme, à lui faire connaître son impression de plus en plus vive du néant du monde, son désir imprécis encore, mais insistant de vie religieuse. En l'absence, ce jour-là, du Père Le Sauce, elle entra dans le confessionnal du Père Gaudicheau : elle en sortit fille de Sainte-Thérèse !

Jeune encore, mais non moins efficace que son supérieur dans la direction des âmes, le Père Gaudicheau était venu du clergé séculier à la Compagnie, après on ne sait quel vicariat à Angoulême. « Doué d'une énergie persévérante, d'une grande décision de caractère, il avait tout ce qu'il faut pour mener à bonne fin les entreprises les plus difficiles, et les plus combattues. Mais surtout, il exigeait et obtenait aisément une confiance absolue de la part des âmes qui se mettaient sous sa direction. »

Dès cette rencontre providentielle, le Père profita du religieux accueil de Kermorvan, pour affermir dans l'âme de Marthe de Lesguern la vocation qu'il y avait décelée et lui faire même prononcer le 15 août suivant le vœu de virginité. Avouons toutefois, puisqu'elle l'avoue elle-même, que Marthe n'en vit pas d'abord toute la portée. Le Père Gaudicheau lui fut par la suite un soutien précieux à l'occasion des deuils successifs qui la meurtrirent et des étonnements de son entourage pour le genre de vie qu'elle adopta tout de suite après la mort de ses parents. Puis, dès qu'elle fut libre des tracasseries de la succession, le Père coupa court aux tergiversations de Marthe et fixa sa vocation : carmélite, elle n'irait pas demander son admission dans un Carmel existant, ni dans celui de Morlaix, justement célèbre, solidement établi en 1624 par Anne d'Autriche et sorti plus vivant de la Révolution française, ni dans celui de Saint-Brieuc, dont *tante Elisa* avait pris récemment l'initiative : elle devra en fonder un elle-même à Brest !

Cette décision fut confirmée et les plans établis au cours d'une retraite que le Père Gaudicheau prêcha au monastère des Augustines Hospitalières de Lannion, en juin 1859. Marthe y assistait. Ces religieuses à l'époque, tout en s'occupant de l'Hôtel-Dieu de la ville, groupaient à certaines périodes de l'année, pour les saints exercices, des jeunes filles de la bonne société désireuses de perfection chrétienne ou en quête d'une vocation. Qui s'étonnerait de voir les Pères Jésuites, prédicateurs de ces retraites, y cueillir, ici comme ailleurs, de brassées.

Peu après le retour de Marthe à Kermorvan, le Père Gaudicheau qui ne laissait pas, on l'a vu, le temps aux saintes résolutions de s'émousser, lui ménagea une rencontre avec l'évêque de Quimper, Monseigneur Sergent. Celui-ci farouchement ultramontain — il le montra si bien au Concile du Vatican surtout que Pie IX aimait à l'appeler : *mon sergent* ! — était de plus d'une grande piété et d'un zèle apostolique éclairé. Il ouvrit presque simultanément à cette époque de nombreux établissements pour la sanctification de ses diocésains : Maison de Refuge, Maison de Bon Secours, Maison de Saint-Joseph, à Quimper ; Maison de la Compagnie de Jésus, Maison de la Mère de Dieu, à Brest ; Maison des Filles de la Croix au Relecq ; Maison des Augustines Hospitalières à Pont-L'Abbé (1860) ; Institut des Dames de Sainte-Anne, Pensionnat des Ursulines de Quimperlé ! Il ne pouvait donc qu'approuver chaleureusement le dessein de Marthe de Lesguern, tout heureux d'assurer à sa grande cité remuante la chance d'un haut-lieu de prières et de sauvegarde. Il se rangea encore sans hésiter à la suggestion du Père Gaudicheau de faire venir des Carmélites de Morlaix pour initier la future postulante à la vie monastique. Bien plus, il prit sur lui de découronner le monastère morlaisien de la supérieure en charge et de l'assistante pour leur confier à Brest la mise en train du nouveau Carmel. N'hésitons pas à qualifier d'héroïque l'acceptation de ces religieuses, car Morlaix venait, deux ans auparavant, de se charger de la fondation de Saint-Brieuc.



Les pourparlers pour l'achat d'une maison avaient été menés discrètement par le notaire de l'héritière des Lesguern, dès le retour de celle-ci de Lannion. Le choix tomba sur la propriété qu'un certain Jobbé Duval mettait en vente pour cause de faillite. C'était une charmante maison de campagne, sise au lieu dit de Kerfautras, aux portes de Brest, en dehors de l'octroi et par ce fait, sur la paroisse de Lambézélec. Cette maison nouvellement bâtie, se trouvait en retrait d'une jolie

cour fermée par une grande grille et derrière s'étendait un assez grand jardin et un délicieux petit bois au fond duquel se trouvait un gracieux pavillon.

Nantie, nous le savons, de l'autorisation épiscopale, Marthe conclut rapidement l'achat au prix de 30.000 F et en signa le protocole le 7 octobre 1859, de son nom et du nom des deux religieuses de Morlaix, Mère Philomène Geffroy et Marie de Jésus Le Guen.

CHAPITRE II

Kerfautras Morlaisien 1859-1868

L'arrivée des trois fondatrices morlaisiennes — une jeune professe avait été canoniquement adjointe aux deux supérieures — était fixée au 26 octobre suivant :

« Ce mercredi — lit-on dans les annales de Morlaix — jour consacré à saint Joseph dont le nouveau monastère devait prendre le nom, en se plaçant toutefois sous la protection de l'Immaculée Conception, le départ devait s'effectuer après la messe de 7 heures. »

Ce double nom donné au Carmel de Brest, avait accordé satisfaction à la Fondatrice qui avait choisi saint Joseph et aux religieuses de Morlaix qui avaient promis de consacrer leur prochaine fondation à la Vierge Immaculée.

« A 9 heures, la voiture qui devait conduire les voyageuses entra en communauté. Toutes les Sœurs réunies au cimetière faisaient des vœux mutuels pour la prospérité des deux monastères. Les adieux, faits au pied de la croix, furent touchants. On se quitta en regardant le ciel. Mère Philomène bénit le Carmel de Morlaix que nous quittâmes en le recommandant à la Sainte Vierge et à notre Sainte Mère Thérèse. »

Mais avant de partir les Mères Fondatrices avaient dû signer un billet par lequel elles s'engageaient à revenir à leur berceau religieux à la première demande qui leur en serait faite. Car ce n'était pas sans peine qu'on se résignait à les laisser partir et, sans l'influence de Monseigneur Sergent qui se montrait entièrement dévoué à la fondation, jamais

M. Keramanc'h, alors curé de Morlaix et supérieur ecclésiastique de la Communauté, n'aurait consenti à priver son monastère de ses plus précieux sujets. Les Mères emportaient un ornement de chaque couleur et dans une boîte trois morceaux de savon et trois livres de chandelle. Chacune avait avec elle sa paire de sabots, d'énormes sabots où se trouvaient à l'aise les larges alpagates carmélitaines. L'aumônier, l'excellent M. Bergot, accompagnait les partantes.

Nous prîmes nos livres pour réciter l'itinéraire des Voyageurs. Puis ayant fini les prières, le bon M. Bergot nous dit : « Aux enfants » pour les consoler, on donne des bonbons; aux religieuses on donne des images. » Puis il nous fit une jolie petite instruction. »

Nous pouvons aisément deviner quel en fut le ton; le bon M. Bergot, poète à ses heures, badinait pieusement, grâce au tiroir de la grille du parloir, avec la poétesse attitrée du Carmel.

Si la muse me tient rigueur,
elle réserve sa faveur
à qui lui fut toujours fidèle.
Il est ici petite sœur
qui d'ordinaire a le bonheur
de ne pas la trouver rebelle.

A quoi la Carmélite répondait malicieusement :

En se plaignant des rigueurs de sa muse
Père Bergot en est fort bien servi !

Il ne devait qu'accompagner les « exilées » et revenir aussitôt à Morlaix, pour y continuer ses joutes poétiques et sa forte direction.

Pendant ce temps, Kerfautras s'apprêtait à recevoir le contingent morlaisien. Aidée de Reine de Kervasdoué, son amie intime et sa confidente, Marthe de Lesguern procédait à un curieux exorcisme :

« Il y avait dans le petit bois du futur Carmel plusieurs statues profanes qui devaient céder la place aux images des Saints. » Marthe

et Reine » les enterrèrent sans cérémonie dans un coin du jardin et elles y furent à jamais oubliées. »

Si le hasard des fouilles les ont fait apparaître, on saura quels sont les auteurs de cette nécropole futile. On leur pardonnera plus aisément qu'à telles pieuses moniales qui, plus tard, attirées par les fadeurs saint-sulpiciennes, inhumèrent dans leur jardin d'antiques statues de saints, vieilles sculptures en bois qu'un malencontreux vermillon faisait peut-être grimacer un peu, mais qui étaient certainement des œuvres d'art.

« Le 26 octobre, continue Marthe, Reine et moi, nous fîmes la communion ensemble à l'église des Carmes, et le cœur rempli d'émotions diverses, nous partîmes pour Kerfautras... Dans le salon, on avait dressé l'autel que j'avais fait porter; c'était celui de la chapelle de Kermorvan, mais il n'avait jamais servi. J'avais été acheter avec Reine deux bouquets de fausses fleurs et des vases, puis une petite lanterne très modeste, en attendant l'arrangement de la chapelle. Nous avons aussi suspendu des images dans les appartements, mais tout cela fort ordinaire, ne trouvant à Brest ce que j'aurai désiré. Nous rangeâmes aussi les petites provisions que Kermorvan avait fournies, légumes, fruits, etc... Quand nous trouvions quelque chose de plus beau nous disions : ceci sera pour la Mère Prieure ! Le Père Gaudicheau vint aussi dans l'après-midi, la tourière de Morlaix, venue plusieurs jours d'avance, avec le mobilier de nos Mères, était sortie pour faire des commissions; il nous trouva Reine et moi surveillant la marmite de soupe destinée à nos Mères qui devaient arriver vers 5 heures, cela le fit sourire. »

Elle avoue :

« Tout me faisait frémir et m'attirait en même temps, dans ce que je découvrais de la vie du Carmel. Les trois paillasses de nos Mères qui venaient d'arriver et qui étaient debout dressées contre un mur me faisaient l'effet de trois cercueils. Puis cette quantité de livres d'offices pour trois religieuses me semblait prodigieuse !... »



Nous avons laissé nos trois voyageuses dans la voiture qui les amenait de Morlaix, sous le réconfort des paroles

encourageantes de M. Bergot. Nous les retrouvons après le repas pris en route, composé de crêpes et de fruits et que suivit une petite récréation :

« A un endroit nous dûmes croiser un régiment, il y eut des soldats fort convenables, mais d'autres commencèrent à crier : des nonnes ! et nous agoniser (*sic*) de sottises. Il était 4 heures et demie lorsque nous arrivâmes à Brest; nous vîmes Julienne, la servante de notre Fondatrice, près de l'octroi nous faisant des signes pour nous indiquer la route de Kerfautras, qui désormais ne devait plus s'appeler que Saint-Joseph. »

Le lendemain, M. Bergot bénissait la maison et la chapelle.



Le secret avait été bien gardé. Les brestoises, les familles, les voisins même n'apprirent la fondation qu'au fur et à mesure des rencontres fortuites. Il faut bien l'avouer, la ville de Brest ne s'enthousiasma pas pour ce Carmel, naissant dans une pareille discrétion. Les Révérends Pères de la Compagnie de Jésus avec quelques parents ou amis de Marthe furent les seuls appuis humains.

Cependant les Congrégations religieuses de la ville et des environs commencent à s'ébranler, par sympathie ou par curiosité. Les visites au Carmel se firent fréquentes au début.

« Les religieuses étaient frappées de voir nos Mères s'asseoir par terre à leurs pieds et plusieurs jeunes visiteuses humiliées de les voir ainsi, voulurent aussi se mettre près d'elles sur le plancher. »

Plusieurs personnes vinrent pour se recommander aux prières, d'autres simplement pour avoir le plaisir de pouvoir dire qu'elles avaient vu des Carmélites. Une petite fille de la campagne, crut devoir se faire pardonner sa curiosité en apportant une offrande : une poule et des œufs.

« Cette poule, note l'archiviste, commença la basse-cour de la Communauté. »

Et elle ajoute :

« Le premier chou fut apporté par une paysanne de Guipavas. »

Le petit Carmel commençait dans la pauvreté : le Père Gaudicheau en surveillait la stricte observance et freinait d'autorité les libéralités de la fondatrice. Celle-ci venait très souvent à Kerfautras. Bloquée une fois par un gros orage qui ne lui permit pas de rentrer à Kermorvan, elle essaya pour la première fois la dure paillasse du Carmel.

« La nuit lui parut longue et le lendemain, elle avait le corps brisé. Ayant voulu certain jour porter la tunique d'étamine, elle en souffrit au point de se demander si elle pourrait jamais s'y habituer. »



Le Père Gaudicheau avait pris sérieusement en main la conduite spirituelle de la petite communauté. Il mit en retraite de 10 jours, à tour de rôle, nos trois morlaisiennes. Durant cette retraite, ce fut pour chacune d'elles, selon la coutume, une solitude absolue. Elle ne devait même pas assister aux repas du réfectoire ! Ce fut la Prieure, comme il convient, qui inaugura les Exercices de Saint Ignace. Le Père pensa même faire profiter des 30 jours classiques Mère Marie de Jésus, qu'il destinait à être la maîtresse des Novices. Il en savait toute l'efficacité et non pas seulement selon une boutade récente, « pour élever l'esprit des Jésuites actifs vers Dieu avec un minimum de perte de temps ». Seules, les nombreuses occupations du Jésuite ne permirent pas de faire aboutir cette généreuse initiative.

Enfin, le Père Gaudicheau, sentant le terrain spirituel suffisamment préparé, signifia à sa dirigée, le 29 juillet 1860, en la fête de sainte Marthe, son exeat du monde.

« La route qui conduisait au Carmel était remplie de monde. Le Père nous attendait ainsi que les Mères qui étaient pressées de me recevoir, comme elles avaient la bonté de me le dire souvent... Le Père très ému sortit de sa réserve habituelle et me présenta à

baiser les deux doigts consacrés qui tenaient la Sainte Hostie pendant la Messe... Il me bénit et j'entrai dans l'intérieur du Couvent. »

Les premiers jours furent déconcertants, très durs même.

« Pendant la Messe huit jours entiers, je buvais littéralement l'eau qui me sortait des yeux... Je trouvais à redire à mille choses que mon esprit du monde ne pouvait approuver. Le Père venait me soutenir et m'encourager dans mes luttes; je lui confiais mes angoisses et mes difficultés; parfois, il ne les trouvait pas tout à fait exagérées; il faisait alors des observations aux Mères qui voyaient bien d'où elles venaient; cela leur faisait une position très pénible; elles auraient pu dire avec raison: pourquoi nous a-t-on fait venir si on n'avait pas confiance en nous et dans notre manière d'agir. Elles pratiquaient de bien grandes vertus. »

Après un postulat de trois mois, durant lequel Mère Le Guen n'épargna pas Marthe de Lesguern, toute fondatrice qu'elle était, celle-ci fut admise à la vêtue le 21 novembre de la même année. Pareillement, le Noviciat fut virilement mené! Trouvant un jour Sœur Marthe les larmes aux bords des paupières, la rude maîtresse des Novices n'eut que ce mot de consolation: « Vous me paraissez être enrhumée, ma fille! Cela passera! »



Dès l'automne 1859, peu de jours par conséquent après la fondation, le nouveau Carmel dut prendre soin de faire part de sa naissance aux carmels anciens et même d'entrer en relation avec Rome par la paternelle entremise de Mgr Sergent, puisque, à la date du 23 janvier 1860, nous voyons déjà, fulminé par le Chanoine Leséleuc, vicaire général, un rescrit accordant au carmel Saint-Joseph de Brest licence d'user de la faveur obtenue le 12 février 1858 par les Carmélites de Poitiers: à savoir, l'usage du *Calendrier perpétuel*, avec le *propre de certains offices et messe*. L'initiative de Mère Philomène se rattache-t-elle à celle qu'elle avait dû prendre avant de quitter Morlaix, ou lui fut-elle inspirée par l'amitié de Mgr Sergent pour l'Évêque de Poitiers, toujours est-il que par ce geste la

supérieure de Brest rangeait résolument sa Maison parmi les « Béruliennes ».

Peut-être encore faut-il attribuer cette prise de position initiale aux directives des Pères de la Compagnie. Quoi qu'il en soit, ceux-ci continuent d'alimenter à ce point le *colombier* brestois que dès 1861, il faut songer à l'agrandir. Le bon Père Gaudicheau s'en veut naturellement mêler et donne ses instructions à l'entrepreneur. Le résultat, comme il arrive souvent en pareil cas, ne fut pas heureux. Entre temps, on surprend le grave jésuite à rimer un chant pour la fête de la Mère Prieure:

Que ce paisible monastère
rompe son silence de mort
pour la fête de notre Mère
éclatons en pieux transports (!)

Avouons que « la Prière à saint Joseph » qu'il composa pour le Noviciat fut de meilleure veine et put entrer telle quelle dans le dévotionnaire du monastère, où on la trouve encore.

Le 29 juillet, fête de sainte Marthe, Sœur Thérèse de Saint-Augustin, la jeune morlaisienne, digne émule de la « Muse » du Père Bergot, composa « de jolis couplets » à l'adresse de Sœur Marthe de Jésus.

« On avait encadré à la mode du Carmel, c'est-à-dire avec du papier noir la première image que lui avait donnée le Père Gaudicheau; elle représentait Marie-Madeleine aux pieds du divin Maître. »

Ce qui légitima la première strophe:

A notre Sœur chérie
offrons en ce beau jour
cette image bénie
et notre tendre amour.



Le *tendre amour* s'alliait d'ailleurs parfaitement à la fermeté que mettait la Prieure à former la jeune religieuse. Le jour

de la réception de Sœur Marthe à la profession, ne lui dit-elle pas en plein chapitre : « Ma sœur, avant de recevoir une novice à la Profession, on lui dit tous ses défauts. Mais vous, vous êtes la fondatrice... Nous ne pouvons pas vous renvoyer... vous êtes reçue... »

Les Archives ont conservé à la date du 23 novembre 1861 le procès-verbal de la profession de Sœur Marthe. Nous le transcrivons pour tous les éléments biographiques qu'il contient sur la fondatrice.

« Ce jour à 8 heures du matin, Sœur Marthe de Jésus Magdeleine de Saint-François Xavier, fondatrice et première professe de ce monastère de Saint-Joseph, dite dans le monde Marthe-Marie-Joseph-Modeste de Lesguern, née à Rennes le 18 août 1835, entrée en religion le 29 juillet 1860, ayant pris l'habit le 21 novembre de la même année après une retraite de 10 jours sous la direction du Révérend Père Gaudicheau de la Compagnie de Jésus, avec la permission de Mgr Sergent, vénéré supérieur de ce Monastère, entre les mains de la Révérende Mère Marie-Philomène, prieure, en présence de la Mère Marie de Jésus, sous-prieure, et de la Sœur Thérèse de Saint-Augustin, dépositaire. »

Tous les noms de ceux qui avaient participé à la fondation se trouvaient ainsi réunis dans ce protocole canonique.

C'était aussi un dernier hommage au Père du Carmel de Brest. En effet, le rôle du Père Gaudicheau touche à sa fin. Il cesse cette année-là d'être le confesseur ordinaire de la communauté et cède la charge à M. Moniou, chapelain en titre depuis la fondation. Le père restait cependant confesseur extraordinaire. Ses visites s'espacèrent, pour cesser tout-à-fait l'année suivante, lorsqu'il partit pour son « troisième an ».



C'était aussi la fin du triennat de Mère Philomène. Mère Marie de Jésus — de Morlaix — la remplaça comme prieure et Sœur Marthe lui fut adjointe comme sous-prieure, « à la grande joie du petit troupeau qui allait prospérer encore sous

ce nouveau gouvernement ». Mais la discrétion aimable de Mère Marthe de Jésus n'arriva pas à atténuer complètement la rudesse de ce nouveau gouvernement qui ne s'avérait pas doux : la nouvelle prieure menait rondement ses filles, comme elle avait mené ses novices.

« Parfois des idées extraordinaires et des entreprises surprenantes mettaient à l'épreuve l'obéissance de son entourage. C'était du reste le temps des travaux acharnés, des grands branle-bas. »

On se rappelle qu'on était en pleine construction.

« Mère Marie de Jésus pendant les matinées de grands jeûnes faisait transporter les meubles, faire de grands nettoyages, etc... prétendant que ces occupations aidaient à oublier la faim !... On lavait la lessive, les planchers, les meubles, que sais-je ? chacune s'estimait heureuse de s' « épuiser ainsi au service du Bon Dieu... ». Quand ses parents et amis venaient la voir, elle envoyait ces excellents paysans des Côtes-du-Nord chez les Pères de la Compagnie, faire ce qu'elle appelait une partie de confesse, véritable partie fine, à son point de vue du moins ! »

Cependant Mère Marie de Jésus, le 16 novembre 1862, se décharge sur sa sous-prieure du soin de s'occuper des novices. La fondatrice allait ainsi commencer sa mission près des âmes et élever l'édifice spirituel après l'édifice matériel. Il était temps semble-t-il.

« La note dominante de sa direction, ce qu'elle s'efforça surtout de faire grandir parmi nous, la vertu où elle exigeait qu'on excellât et où elle excellait elle-même, ce fut l'esprit de charité. »

Marthe de Jésus épanouissait enfin la nouvelle communauté et marquait son Carmel de son véritable esprit.



Les archives nous donnent des détails savoureux sur les occupations des premières carmélites de Brest :

« Toutes travaillaient beaucoup, le bon ordre de la maison était soigneusement entretenu, on s'occupait activement du jardin. Dès

le matin, les novices partaient en expédition contre les loches. Dans la journée chacune s'occupait soit aux offices, soit à faire des reliquaires, ou des fleurs artificielles. On commença aussi à essayer de travailler pour le dehors. Des personnes firent quelques commandes d'ornements, mais hélas ! le résultat fut loin d'être brillant. Il s'agissait d'ornements de velours rouge, lesquels une fois taillés et cousus un peu à l'aventure furent soigneusement mis sous presse. C'était pensait-on un moyen de les rendre tout à fait jolis et de faire disparaître les froissages, les courbes et autres menus défauts. Mais quand la chasuble, les chapes, etc..., sortirent de dessous les lourdes pierres qui formaient la presse, le velours était absolument écrasé, les galons aplatis, les broderies enfoncées. Ce fut un vrai désastre... ! D'autres fois de malencontreux coups de ciseaux de la Sœur Thérèse de Saint-Augustin entamaient les broderies. C'était aussi le temps où l'on mettait jusqu'à six morceaux dans l'étole d'un bel ornement ! On comprend aisément que ces manières de procéder furent peu goûtées des pratiques ! La réputation du savoir-faire des carmélites était fort compromise quand heureusement le Bon Dieu envoya notre chère Mère Marie du Sacré-Cœur et notre adroite et active Sœur Elisabeth. Tout alla de mieux en mieux et ce travail des ornements fut toujours une grande ressource pour subvenir aux besoins de notre monastère. »



Les travaux d'agrandissement commencés en 1861 s'achevèrent en 1863 et furent couronnés, le 4 octobre, par la consécration d'une nouvelle chapelle et la bénédiction de deux cloches. — Si la chapelle convenait parfaitement aux offices conventuels, par contre les cloches se trouvèrent très dures à mettre en branle, les cordes ne pouvant tomber d'aplomb à cause des cellules du second étage. Les sœurs s'y fatiguaient au point de se rendre malades.

« Mère Prieure avait défendu à Sœur François de porter un certain baquet, trop lourd, lui disant qu'un jour ou l'autre elle se tuerait à faire cet effort vraiment au-dessus de ses forces. Or, un jour, Sœur Saint-François entraînée par son zèle porta le dit baquet et le même jour sonna les cloches à toute volée avec Sœur Anne de Jésus. Le lendemain matin quand elle voulut se lever, impossible, ses reins brisés étaient comme elle dit : « soudés » à la paille. « Oh ! mon » Dieu, se dit-elle, notre Mère avait raison ! je me suis tuée avec » ce baquet... comme je vais être grondée ! ». Quand à force d'énergie,

elle put sortir de sa cellule, elle rencontra Sœur Anne de Jésus qui se traînait à peine et qui lui dit que les cloches lui avaient cassé le dos... ; à cette nouvelle, Sœur Saint-François pousse une exclamation de bonheur : « Je suis sauvée, ce sont les cloches qui m'ont tuée et non pas le baquet. »

Et l'archiviste de commenter :

« Le courage était grand, mais l'obéissance peu comprise de notre chère Sœur Saint François. Il fallut du temps pour mettre de la sagesse dans cette bouillante ardeur... »

L'année 1865 inaugure le 2^e Triennat de Mère Marie de Jésus de Morlaix. L'édifice matériel était achevé ; l'édifice spirituel basé sur l'obéissance, l'humilité, la mortification et l'amour de la vie intérieure donnait les plus consolantes espérances.

Un point seulement laissait encore à désirer : *la régularité*... Cet ensemble de règles destinées à fixer le détail d'une vie religieuse, la manière de célébrer les fêtes, les usages et coutumes des différents offices, les observances à conserver dans l'accomplissement de chacun des exercices de communauté ! Les Mères de Morlaix n'avaient pas envie d'établir dans leur Fondation absolument tous les usages de leur Carmel d'origine qui en plusieurs points leur paraissaient alors à désirer et étaient fort incomplets. D'un autre côté Mère Marthe de Jésus trouvait plusieurs de ces coutumes un peu singulières, soit qu'elles le fussent en effet, soit que nouvelle encore dans la vie religieuse, elle ne se rendit pas encore parfaitement compte de ce qui était à propos. On se décida à écrire à plusieurs maisons de l'Ordre pour connaître les usages en vigueur et régler définitivement les coutumes de la nouvelle fondation. Le Carmel de Nantes se montra tout spécialement complaisant. Mais ce fut surtout la Prieure du Carmel de la rue d'Enfer à Paris, plus tard fondatrice du Carmel de Metz, qui vint en aide. Elle leur envoya non seulement un cahier de régularités, mais encore un costume complet de carmélite, une paillasse et tout ce qui pouvait être utile aux Mères pour établir à Brest la vraie et authentique vie du Carmel. Les Mères étudièrent à fond ces régularités et

lès adoptèrent après quelques légères modifications. Le *journal* fut aussi adopté et mis en vigueur, ce qui permit de célébrer les fêtes avec plus d'ordre et de paix, chacune pouvant étudier d'avance les cérémonies, au lieu d'être obligée d'attendre à la dernière minute pour savoir ce que la Prieure aurait décidé de faire.



Le Carmel de Nantes ne se montra pas moins fraternel envers le jeune Carmel de Brest. On lui demande de trouver quelque bonne fille qui veuille bien être couturière et qui en ait les qualités. Mère Marie Agathe de Nantes répond que tout en étant pourvu elle-même, en trouver pour d'autres pays lui paraît bien difficile. On la prie en outre de bien vouloir spécifier les occupations des tourières dans son monastère.

« Ici, répond Mère Agathe, le 19 janvier, les tourières ne vendent rien, sauf les instruments de pénitence... c'est notre jardinier qui vend les fruits et légumes... Elles font seulement les commissions, achètent les provisions. Leur principale occupation est le soin de la chapelle et de l'extérieur de la maison car nous tenons à ce que l'on voie toujours un ordre parfait et la plus grande propreté, ce à quoi elles sont si exactes que la propreté du Carmel passe en proverbe. »

Et l'heureuse prieure d'ajouter :

« Dernièrement le Supérieur d'une petite Congrégation mettait au rang des recommandations qu'il faisait à ses filles, celle-ci : surtout soyez propres comme les Carmélites ! »

Suit un coutumier des tourières assez détaillé. Une lettre du 19 août de la même revient encore sur cette question.

Ce fut la dernière lettre que Mère Marie de Jésus reçut comme prieure de Brest. Le Gouvernement morlaisien allait passer la main à celui de Brest.

CHAPITRE III

Kerfautras Brestois (1868-1904)

En décembre 1868, les supérieurs jugent que le Carmel de Brest peut enfin voler de ses propres ailes : Morlaix rappelle ses professes. Mère Marthe de Jésus de Lesguern est élue prieure. Les trois religieuses de Morlaix s'en allaient, non sans regret de part et d'autre, après dix ans de vie commune avec les postulantes de Brest qu'elles avaient introduites dans la vie carmélitaine. Sans Morlaix, le Carmel de Brest n'eut pas reçu la tradition authentique thérésienne. La variété même des triennats en avait souligné la souplesse et l'efficacité. On le savait déjà : la prieure imprime à son monastère son esprit, tout en laissant intact ce qu'il y a d'essentiel dans le rôle dont les Carmels sont chargés dans l'Église : la prière, la mortification, la simplicité dans la vie intérieure, le regard constamment tourné vers le Ciel, pour y capter les exigences de la Justice et de l'Amour et réamorcer jusqu'à la fin des temps, avec plus de succès, le marchandage entre Dieu et Abraham, en faveur des villes pécheresses.

Ce n'est pas sans appréhension que Mère Marthe inaugure ses vraies responsabilités de fondatrice. Sans doute les Pères de la Compagnie continuent à assurer au Monastère leur concours spirituel, à alimenter le noviciat, à susciter des bien-fauteurs. Cependant les soucis ne manquaient pas à la nouvelle prieure : soucis matériels, car une grande partie de son patrimoine a été absorbé par les agrandissements nécessaires;

santés déficientes; défections de vocations qui n'ont pu résister à l'austérité carmélitaine. Mère Marthe n'hésite cependant pas à affirmer que les meilleurs sujets leur sont envoyés par les Pères Jésuites. « Nous sommes filles de la Compagnie! »



Mais voici que se présentent les graves événements qui vont secouer la France dans ses fondements. Les années qui suivent, 1870, 1871, verront se succéder, avec une rapidité déconcertante, la guerre franco-allemande, la chute de l'Empire, l'établissement de la République avec l'intermédiaire sanglant de la Commune.

Sans être affecté directement par la tragique aventure, le Carmel de Brest redouble de prières : des frères, des parents sont exposés sur les champs de bataille. Les 60.000 Bretons du Camp de Conlie, en arrière du Mans, arrêtent avec le secours de la Vierge de Pontmain, l'avance ennemie vers la Bretagne. Les mobiles Bretons, une hermine à leurs képis, sauvent sous le commandement du Général Trochu, breton lui-même, la République naissante contre la Commune. Les fusiliers marins se sont mis sous la protection de sainte Anne et peuvent accrocher un ex-voto émouvant sur les murs de la Basilique d'Auray : ils sont tous revenus vivants. Le sacrifice des zouaves de Charette et de la cavalerie du Général de Sonis stoppent pour quelques jours les Allemands à Loigny.

Pendant ce temps, sans heurt, les deux premières professes de Kerfautras, Mère Marthe de Jésus et Mère Marie du Sacré Cœur Caill, se succèdent au priorat dans les espaces canoniques de leurs six années de charges. Elles se complètent si parfaitement l'une et l'autre.

« Le caractère décidé de Mère Marie du Sacré-Cœur fortifiait et encourageait Mère Marthe de Jésus dans ses résolutions; de même que le caractère tendre et conciliant de Mère Marthe adoucissait ce qui eût pu paraître un peu trop rude dans la manière de faire de Mère Marie du Sacré-Cœur. Mais toutes deux complètement surna-

turelles, d'un esprit élevé, d'un cœur généreux et très douées par le Bon Dieu du côté de l'intelligence, savaient s'entendre pour concourir au même but : la sanctification des âmes et le bien de leur carmel. »

Les années 1872 et 1873 virent les premiers deuils. Une épidémie de fièvre typhoïde sévit alors au monastère, et Mère Marthe dut faire l'apprentissage du style des obituaires à adresser aux Carmels.



Mère Marie du Sacré-Cœur prit la houlette à la fin du second triennat de Mère Marthe, le 12 novembre 1877. A peine est-elle en charge, qu'elle fait appel à la prieure du Carmel de Fontainebleau récemment passé au camp de la Congrégation de Saint-Élie. Est-ce simple besoin d'information de sa part ? Y a-t-il chez elle un désir secret d'aligner sa commauté sur celles de Meaux et de Montélimar ? Toujours est-il qu'à sa demande, dès le 16 février 1876, Fontainebleau lui envoie les titres des Livres de *Notre Sainte Réforme* et l'adresse d'un certain Vrouvant de Bruxelles où elle pourra se les procurer à 2 francs l'exemplaire, tous livres traduits du latin par les soins des RR. PP. Carmes. Fontainebleau donne encore des détails sur le chant :

« Il est sur une seule note, le la du diapason. On s'arrête la valeur d'un soupir aux virgules et aux points-virgules. A la médiane du verset et à celle entre les deux chœurs, on doit couper court et s'arrêter plus ou moins longtemps selon le degré des fêtes. Maintenant nous scandons avec soin les longues et les brèves et c'est cela qui accentue le chant. Nous procédons de la même manière pour la psalmodie, ce qui donne un caractère très religieux. »

Détails aussi sur le Noviciat « qui est dans la Réforme séparé de la Communauté. »

Mais,

« le mieux pour vous, mes bonnes Mères, serait de venir à deux passer une quinzaine parmi nous. C'est ainsi que nous avons fait et je suis sûre que sans notre voyage à Montélimar nous n'aurions pu pratiquer les usages. »

Le mot est lancé; l'invite est flagrante de la part de la Prieure de Fontainebleau de pousser la communauté de Brest vers la réforme de Saint-Élie. Eut-elle un succès ? Les projets formés par Mère Marie du Sacré-Cœur d'entraîner Mère Marthe à Fontainebleau ne semblent pas avoir abouti. Et pour l'instant la Communauté se contentait de chanter « la complainte du bœuf et de l'âne à la crèche » composée en 12 grandes strophes lyriques par le cher M. Nouet, ancien marin, ami du Monastère.

Dans mon étable solitaire
je ruminais paisiblement

disait le bœuf et l'âne enchaîné

Dans cette étable solitaire
dont je suis le chef et le roi
s'abaisse le Dieu du tonnerre !

La dynamique supérieure fait agréer le 14 mars 1879 sa communauté comme *membre honoraire à la société des Dames Auxiliaires du Purgatoire de la Rue de la Barouillère à Paris* et obtient du Révérend Père Jean Marie, Abbé de la Trappe de Bellefontaine des Lettres d'Association.

Mais voici qu'un drame de conscience surgit en elle au début de son second triennat. De santé précaire, elle se met au surplus à trouver que tout n'allait pas dans sa communauté au gré de ses saints désirs. Faut-il y voir le regret de n'avoir pu l'entraîner dans la Réforme ? A-t-elle été impressionnée par Mère Éléonore, prieure de Saint-Brieuc, anglaise de naissance, qui à cette époque, entreprend, on ne sait sur quel mandat, de visiter les Carmels bretons. Elle préside au chœur et au chapitre et se comporte en visitatrice presque officielle. Quoi qu'il en soit, Mère Marie du Sacré-Cœur, se jugeant responsable de ce qu'elle croît être un fléchissement de ferveur dans son Carmel, prend la décision de donner sa démission et de présenter aux suffrages une professe du Carmel de Saint-Brieuc. La Communauté hésite à bon droit. Mgr Sergent, pour marquer sa désappro-

bation de cette initiative, refuse de présider cette élection, fixée par l'autoritaire prieure au 25 août 1879. Rien n'y fait. La briochine est élue, Mère Marie de Jésus. Cependant M. Préleaux-Ducour, vicaire général des Côtes-du-Nord, stipule au nom de son évêque que Mère Marie de Jésus devra réintégrer sa maison, après ses 3 ans de priorat à Brest. Sage décision, puisque les archives de 1883, portent : « Mère Éléonore, prieure de Saint-Brieuc, rappelle sa chère fille... et après tant de secousses, la petite barque recommence en paix sa joyeuse traversée. »

Le temps que la jeune prieure portât la responsabilité de Kerfautras ne fut cependant pas de tout repos pour elle. Les 27 colombes qui s'y trouvaient — 21 sœurs de chœur, 4 sœurs du voile blanc et 2 tourières — se doutaient-elles que les parloirs de leurs supérieures, à partir de 1880, n'étaient pas hélas limités à de saints colloques. On y discutait avec angoisse, après la brutale expulsion des Jésuites de leurs collèges, des lois nouvelles que le gouvernement éditait pour restreindre le développement et l'influence des Congrégations religieuses. Le 29 mars de cette année, il est décrété en effet « que toutes les Congrégations non autorisées sont tenues dans le délai de trois mois de demander l'autorisation d'exister, en soumettant au gouvernement leurs statuts, leurs règlements, le nombre de leurs membres, etc. Pour les Congrégations de femmes, il sera statué par une loi ou par décret du Conseil d'État. »

Par malheur, celui de qui elles auraient pu, au milieu des conseils contradictoires qu'elles écoutent à la grille du parloir, recevoir des directives autorisées, Mgr Sergent, leur évêque et supérieur, celui qui avait favorisé la fondation de Kerfautras, vient brusquement à leur faire défaut. Il s'était rendu, comme chaque année au Mont-Dore pour une cure contre l'asthme dont il souffrait. Sur le chemin du retour, en gare de Moulins, il est pris d'un mal subit et meurt dans le train en pleine nuit, le 25 juillet 1881.

Mais le Carmel retrouvait un guide sûr en la personne du nouvel évêque : Mgr Nouvel de la Flèche. Né à Quimper, avocat inscrit au barreau de Rennes, il l'avait quitté pour entrer à Saint-Sulpice, puis s'était retiré en 1869 au monastère des Bénédictins de la Pierre-qui-Vire. Il venait d'y faire profession sous le nom de Dom Anselme, quand il fut appelé à succéder à Mgr Sergent. Sa nomination au siège de Quimper lui parvint tandis qu'il faisait la vaisselle au réfectoire.

Il dut sans doute apaiser les craintes des Carmélites de Kerfautras sur l'issue immédiate des décrets gouvernementaux et leur recommander d'adopter pour l'Instant une attitude passive vis-à-vis du paragraphe 2 du fameux article 7, objet de débats passionnés. Mère Marie de Jésus n'était d'ailleurs pas de taille à imiter telle prieure de Carmel qui envoya à Léon XIII un mémoire où elle exposait les 14 raisons qui l'empêchaient de se soumettre en conscience. Il advint au reste qu'aucune communauté de femmes ne fut dissoute, par refus de demande d'autorisation. L'opinion publique qui avait accepté, non sans remous, l'expulsion des Jésuites, se fut révoltée si on avait touché aux maisons des religieuses. Vêtures et professions se succédèrent donc dans le calme au Carmel de Kerfautras.



Le 2 septembre 1882, Mère Marthe reprenait le gouvernement pour trois ans. C'est donc elle qui organise et préside du 15 au 31 octobre de cette année les fêtes du tricentenaire de la mort de sainte Thérèse. A cette occasion, elle avait reçu du Procureur général des Carmes déchaussés, communication de la supplique qu'il avait adressée à Léon XIII, ainsi que la réponse que lui avait faite le Pape par l'octroi d'un triduum solennel appliqué aux fidèles du monde entier. C'est aussi durant son triennat que Mgr Nouvel prit l'habitude de venir fréquemment au Carmel.

« La direction de ce vénéré Prélat, qui était aussi un saint religieux, marqua un renouveau spirituel pour la communauté. Chaque fois,

il se mettait à la disposition des Sœurs dès 4 heures du matin et écoutait avec une paternelle bonté tous les petits cas de conscience des religieuses. Il retrouvait au Carmel quelque chose du parfum de son monastère; il couchait sur une paille et se faisait servir, quand cela était possible, la nourriture des sœurs. »

En 1883, Mère Marthe renoue relations avec Mère Philomène de l'Immaculée Conception, professe de Lisieux, première prieure du Carmel de Saïgon, fondé en 1861. M. Le Gall, commissaire à la Marine, cousin de Mère Marie du Sacré-Cœur, servait d'intermédiaire. Inutile de dire que les soucis qui accablaient les Carmélites de France étaient ignorés de leurs sœurs d'Extrême-Orient, l'anticléricalisme n'étant pas un article d'exportation. Les Jésuites même, indésirables en France, étaient fermement soutenus en Chine : témoin les lettres que Mère Marthe recevait du Père Le Bayon, missionnaire à Choeï-Tong. « A Saïgon, écrit la prieure, les gouverneurs ont remplacé les amiraux », mais quand il s'agira plus tard de faire face en Indochine à des événements d'une gravité exceptionnelle, le même parlement qui avait voté dans la métropole les lois d'exception contre les religieux, n'hésita pas à les soutenir militairement à l'étranger, et à revendiquer du Saint-Siège le maintien du protectorat français sur les Missions.

En France même, les Jésuites se cramponnent dans la clandestinité. A Brest, ils continuent leur apostolat de prédication et de direction spirituelle, sous la protection de l'évêque. C'est ainsi que nous voyons les PP. de Cauzans et Bernadac venir à tour de rôle au Carmel pour des examens canoniques et des cérémonies de vêtue et de professions.

Cependant le 9 décembre, Brisson, président de la Commission du Budget soutient devant la Chambre et fait voter un important amendement à la loi des finances, tout en dénonçant le danger que les Congrégations font courir à la République par l'accumulation de leurs richesses. L'article 6 de cet amendement portait qu'en cas de retraite ou de décès

d'un membre congréganiste la part qu'il laisse comme *accroissement* sera soumise aux droits de donation ou de succession. L'article 8 oblige les Congrégations à faire dans le délai de trois mois connaître les noms de leurs membres, les conditions d'existence de la société, la nature, la consistance, la situation, la valeur de ses biens et à faire chaque année déclaration des modifications survenues dans le personnel, le capital, etc.

Kerfautras, on s'en doute, suit d'abord la ligne commune prise par toutes les Congrégations : la résistance passive. Mais le Carmel ne tarde pas à devoir se soumettre aux visites inopinées et indiscretes des agents du fisc, qui prétendent appliquer les directives de contrôle requis par la loi. Le petit monastère, comme les autres, vit dans une perpétuelle inquiétude. Dès qu'une visite est annoncée au tour, chacun tremble. La sœur tourière qui a reçu des instructions de prudence et de vigilance est à l'affût des visiteurs indésirables, non sans confondre, un certain jour, le médecin dentiste avec un inquisiteur, et refuse obstinément de le laisser entrer au parloir.

De part et d'autre, d'ailleurs on finit rapidement par se lasser et tout rentre dans la sainte monotonie d'une vie carmélitaine.

Le 2 septembre 1885, Mère Marthe de Jésus inaugure son deuxième Triennat. Au sortir des élections, Mère Marie du Sacré-Cœur devient maîtresse des novices.

« Elle avait un don spécial pour discerner les vocations et diriger les âmes dans une vie rendue à la fois large par l'amour et austère par son grand esprit de pénitence. »

Cette note est écrite en 1916 sous la dictée de la prieure d'alors : Sœur Mariana de Jésus, dans le monde Mariana; Amélie, Paule Fournier de Bellevue. Celle-ci prit l'habit au Carmel le 5 mai 1886 et fut par conséquent la première novice de ce triennat de Mère Marie du Sacré-Cœur. Nous la retrouverons plus tard en Belgique.



Le 31 mai 1886 Mgr Nouvel s'endormait dans la paix du Seigneur après avoir reçu une dernière absolution du Père Jésuite qu'il hébergeait depuis six ans. Il fut remplacé en 1887, sur le siège de Quimper par Mgr Jacques Théodore Lamarche, ancien curé de Sainte-Marie des Batignolles.

C'est lui qui préside les élections du 20 septembre 1888, quand Mère Marie du Sacré-Cœur reprend la charge de prieure.

« Malgré sa santé toujours bien précaire, qui l'éloignait souvent des exercices de la Communauté, son âme virile et sa main ferme conduisaient si sûrement son béni troupeau que chacun reposait en paix sous son égide. »

Mais Mère Marthe, sous-prieure la remplaçait comme maîtresse des novices.

« Sa grande piété toujours expansive lui rendait facile cette tâche. Elle aimait parler des choses de Dieu et en entendre parler, elle apprenait à ses novices à méditer la Sainte Écriture, elle aimait les voir lire et préparait soigneusement leurs oraisons et toutes sortes de dévotions. Elle aimait les images, les fêtes de l'Église, les décorations, les fêtes et tout ce qui excite à une tendre piété. Son caractère doux et conciliant lui attirait les cœurs et facilitait les confidences. »



Le recrutement est bon. Les insuffisances du monastère pour une communauté qui s'agrandit

« faisaient désirer à nos Mères, un logement plus approprié à notre genre de vie. Elles trouvèrent dans Mgr Lamarche un homme habitué aux vastes projets et aux grandes entreprises, comptant pour peu les dépenses, d'un naturel généreux et enthousiaste, il voulut procurer à nos Sœurs toutes les commodités que permet notre Sainte Règle. Il entra dans les vues de Mère Marie du Sacré-Cœur et mit à sa disposition l'architecte de l'évêché, M. l'Abbé Abgrall. Les transformations commencées en juin 1890 devaient être importantes. Mgr Lamarche avait autorisé nos Mères à déplacer les dots des Sœurs et à employer cet argent pour les constructions

nouvelles. Monseigneur voulant que rien ne manquât à son petit Carmel, envoya un des professeurs du Séminaire pour poser partout des sonnettes électriques. »

On se demandera comment les Mères ont pu à cette date éviter les chicaneries du fisc et mettre en train une pareille entreprise.

Il est accoutumé que les Carmélites prennent part aux travaux dans les limites de leurs saints exercices. Elles se reposaient en lisant les nouvelles de Saïgon que leur envoyait le Carmel annamite par l'entremise du capitaine de frégate Bories. Toute Carmélite a dans l'âme une vocation missionnaire et la Communauté vibrait en écoutant la lecture de la lettre de Mère Philomène :

« C'est une bien grande grâce de pouvoir tout quitter pour Dieu et d'habiter sur une terre arrosée du sang de tant de martyrs, puis de former à la vie religieuse du Carmel nos bonnes petites Sœurs annamites qui avant notre arrivée ne savaient pas ce que c'était que la vie religieuse et surtout la vie religieuse du Carmel; aussi nous pouvions dire que nous n'avons jamais eu de déception du côté de leur persévérance. Il est étonnant de voir l'attrait que toutes les jeunes filles annamites ont pour la prière et la solitude, et leurs parents ne leur font pas d'obstacle lorsqu'elles veulent entrer chez nous et même ils viennent eux-mêmes nous prier de les recevoir; ils ont une haute opinion de notre Saint Ordre, parce que nous sommes cloîtrées et leur confiance en nos pauvres prières est bien grande ainsi que leur foi... nous en avons 30 dont 24 sont professes et bientôt il y en aura 25. Nous sommes 3 Françaises... Monseigneur notre Évêque a écrit à Rome pour demander la permission de dépasser le nombre prévu par nos Saintes Constitutions, ce qui a été accordé facilement... Nos bonnes Sœurs annamites ont un grand attrait pour l'office divin et elles apprennent facilement à lire le latin, mais pour le prononcer elles ont un peu de difficultés; je vous assure que j'éprouve une grande consolation quand je vois de chaque côté du chœur 14 religieuses tenant leur bréviaire et chantant les louanges de Dieu, il me semble que du haut du ciel notre Sainte Mère Thérèse jette un regard favorable sur ces pauvres enfants devenues ses filles... »

Cependant à Kerfautras on achevait les constructions, dans le courant de l'été. Elles avaient coûté 110 000 francs.

« Tout cela était très beau, très bien... mais trop grand ». C'est le Père Arthur de l'Ordre des Capucins qui assiste Mgr Lamarche pour la bénédiction des nouveaux bâtiments.

« Nous avions le cœur en fête croyant avoir construit pour les colombes du Carmel un solide petit nid qui pourrait durer des siècles et défier les orages. »

On le dit en vers à Mgr l'Évêque :

Ces murs sont votre ouvrage
ils diront d'âge en âge
vos bontés, Monseigneur.

Peu après, le Carmel de Brest prépare dans le recueillement les fêtes de saint Jean-de-la-Croix. Pour la première fois nous le voyons nouer des relations avec les Pères Carmes. Le Révérend Père Zacharie, définitiveur de l'Ordre à Rome, est invité à prêcher un triduum dans la chapelle de Kerfautras : « Son passage nous fit beaucoup de bien » note l'archiviste sans plus. Mais cette première prise de contacts semble bien avoir été déterminante puisque nous voyons le Révérend Père Augustin de Jésus prieur des Carmes de Rennes prêcher désormais des retraites à Kerfautras « toujours simple, ardent et paternel. Dans ses sermons et sa direction il avait quelque chose d'imprévu comme d'inspiré qui faisait parfois grand bien à certaines âmes craintives ou hésitantes. »



Avec le couronnement de Notre-Dame du Folgoet, la bénédiction du nouveau monastère avait été une des dernières activités de Mgr Lamarche. Il était remplacé en 1893 par Mgr Henry Valleau, curé de Saint-Pierre de Saintes, juste au moment où dans la vie religieuse française, on « entend le bruit d'ailes de l'esprit nouveau » c'est-à-dire de l'apaisement des esprits, c'est du moins l'opinion de Mgr de Vogüé. Aussi bien, ni la crise de Panama ni les bombes de Ravachol et de

Vaillant ne viennent troubler la paix de Kerfautras sinon pour le provoquer à un redoublement de ferveur. D'autant plus que le Père Fessard Jésuite invite la Prieure à maintenir sa communauté en haleine : « Que votre Carmel soit de plus en plus *jésufié et jésufiant* » et de son côté le bon Mr. Nouet dédie à ses amies carmélites une nouvelle complainte : « Le portier de la grotte de Béthléem ». Pure coïncidence le Carmel de Brest reçoit justement des nouvelles du Carmel de Béthléem. Mère Marie du Sacré-Cœur avait écrit à cette prieure par l'entremise de M. de Mauduit. Saïgon de son côté annonce les Noces d'Or de Mère Philomène et donne encore des détails consolants sur le développement de ce Carmel missionnaire :

« L'avenir de ce Monastère est peu inquiétant, les vocations ne manqueront pas et le travail qui soutient seul cette fondation paraît aussi certain puisque la Mission va toujours en se développant. »

Ce qui veut dire, et c'est Mère Philomène qui nous l'explique elle-même après les festivités de ses cinquante ans de vie religieuse, que :

« Nous sommes souvent surchargées, tant les missionnaires s'adressent à nous pour les ornements d'église. Dernièrement, il y a eu une ordination de 5 prêtres annamites et Monseigneur leur ayant donné à chacun une chasuble de chaque couleur, il nous a fallu faire 25 ornements, puis tout le linge sacré qui leur était nécessaire. »

Voilà bien de quoi faire rêver les religieuses de Kerfautras.



Mais voici que le 16 avril 1895 une nouvelle loi dite *d'abonnement* vient de nouveau troubler la paix religieuse, non pas tant par ses dispositions qui paraissent adoucir la législation fiscale précédente, que par le fait qu'elle divisa profondément les catholiques de France. D'un côté ceux qui prêchent assez violemment la résistance, de l'autre ceux qui

acceptent de se soumettre. On comprendra aisément que la Prieure de Kerfautras en eut l'écho et qu'elle fut sollicitée dans les deux sens. Elle a entre les mains les circulaires du « Comité de défense des Congrégations » signées du président Fr. Stanislas, capucin et du Père Vincent de Paul Bailly, assomptionniste, comme secrétaire de ce Comité :

« Les Religieux ne peuvent consentir et participer par une exécution volontaire à cette violation de leurs droits de français et des droits de l'Église. Donc pas de protestation, pas de déclarations, ne répondre à aucun avertissement, ne pas s'émouvoir des menaces, rester dans les formes polies avec les agents du fisc, ne rien payer, se cantonner dans l'attitude passive... Les évêques et les supérieurs ecclésiastiques seront bien anxieux pour donner des conseils, c'est aux religieux et aux religieuses de savoir ce qu'ils veulent. »

Ces derniers le savent-ils eux-mêmes ? Mère Marthe s'adresse, entre autres conseillers, au Père Gaudicheau que nous avions perdu de vue, et que nous retrouvons à l'Externat de la rue Francklin à Paris. Sa réponse nette, sinon exacte traduit la pensée de la Compagnie :

« Je ne puis vous dire autre chose si ce n'est que tout l'Épiscopat et tous les gens sensés sont pour la résistance passive. Je crois qu'il n'y a pas à hésiter un instant. »

« En résistant, le bon Père n'hésite pas à affirmer : « On est sûr » d'être avec le Pape quoi qu'il n'eût rien dit explicitement. Etre » avec le Pape et tous les évêques de France, excepté celui de Beauvais, » est évidemment le parti préférable. »

Le Père Gaudicheau est évidemment mal renseigné : mais l'est-on davantage ailleurs ? L'épiscopat est plus divisé qu'il ne le croit et ne le dit. La majorité des évêques conseillaient la soumission et les communautés tiraillées en sens contraire ne savaient vraiment que faire. Quant à la position du Saint-Siège, celui-ci avait fait savoir que les Congrégations pouvaient faire comme elles l'entendraient au mieux de leurs intérêts ! Mère Marthe de Jésus prend la décision de s'en remettre à Mgr Valleau, mais celui-ci restait indécis.

A la fin de cette année, quelques mois après avoir célébré ses 50 ans de vœux, Mère Philomène du Carmel de Saïgon est rappelée à Dieu, non sans avoir auparavant fondé le Carmel d'Hanoï. Qu'on nous permette de rappeler ici que Mère Marie de Gonzague de Lisieux avait d'abord été pressentie à la place de Mère Philomène pour la fondation de ce Carmel. A la mort de celle-ci, Mère Marie de Gonzague devenue Prieure de Lisieux songea sérieusement à envoyer Mère Agnès de Jésus et sœur Geneviève dans ce lointain Carmel. « Jamais, écrit Thérèse de l'Enfant Jésus, je n'oublierai le 2 août 1896. Ce jour là... il fut sérieusement question du départ de Mère Agnès de Jésus. » Sœur Thérèse ne dut d'ailleurs qu'à sa mauvaise santé de ne pas être envoyée au Carmel d'Hanoï, cette année même.

On admirera comment la Providence imposa ses propres desseins à la place de ceux de Mère Marie de Gonzague. Si ceux-ci avaient réussi, *l'Histoire d'une âme* n'aurait probablement pas vu le jour, ni tout l'agencement divin qui aboutit en 1925 à l'apothéose de la *petite Thérèse*.

Remarquons en passant que ce n'est pas par Lisieux, mais par Blois que la prieure du nouveau Carmel d'Hanoï, Mère Marie de Jésus, entre en relations avec Kertautras, pour remercier des offrandes généreuses que celui-ci lui a envoyées. Elle en profite pour donner des nouvelles de la fondation annamite et souligne l'abondant recrutement dont elle bénéficie comme à Saïgon. Détails savoureux :

« Notre noviciat se recrute de pieuses jeunes filles, bien neuves, bien pauvres, bien ignorantes. La première a fait son entrée les deux poings sur les yeux. La dernière venue avait pour dot onze sous et une provision de boîtes d'allumettes. Sa famille est des mieux. »



Le 13 novembre 1897, Mgr Valteau préside des élections qui confiaient à Mère Marie du Sacré-Cœur la charge du prieure.

« La communauté eût été heureuse de remettre à sa tête sa bien aimée et vénérée Fondatrice, qui finissait son triennat, mais l'aggravation de sa maladie de cœur à la suite de ses lourdes épreuves avait épuisé ses forces. Notre chère Mère Marie du Sacré-Cœur, bien fragile elle aussi, reprit avec courage cette croix du priorat qu'elle avait toujours eu en horreur et le petit Carmel continua doucement sa marche vers le Ciel. »

A cette date (1898) la question de la loi d'abonnement n'avait pas encore été complètement résolue, puisque la nouvelle prieure interroge le Carmel de la rue d'Enfer. Celui-ci répond du même style incisif et net qui caractérise la Prieure de Paris :

« Nous croyons que cette loi étant une injustice, c'est un devoir d'y résister. Maintenant la forme de la résistance doit nécessairement varier selon les pays, les circonstances et la manière dont les agents du gouvernement agissent; de sorte qu'on ne peut donner de ligne de conduite précise à tenir, sinon de demeurer dans ma grande ligne de la résistance passive. »

Ce ne fut pas l'avis du nouvel évêque de Quimper, Mgr François Virgile Dubillard, qui accéda au siège le 8 décembre 1899. Devenant de droit le supérieur ecclésiastique du Carmel de Brest, sans sacrifier les principes, Mgr Dubillard souhaitait paraître en conciliateur.

Normalement le Carmel de Brest eut dû suivre les directives de son évêque. Il hésita et n'en fit rien. Mais il vint s'ajouter une préoccupation plus grave; un dilemme se présenta brutalement à la conscience des responsables de Kertautras : ou disparaître ou demander au gouvernement l'autorisation de subsister. La loi du 1^{er} juillet 1901 l'exigeait. Cette fois c'est au Carmel de Saintes, avec lequel Mgr Valteau avait mis en relation le Carmel de Brest, que Mère Marie du Sacré-Cœur demande une ligne de conduite. La prieure de ce Carmel venait justement de recevoir de nos Mères de Paris communication d'une lettre confidentielle de Rome en date du 2 août 1901.

« Je suis autorisée par qui de droit à vous communiquer la déclaration suivante faite le 1^{er} août à un Supérieur d'Ordre religieux par Son Eminence le Cardinal Gotti, préfet de la S.C. des Évêques et Réguliers : « Il est absolument faux que le Saint-Père et le Préfet de » la S. C. des Évêques et des Religieux soient d'avis que les Communautés religieuses de France demandent l'autorisation. Les instructions émanées de la susdite Congrégation et envoyées à tous les » évêques et supérieurs d'Ordres religieux en France subsistent » dans toute leur rigueur. Chaque communauté est libre de demander » ou non l'autorisation. Insinuer que le Pape et le Cardinal Gotti » désirent que les communautés demandent l'autorisation est un » véritable guet-apens tendu aux Communautés françaises pour les » jeter dans le trouble et la confusion. Les communautés de femmes » entièrement soumises à la juridiction des Évêques ne sont obligées » nullement à leur obéir, s'ils exigeaient qu'elles demandassent » l'autorisation. »

Et la lettre termine sur cette provocation :

« Mieux vaut suivre le conseil de Notre Seigneur : Lorsqu'on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre... Cela est l'opinion intime d'un prélat âgé et expérimenté, mais c'est bien aussi l'opinion qui domine au Vatican. Donc si votre Révérence et sa Communauté ont résolu de ne pas demander l'autorisation, qu'elles restent fermes dans leur décision. »

De décision, les Supérieures de Kertautras, n'en ont pas prise hélas et c'est justement leur tourment qu'elles ne savent pas laquelle prendre. Il est aisé au Carmel de Rome, pensent-elles, de prêcher la résistance. D'autre part le 28 août suivant, Mgr Dubillard, auquel on vient de conseiller à Kerfautras de ne pas obéir, est on ne peut plus net dans ses conseils, et peut-on ne pas les suivre ?

« J'ai toujours pensé qu'il est plus utile pour vous de faire dans les délais voulus la demande d'autorisation, que de soustraire à cette demande... Je suis ferme dans le conseil que j'ai donné à toutes mes Congrégations diocésaines de demander l'autorisation et je me persuade que ceux qui disent le contraire sont plutôt dirigés par des considérations politiques que par l'intérêt qu'ils portent aux Congrégations elles-mêmes. J'ai donné mon avis et ce sera une peine pour moi, s'il n'est pas suivi, cependant je n'en garderai rigueur à personne... »

Il n'y avait plus à tergiverser. Mère Marie du Sacré-Cœur, Madame Yvonne Caill, envoie le jour même à l'évêque sa demande d'autorisation à transmettre à Paris, non sans lui exposer ses craintes pour l'avenir et se retrancher pour expliquer ses hésitations derrière les Pères Jésuites. En accusant réception, le 30 août, Mgr Dubillard ne manque pas de les apaiser.

« J'estime que vous vous troublez d'une façon trop exagérée. Ma pensée est que votre demande une fois faite vous restiez tranquilles comme auparavant, que oui ou non vous obteniez l'autorisation. En ne la demandant pas et pour poursuivre la marche des Pères Jésuites, il faudrait que vous soyez disposées à quitter votre maison pour le 1^{er} octobre, ou vous exposer à une expulsion et à une expropriation. Le voulez-vous ?... J'avais décidé d'envoyer moi-même directement à Paris vos pièces, mais mieux vaut que ce soit vous... Je vous retourne donc ces pièces par l'intermédiaire de Votre cher aumônier. »

Le récépissé qu'elles obtinrent du Ministère de l'Intérieur et des Cultes est daté du 2 septembre 1901. Advienne que pourra !



Rien n'advint hélas ! Ce geste de soumission ne devait avoir aucun résultat immédiat et l'autorisation ne fut... refusée qu'en 1914. Mais,

« le couvent, qui par cette demande s'était signalé à l'attention des persécuteurs et leur avait livré la connaissance de toutes ses ressources devint une proie trop facile à prendre pour la laisser échapper. La demande d'approbation n'eut d'autre réponse que le récépissé de son enregistrement au Ministère des Cultes et les tracasseries continuèrent, augmentant nos inquiétudes. Cependant, priant et espérant, le petit Carmel essayait de continuer en paix sa vie de prière. Advint alors ce qui fut pour nos Mères, le coup de grâce. Brest, à cause de son port de guerre, de sa mauvaise municipalité, de toutes ses entreprises industrielles et maritimes fut bien des fois le théâtre d'émeutes et de grèves souvent fort inquiétantes. Arrêts de travail chez les employés du port, révoltes des dockers et enfin le soulèvement de tous les ouvriers des ports de guerre et de com-

merce, qui menaçaient de saccager les navires, les docks et les maisons particulières des armateurs et autres propriétaires des entreprises maritimes. L'alarme fut souvent sérieuse à Brest et bien des fois de jour et de nuit nous entendions le son prolongé des sirènes, qui dans le port appelaient au secours.

Le Carmel fut enfin personnellement visé.

« Un soir, au moment où nous nous réunissions pour Matines, des hou hou prolongés firent comprendre qu'il allait se passer quelque chose. Nous ne savions cependant pas que le Carmel était le but vers lequel se dirigeaient les forcenés, mais ils montaient grand train de notre côté et bientôt ils s'arrêtèrent devant la grille, en poussant des cris de haine. Armés d'un lourd madrier, ils forcèrent la grille d'entrée et s'élancèrent vers la porte de la chapelle qui heureusement fort solide résista à leurs coups. Alors lançant des pierres ils brisèrent quelques vitraux de la chapelle et s'en retournèrent non sans menace de retour. Nos bonnes Sœurs tourières ne pouvaient que prier Dieu derrière leurs persiennes closes et l'émoi fut grand parmi nos Sœurs. Nos Mères très inquiètes se demandaient ce qui serait advenu s'ils avaient franchi la clôture et comment ce rebut de la population aurait traité des femmes sans défense. A partir de cette inquiétante affaire, nos Mères crurent voir que la vie de paix et de prière exigée par nos Règles et Constitutions ne pouvait plus se mener dans la ville de Brest. »



Mgr Dubillard trouvait que ses bonnes Carmélites s'affo-
laient bien un peu et qu'elles pouvaient encore rester sur
place.

« En tout cas, leur écrivait-il, si les événements s'aggravent vous
pourrez vous séculariser et au besoin retourner quelque temps dans
vos familles. On peut être carmélite partout et sous tous les costumes. »

Ces étranges conseils n'eurent pas raison, on le conçoit
aisément, des appréhensions des religieuses. Mère Marthe,
elle-même, que la perspective de quitter son Carmel et de
partir pour l'exil, en abandonnant tout derrière elle, mettait
à l'agonie, pressait Mère Marie du Sacré-Cœur de brusquer
la décision. Se sachant gravement atteinte d'une maladie de

cœur, il jaillissait en outre dans son âme, le désir d'un détache-
ment héroïque : « Hâtez-vous, ma Mère, ne retardez pas le
départ, sinon je n'aurai pas le temps de faire mon sacrifice. »

Et elle ajoutait :

« Je crois que comme Marie-Madeleine je serai appelée à briser
aux pieds de Notre-Seigneur mon vase d'albâtre; que Sa sainte volonté
soit faite ! Le Carmel a été élevé pour Sa gloire, qu'il soit réduit à
néant et que le Saint Nom de Dieu soit béni ! *Fiat.* »

Les réserves de l'Évêque pouvaient à cette date paraître
justifiées : les autres carmels bretons, Morlaix et Vannes, ne
demandèrent pas ou n'obtinrent pas de leurs supérieurs l'au-
torisation de passer la frontière. Il est vrai que pour eux la
situation n'était pas la même. Quant à celui de Saint-Brieuc
il s'était réfugié déjà à Jersey.

Il n'en fallut pas plus à Mère Marie du Sacré-Cœur pour
se mettre immédiatement en route en quête d'un gîte pour
ses *colombes*. Elle comptait sur une famille apparentée à Mère
Marie du Cœur de Jésus, alors première dépositaire, les
de Dorlodot résidant près de Namur. Sur leurs indications,
elle crut avoir trouvé le refuge désiré dans une propriété
dite *La Charbonnerie*. Mais à peine de retour à Kerfautras,
les voyageuses eurent la déception d'apprendre que les pro-
positions faites ne tenaient plus. Le coup fut rude pour tout
le monde. Il fallait chercher ailleurs. Cette fois, on dépêcha
en mission deux religieuses dont Sœur Mariana de Jésus. La
tante de cette dernière, Mademoiselle de Bellevue, en instance
de départ pour la Belgique, consentit à accompagner nos
Carmélites et à se mettre à leur disposition. Cette fois on
poussa plus loin que Namur et il leur fallut peu de temps pour
découvrir près de Liège, à Lens-Saint-Rémy, la maison rêvée.

Ce village wallon sis dans la haute plaine de Herbaye,
entre la Meuse et l'Escaut, entre Huy et Liège, possédait un
vieux *moustier* abandonné. Le 30 juin 1343, une pieuse dame
avait fait don de sa maison à de saintes femmes dites *béguines*

qui observaient, à la mode en faveur aux Pays-Bas, la règle de Saint-Augustin. Ce monastère avait subi des transformations aux XVII^e et XVIII^e siècles. Puis en 1783, les Religieuses avaient été spoliées par Joseph II, dit le Sacristain, et vendu à un certain Français César, qui en détruisit la chapelle et le cloître. Il ne restait plus que le quartier des anciens communs, mais malgré ses mutilations, l'édifice présentait encore une allure noble et majestueuse. Les habitants lui avaient conservé l'appellation d'*abbaye*.

Toutes les diverses parties du vieil édifice devenu une ferme étaient voûtées. Les voûtes en briques rouges lui donnaient un cachet caractéristique.



Lorsque nos voyageuses arrivèrent à Lens-Saint-Rémy, le village possédait un bourgmestre sympathique et entreprenant, et de plus bon chrétien. M. Jérôme Lambrechts. Dans une longue et sage administration il avait réussi à transformer complètement la commune qui ne ressemblait plus à beaucoup d'autres villages hesbignons de l'époque avec leurs quartiers malsains et leurs routes rudimentaires. Il avait réalisé l'assainissement des parages marécageux et doté ses concitoyens d'un réseau routier à peu près complet.

Il accueillit avec beaucoup de sympathie ses futures administrées, les confia au notaire de Braines, M^e Cartuyvels, pour le contrat d'achat de l'abbaye, vite paraphé de part et d'autre, car la Prieure de Brest avait muni d'un blanc seing Sœur Mariana et l'Évêque de Liège, Mgr Rutten, consulté avait octroyé son entière approbation à l'installation des Carmélites. Il n'est pas jusqu'au Roi Léopold II qui avait autorisé son gouvernement à offrir gracieusement aux Carmélites de Kerfautras le transfert gratuit sur les chemins de fer belges. Le Roi avait même eu ce mot d'élégance et d'humour : « J'accepte que la France m'envoie toutes ses religieuses. Je lui enverrai volontiers en échange tous mes socialistes. »

Sœur Mariana et sa compagne, leur mission remplie, purent revenir à Kerfautras quelques semaines après l'avoir quitté.



Mère Marthe se réjouit dans son âme secrète : elle le ferait donc son sacrifice ! Mais elle avait présumé de sa résistance physique. Le cœur flancha. On dut se hâter d'obtenir l'autorisation canonique pour la vente de Kerfautras, qui était la propriété de la fondatrice, afin d'éviter les frais d'une succession pénible. Nous en avons l'écho dans la réponse de Mgr Dubillard :

« J'apprends avec tristesse que notre bonne Mère Marthe de Jésus est gravement atteinte, mais malgré les tristes pronostics du docteur je veux espérer encore. Si Dieu la rappelle à lui, c'est qu'il sera dans son intention que ses restes vénérés demeurent à Brest comme une espérance pour l'avenir. Dans cette situation j'estime que l'acte de vente doit être effectué le plus tôt possible afin d'éclaircir une situation inextricable et d'éviter de plus grands frais. »

Par ailleurs le nouveau Carmel de Lens-Saint-Rémy avait besoin de toutes les réserves disponibles de Kerfautras pour pouvoir s'installer sur la terre étrangère.

La vente de Kerfautras se fit à l'amiable. La propriété du Carmel devint la possession de la famille de Mère Marthe : Madame de Kergariou, Mgr Dubillard avait posé à tout éventuel acquéreur la condition « *qu'il s'engageât en conscience à ne jamais faire servir la chapelle à des usages profanes.* »

Le 1^{er} juillet 1903, Mère Marie du Sacré-Cœur ordonna le départ de trois sœurs, Sœur Anne des Anges, Sœur Mariana de Jésus, et Sœur Saint Joseph, tourière, pour aménager le nouveau colombier de Lens. Mlle de Bellevue consentit à être du voyage, ainsi que Mlle Le Gonidec, « *qui en cette occasion rendirent de très grands services aux carmélites brestoises.* »

M^e Cartuyvels leur recommanda l'architecte Piron qui se plia à toutes les exigences des fourrières de Kerfautras et

confia l'exécution des travaux à un certain Masy, jeune entrepreneur de 22 ans, mais qui était accompagné d'un ancien ouvrier de son père qu'il traitait avec beaucoup de confiance et de respect. Ce ne fut pas une petite affaire de transformer les dépendances de l'ancienne abbaye.

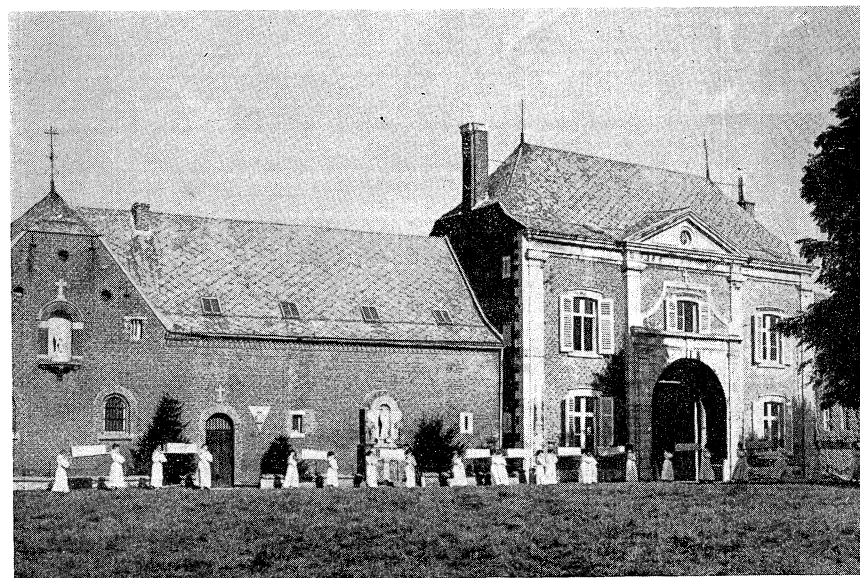
Il fallait abattre des murs par ici, percer des fenêtres par là, en surélever d'autres, abaisser celles qui étaient trop hautes... un ouvrage de patience, qui nécessita une entente et un dévouement rares. Ces arrangements nécessitaient une surveillance incessante ce qui nous amenait, écrit l'archiviste, à de fréquentes séances de l'architecte et de l'entrepreneur...

Pendant la durée des travaux qui furent menés rondement, jusqu'au retour en France, les religieuses eurent le temps d'apprécier le dévouement du curé de Lens. Sa connaissance du lieu et des gens étaient précieuses et jamais il ne fit attendre un service ou un conseil. Il prêta ses meubles, table et chaises pour permettre d'arranger une place convenable pour recevoir les visites qui commençaient à arriver. On venait curieusement voir les religieuses françaises, suivre la transformation de l'abbaye, visiter un carmel où l'on savait qu'une fois occupé, on n'entrerait plus jamais. Il fallut aller à Liège pour demander plusieurs faveurs à l'autorité ecclésiastique et entre autres traiter avec l'évêque du futur aumônier et des confesseurs extraordinaires. Mgr Rutten se montra très paternel et régla favorablement toutes choses. Il fit plus, il vint surprendre sur le chantier ouvriers et carmélites et bénir les travaux.

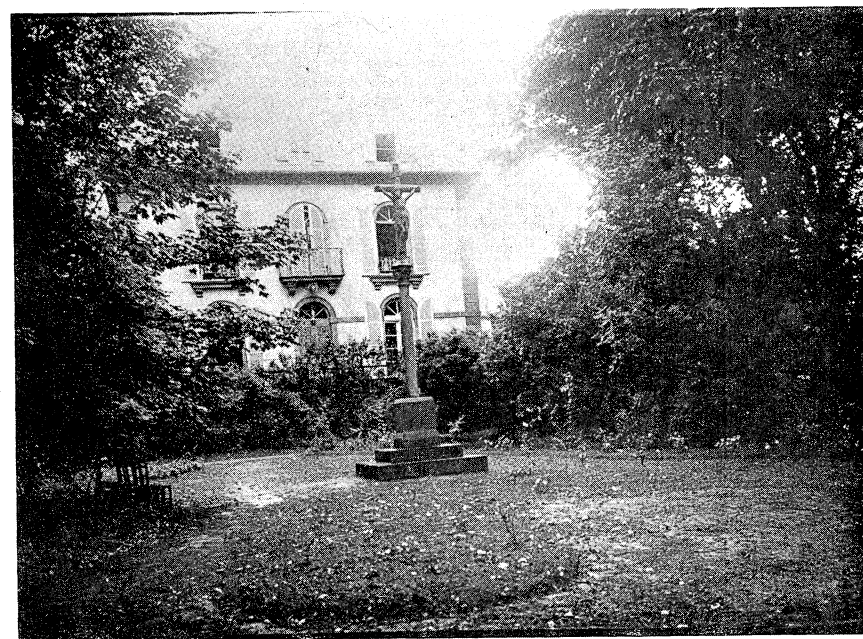
Ceux-ci furent si activement menés que le 16 décembre, nos trois brestoises purent revenir à Kerfautras, pour chanter les grandes O, ayant préparé en exil tout le nécessaire pour y recevoir la communauté : chapelle, chœur, sacristie, chapitre et cellules.

Reprenons les archives :

« En traversant Brest, le soir de leur arrivée, nos Sœurs furent



Carmel de Brest
Lens-Saint-Rémy
1904-1927.



Carmel de Brest
Saint-Marc (Ker Vary)
1927-1944.



Carmel de Brest
1944-1959.

Le Rellecq-Kerhuon. Vue aérienne. Sur la gauche le Carmel, sur la droite le Pont de Plougastel.

péniblement impressionnées en voyant les soldats qui bivouaquaient dans les rues, les fusils en faisceaux. L'arrivée au monastère fut encore plus triste, nos deux Mères étaient couchées, Mère Marthe très gravement malade d'une atteinte de sa maladie de cœur. L'autel et toutes les stalles du chœur étaient déjà emballées et transportées chez M. Ely Labastise pour être embarqués sur les bateaux Chevillotte qui devaient emporter gratuitement notre mobilier jusqu'à Anvers. Ce que furent tristes les derniers mois à Brest, nous ne saurions l'exprimer. La visite de Mgr Dubillard assez peu satisfait de notre départ nous laissa une pénible impression, les santés de nos Mères et de nos Sœurs étaient très ébranlées. Mais Dieu soutint les courages et aida toutes les bonnes volontés. »

CHAPITRE IV

Lens-Saint-Rémy (1904-1927)

En juin 1904 commença l'exode définitif du Carmel de Kerfautras.

D'abord un premier groupe de 4 religieuses, sous la direction de Sœur Marie du Saint-Sacrement quitta Brest quelques jours après la fête du Saint-Sacrement. Sœur Mariana et Sœur Saint-Joseph étaient chargées d'introduire les émigrantes dans les locaux qu'elles avaient préparés.

Au commencement d'août s'envola le second groupe dont fit partie Sœur Marie de Bon-Secours qui avait été administrée peu de temps auparavant. Cette vénérable ancienne avait refusé net à sa sœur Mlle de Coatgourden de rester en France et avait hâte d'être emmenée avec ses Mères et Sœurs sur la terre d'exil. Ce second groupe arrivé, on se hâta de disposer tout pour la clôture définitive et on termina les derniers préparatifs à la chapelle extérieure.

Le 10 août, en la fête de saint Laurent, patron de l'ancienne paroisse de Lambézellec, la première messe fut célébrée au Carmel de Lens et le Saint Sacrement fut déposé dans le petit tabernacle de la Chapelle.

Dans la seconde quinzaine d'août, arriva un troisième groupe conduit par Mère Marthe de Jésus et comprenant dix religieuses. Une petite scène inattendue vint jeter une note souriante dans l'ambiance un peu mélancolique du voyage. Un Père Jésuite, parent de l'une des voyageuses se trouvait

dans le même train, mais devait pousser plus loin vers Cologne. En gare de Huy, au moment où le convoi s'ébranlait, le Père étant à la portière, une Sœur s'écria : Votre bénédiction, mon Père. Et toutes de se jeter à genoux sur le quai au milieu des sacs et des paquets les plus divers, à la grande surprise des autres voyageurs. Arrivées à Lens, toutes nos carmélites trouvèrent à se loger facilement dans le porche de l'abbaye transformée en monastère vraiment assez régulier.

Mais la douleur de Mère Marthe-de-Jésus faisait mal à voir, malgré ses efforts énergiques pour la surmonter. En effet, ce qu'elle trouvait à Lens était bien peu de choses à côté de ce qu'elle quittait. A Brest, la belle chapelle, le chœur superbe, les vastes cloîtres, le gai préau entouré de jolies cellules, l'oratoire si pieux, le joli petit bois; ici, le pauvre chœur voûté, la minuscule chapelle, la cour pavée triste et froide comme une cour de prison avec son immense grange qui cachait air et soleil, et la prairie humide...

Pendant que les Sœurs arrivées à Lens s'organisaient dans leur nouveau couvent, Mère Marie du Sacré-Cœur, la prieure restée à Kerfautras était tombée dangereusement malade et le docteur avait défendu le départ immédiat. Et cependant elle devait s'occuper de vendre ou de donner tous les objets restés dans le Carmel abandonné : meubles, statues, tableaux, ornements d'église, car on n'avait expédié à Lens que très peu de choses.

Enfin Mère Marie du Sacré-Cœur se rétablit suffisamment pour se mettre en route et voyagea à petites journées, accompagnée des quatre dernières carmélites qui étaient restées avec elle. La sacrifice était consommé.



Mère Marthe attendait anxieusement l'arrivée de sa compagne. Sa maladie de cœur s'aggravait tous les jours. Lorsque la Sœur portière vint lui annoncer que Mère Marie du Sacré-Cœur arrivait sous le porche, la malade se leva d'un

bond du fauteuil où elle était étendue et s'élança vers l'escalier en disant : *C'est à moi d'aller la recevoir.* Elle descendit le cœur battant la moitié de l'escalier du premier étage, tandis que Mère Marie du Sacré-Cœur gravissait lentement et péniblement les premières marches. Sur le petit palier, au milieu de l'escalier, les deux Mères s'embrassèrent tandis que de leurs yeux coulaient des larmes... L'une et l'autre renouvelaient en cet instant le sacrifice de tout leur passé.

La vie carmélitaine allait reprendre lentement son cours, non sans qu'il ne restât dans le cœur de toutes ces filles de France une immense nostalgie de la patrie et que Brest ne continuât à être l'objet de leurs prières et de leurs sacrifices.

Parmi les lettres qui auraient pu les empêcher d'en perdre le souvenir, l'une d'entre elles ne fut pas sans les émouvoir. Elle émanait, le 13 septembre 1904 de leur ancien évêque, Mgr Dubillard :

« Vous voilà donc dans votre nouveau monastère sur le sol hospitalier de Belgique. Que Dieu vous y comble de ses grâces et que vous y trouviez enfin et pour longtemps le repos désiré. Priez un peu pour ceux qui restent au milieu des combats et demandez à Dieu pour nous le triomphe sur tous nos ennemis, qui loin de se décourager nous font une guerre de plus en plus vive. »

Le bon évêque avait-il enfin compris qu'il était bien difficile de se soumettre à la loi, comme il l'avait recommandé avec un peu de vivacité à ses filles de Kerfautras. Du moins semblait-il ne plus leur en vouloir d'avoir pris leur décision héroïque. L'attitude de Monseigneur Dubillard avait été une plus grande peine pour la sensible Mère Marthe que pour la robuste Mère du Sacré-Cœur. Aussi cette lettre fut pour la fondatrice une grande consolation. Elle en ressentit une autre non moins douce, en apprenant que l'évêque s'était entendu avec Mme de Kergariou, devenue propriétaire de Kerfautras, pour que le culte divin fut maintenu dans la chapelle. Il advint même qu'un Père de la Compagnie, le Père Gauthier, put deux ans plus tard y venir prêcher une retraite d'ordination du 17

au 22 décembre 1907. Le Père Gauthier, surnommé l'*apôtre de feu* entretenait d'ailleurs une correspondance assez suivie avec le Carmel exilé pour lui recommander ses intentions apostoliques. Mais Mère Marthe ne devait pas l'apprendre sur terre. Minée par toutes les angoisses de ces dernières années, elle rendait son âme à Dieu, le 17 février 1905, quelques mois à peine après qu'elle eut pu s'assurer que son Carmel avait échappé à la tourmente. Elle avait 69 ans dont 40 ans de vie religieuse.

Il revint à sa compagne fidèle, celle qui avait partagé avec elle tous les soucis de la fondation, mené avec elle les saisons carmélitaines durant plus de 40 ans, au milieu des joies et des tristesses, à Mère Marie du Sacré-Cœur, d'avertir les Carmels du retour à Dieu de Mère Marthe de Jésus de Lesguern, fondatrice du Carmel de Brest. Elle le fit avec une émotion retenue mais profonde. Elle souligna dans l'obituaire les qualités maîtresses de son amie : charité douce et humilité. Elle rappela que les premiers mots que celle-ci prononça en entrant dans le Carmel de l'exil furent : *Merci, mon Dieu, de m'avoir laissé assez de vie pour accomplir ce sacrifice*, et un autre encore qu'elle disait avec une allégresse sereine : *Toutes les saintes Femmes de l'Ancien Testament ont vécu et sont mortes sur la terre étrangère*. Et la circulaire se terminait ainsi :

« Pendant les quelques mois que Mère Marthe de Jésus vécut encore au milieu de nous, ce fut pour la communauté un spectacle sublime que cette sérénité dans la plus cruelle épreuve. Nous la contemplions avec admiration, son infirmerie étant devenue un vrai sanctuaire tout retentissant d'entretiens célestes et de divins cantiques. Mais en s'occupant des choses de Dieu, elle conservait cet abord aimable et charmant qui la rendait si chère à tous nos cœurs. »

Et encore cette parole qui fut comme son testament de fondatrice :

« C'est pour Brest que le Carmel a été fondé; vous y retournerez n'est-ce pas, quand la paix sera donnée à la France. Oh ! si je vivais encore, quoique vieille, je retrouverais des forces pour vous y ramener ! »

Ses restes vénérés allèrent rejoindre dans le petit cimetière de Lens ceux de la première carmélite française, Sœur Marie de Bon Secours, décédée le 3 janvier précédent.



L'installation à Lens avait été trop rapidement menée et le colombier trop rapidement aménagé comme refuge urgent pendant les jours mouvementés du départ de Brest. Il s'avéra bientôt trop exigü pour les vingt-sept religieuses qui composaient la Communauté. Il fallait d'urgence bâtir quelques cellules indispensables. On les édifia au-dessus de l'immense grange dont on exhaussa les murs. Au cours de ces travaux, la vie paisible du Carmel fut un jour troublée par un événement qui sans une protection que l'on peut qualifier de miraculeuse, eut été tragique. Voici en quels termes l'archiviste le raconte :

« Un échafaudage avait été dressé pour recevoir les déblais d'un pan de mur. Par une grave imprudence, les ouvriers laissèrent ces déblais s'accumuler à tel point que soudain les planches cédèrent et tout s'écroula. A ce moment précis, une sœur entra dans une pièce attenante au chantier. Elle fut littéralement ensevelie sous les décombres. Providentiellement, une autre sœur fut témoin de l'accident. Courant aux ouvriers, elle leur cria : il y a une sœur là-dessous ! Les hommes refusaient de la croire. Pendant ce temps, la communauté alertée se groupait sur le chantier. On se compta. Il n'y avait pas de doute : Sœur Marie de Saint-Joseph manquait à l'appel. Un ouvrier s'armant de sa pioche se mit en devoir de dégager les déblais. Une sœur l'arrêta vivement, lui disant : « Mais vous allez l'achever... si elle vit encore ! ». En effet, Sœur Marie de Saint-Joseph raconta dans la suite qu'elle avait senti le coup de pioche sur la tête, mais qu'une brique interposée avait amorti le choc qui eût pu l'assommer. Chacun se mit donc à fouiller dans les gravas, quand tout à coup un des ouvriers devint plus blême encore, car il avait touché la robe de bure. Après une quinzaine de minutes, qui parurent bien longues, notre chère Sœur se releva enfin, ruisselante de terre et de débris de briques, mais se secouant, elle s'écria : « Notre Mère, je n'ai rien ! » Sœur Marie de Saint-Joseph expliqua qu'en tombant à genoux sous le monceau qui la recouvrit, elle avait ramené ses deux bras en avant, les rapprochant devant son visage, se réservant ainsi un tout petit cubage d'air qui l'avait sauvée de l'asphyxie. Se rendant bien compte

de sa situation critique, notre chère sœur commença à plusieurs reprises son acte de contrition qu'elle ne put jamais finir. Elle pensait aussi au chagrin de sa mère apprenant sa mort. Plus tard, elle raconta avec humour comment, croyant voir la main de sa Prieure se tendre vers elle, à travers le nuage de poussière, elle avait saisi et baisé avec tendresse cette main, qui était celle d'un ouvrier... Notre Sœur sortit donc indemne de cette aventure. »

Le peu de ressources que Kerfautras avait pu mettre à la disposition de Lens posait un grave problème pour l'entretien de la Communauté. Le départ de Brest s'était opéré dans le dépouillement absolu et la pauvreté régnait dans le jeune Carmel. Les Abbés de Chêvotogne et de Clervaux lui vinrent dès le début en aide. Ils lui commandèrent, le premier pour son abbaye, le second pour la sienne et la cathédrale de Luxembourg, reliquaires et ornements. L'Abbé de Chêvotogne pour témoigner sa sympathie aux carmélites françaises leur fit don d'une relique de saint Martin de Tours.

Le contact n'avait pas non plus été perdu avec la Bretagne : des postulantes arrivaient, apportant un parfum de bruyères et dans leur costume d'Arvor les couleurs chaudes des ajoncs. Les postulantes du voile blanc faisaient résonner les quais d'Huy de leurs sabots bretons !

En 1907, le Carmel de Lens ouvrit ses portes à la première postulante belge, Marie Lambrechts, la fille du bourgmestre de Lens, qui avait demandé, à la mort de son père, à être reçue et devint Sœur Thérèse-de-Jésus. Puis ce fut le tour de Sœur Hélène de la Croix-Ewbank.

Le Carmel français s'enracinait dans le terroir de la Hesbay, et on comptera de 1907 à 1924, 14 vocations nouvelles dont 4 belges et 10 françaises. Mais il y fallait encore une racine-mère. Le 17 février 1911, Mère Marie du Sacré-Cœur, à l'âge de 72 ans dont 49 ans de vie carmélitaine, allait rejoindre au cimetière et dans la Patrie céleste Mère Marthe de Jésus. Ce fut Mère Anne des Anges qui en envoya la nouvelle aux Carmels.

Mère Marie du Sacré-Cœur pouvait à juste titre être considérée comme co-fondatrice. Quand Mère Marthe eut commencé

à rédiger des notes pour servir à l'histoire de son petit Carmel, la religieuse qui s'occupait avec elle de ce travail, le voyant brusquement arrêté peu après l'entrée de Mère Marie du Sacré-Cœur à Kerfautras, lui exprima ses regrets et son étonnement : *Ma petite Sœur, lui avait répondu Mère Marthe, elle entrée, je n'ai plus eu d'histoire; ma vie s'est fondue avec la sienne.* Nous avons vu que leurs triennats, depuis la fondation s'entrecroisaient harmonieusement. A elles deux, elles supportèrent toutes les difficultés qui traversèrent la vie du Carmel de Kerfautras depuis sa fondation et dont l'aboutissement fut l'exil. L'une des deux Mères quittait-elle la charge, elle redevenait comme une enfant pour sa prieure, entraînant toute la Communauté par ses exemples de respect et de soumission absolue.

Avant de mourir, Mère Marthe avait laissé à sa compagne un testament émouvant : *Je vous recommande bien de faire en sorte que la Communauté soit joyeuse; je vous confie l'étendard de la joie que vous porterez haut et ferme envers et contre tout.* Consigne héroïque si l'on tient compte de la douleur de la séparation et du tempérament plutôt rude de Mère Marie du Sacré-Cœur. Elle eut vite l'occasion de la mettre en pratique. Son temps de priorat venant à expirer, il fallut procéder à de nouvelles élections. Mère Marthe n'étant plus là, la charge fut confiée à une ancienne novice de Mère Marie du Sacré-Cœur. Trois ans après, la Communauté qu'elle avait tant édifiée par sa joyeuse humilité, s'empressa de la remettre à sa tête. Avant de mourir, elle demanda comme dernière grâce de partager la tombe de sa chère Mère Marthe, mais elle voulut par humilité que son corps fut mis en dessous des restes vénérés. La chère tombe fermée depuis six ans se rouvrit donc pour la recevoir, mais le cercueil fut trouvé en si parfait état de conservation que l'on n'osa y toucher.

Les deux pierres fondamentales du Carmel de Brest furent donc confiées à la terre étrangère dans l'ordre où le Bon Dieu les avait appelées jadis pour établir sur elles les pierres vivantes du Carmel.

Le Carmel de Lens qui s'intitulait désormais *Carmel de Saint-Joseph de Brest réfugié à Lens Saint-Rémy*, par Hannut ne s'était encore signalé aux autres Carmels que par des obituaires. Mais les autres Carmels français exilés comme lui renouèrent les relations et l'on voit celui de la rue d'Enfer, *actuellement à Anderlecht-les-Bruxelles*, reprendre son rôle de Premier Carmel de France. Il s'agissait en l'occurrence pour lui « de protester publiquement contre l'initiative prise par un monastère pour obtenir la permission de substituer le chant grégorien au chant traditionnel. »



En 1910, Monseigneur Duparc qui avait remplacé Monseigneur Dubillard sur le siège de Quimper depuis 1908, vint visiter les Ursulines françaises de Saint-Pol-de-Léon exilées à Montignis-Saint-Christophe, où sa nièce était pensionnaire, et en profita pour pousser jusqu'à Lens. Avec l'autorisation de Monseigneur Rutten, il entra en clôture, admira l'architecture gothique de la chapelle, ses voûtes et ses trois piliers. Il entretenait la Communauté dans la salle du chapitre. En cette entrevue toute de simplicité, l'une des Sœurs du voile blanc se permit naïvement de dire à Monseigneur : Je vous remercie Monseigneur d'avoir couronné Notre-Dame-de-Kernitron. « Ah ! vous êtes de Lanmeur » répondit en souriant l'Évêque. La même religieuse fut un jour interrogée par un prédicateur de retraite : « Ma Sœur, seriez-vous alsacienne ? vous avez l'accent d'Alsace. » Elle avait un très fort accent breton — « Ah, mon Père, je suis de Lanmeur. Si Lanmeur est en Alsace... Alors je suis de là. »



Mais le glas de 1914 allait mettre fin à ces joyeux entretiens. Providentiellement, Sœur Mariana fut élue prieure. Une vie intérieure profonde s'alliait chez elle à un sens prononcé du commandement et de l'initiative. La Belgique, qui se croyait protégée par sa neutralité et à l'abri des aventures guerrières,

avait été choisie par le haut commandement allemand comme porte d'entrée en France, par le Luxembourg envahi avant même la déclaration de guerre. Elle fut mise en demeure de donner passage aux troupes du Reich. Elle refusa et fut bientôt assaillie par la formidable machine allemande. Le Carmel de Lens se trouva dès les premiers jours en première ligne. Ce fut peut-être son salut et il n'eut pas à subir les horreurs auxquelles furent soumises certaines Communautés. Les forts de Liège tombèrent l'un après l'autre, puis ce fut le silence et le seul piétinement des armées en marche vers le front français et la bataille de la Marne. Les rescapés de l'armée belge se faufilaient dans la plaine de Herbay. Dans la nuit du 7 au 9 août, trois jeunes soldats de l'armée en déroute, vinrent demander refuge au Carmel. Mère Mariana n'hésita pas à les faire entrer en clôture. Après les avoir restaurés, on les installa sur des couchettes de foin. « Si vous entendez une fusillade cette nuit, réveillez-nous », avaient dit les soldats. A 2 heures du matin, des Sœurs qui veillaient, entendirent en effet une fusillade rapprochée et durent avec regret arracher les petits soldats à leur sommeil. Ils partirent aussitôt emportant les provisions glissées dans leurs sacs par les Sœurs. Ils eurent plus tard la délicatesse d'envoyer aux Carmélites une carte signée : Vos trois petits frères.

Cette même nuit, une Sœur du voile blanc fut réveillée à 2 heures du matin et envoyée à la cuisine préparer du café que des Sœurs distribuèrent au seuil des portes de clôtures grandes ouvertes aux soldats qui passaient. Cela dura de 2 heures à 11 heures du matin. Mais une vingtaine de soldats, plus ou moins gravement blessés, incapables de suivre la colonne, furent accueillis en clôture. A bout de forces, tombant de sommeil, ils furent installés sur des paillasses d'abord à la salle du chapitre, puis dans un dortoir. Le dimanche, ils assistèrent à la messe dans le petit cloître avoisinant la chapelle et quelques-uns communiaient à la petite grille, comme les moniales. La Mère Prieure n'ignorait pas les risques qu'elle courait ainsi que sa communauté, en hébergeant ainsi des

combattants. La Providence récompensa sa charité. Les blessés purent s'infiltrer ensuite dans la campagne, sauf quelques-uns qui trop faibles durent rester jusqu'au 8 septembre. Une maisonnette située dans la cour fut mise à leur disposition. Ils n'en sortaient qu'avec précaution, car les Allemands occupaient la propriété mitoyenne du Carmel. La Sœur chargée de les ravitailler prononçait tout bas le mot de passe « Joseph ». Alors seulement les blessés ouvraient.

Les premières alertes passées, les mois et les années de guerre se succédèrent dans une paix relative pour le Carmel, mais dans une grande angoisse morale. Car les religieuses étaient coupées de la France, sans nouvelles des armées, ni des familles. Un va-et-vient de correspondances clandestines réussit cependant à s'établir peu à peu, mais les porteurs risquaient leur vie.

A mesure que la guerre se prolongeait, la question du ravitaillement devenait de plus en plus cruciale. Les vivres étaient rares et chers. Le potager fournissait bien des légumes, le verger des fruits, mais il fallut tenir compte des maraudeurs qui passaient aisément à travers les haies, le Carmel n'ayant pas de murs.

Le Carmel dû alors se prêter aux mêmes initiatives frauduleuses que nombre d'Institutions pieuses. Les fermiers du village donnaient en cachette un peu de grain et les Sœurs se relayaient au grenier pour le moudre. On va reconnaître dans l'incident relaté ci-après par les archivistes, un des nombreux épisodes de ces cachoteries alimentaires : On offrit un jour, toujours en fraude, un sac de farine. Le marchand avait prévenu « tel jour, à telle heure, que vos portes soient ouvertes. Ma voiture entrera à toute vitesse. » On fit donc le guet et les portes étaient ouvertes à la minute dite, lorsqu'au grand effroi des Sœurs portières, un soldat Allemand arrivant à bicyclette, vint se poster tout contre le seuil. La voiture et la farine suivirent immédiatement et les portes se refermèrent. « Avez-vous vu ce soldat à la porte, s'écria la Sœur

en émoi. » — « Rassurez-vous, répondit tranquillement le vendeur, je l'ai payé pour m'accompagner. »

Un autre jour, à l'une des visites domiciliaires pour la réquisition de la laine, il arriva une aventure plaisante. Mère Marie de Saint-Joseph, notre rescapée de l'éboulement, chargée avec une autre Sœur de conduire les Allemands à travers la maison, simula une très grande fatigue : elle monta péniblement l'escalier du premier étage, puis celui du grenier où elle arriva toute essoufflée et enfin s'effondra sur une malle qu'elle recouvrit de son grand voile largement déployé. Cette malle était précisément la cachette des laines. La Mère s'y tint assise, respirant péniblement, tout le temps de la perquisition, jusqu'au moment où les Allemands repassèrent la porte, après leurs recherches infructueuses.

Une autre visite pacifique celle-ci : un officier se présenta au parloir. Il venait apporter une aumône de la part d'une Allemande, ancienne gouvernante en France qui avait fait un court séjour comme postulante à Kerfastras.

Monseigneur Rutten avait donné aux Carmélites de son diocèse l'ordre de manger de la viande. On éleva donc des lapins. Pour soutenir les santés fragiles et toutes l'étaient sans doute plus ou moins par ces longues privations, on éleva aussi des porcs en cachette. Mais c'était un autre problème de les faire tenir cois au moment de leur apporter leur nourriture, et cois pareillement quand il fallait les sacrifier. Dans la cave, un grand pot de grès récelait les réserves de lard. Que se passa-t-il une année ? Une Sœur venait régulièrement y puiser les portions de la Communauté. Elle s'aperçut un jour avec anxiété qu'elle touchait presque au fond du pot. Elle confia son inquiétude à sa Mère Prieure qui lui répond : Ma petite Sœur, il nous est impossible de renouveler notre provision de lard avant Noël. Vous servirez cependant les deux portions de lard par semaine. Or l'on était au 14 septembre. Sœur Saint-Pierre continua donc par obéissance à puiser dans le pot de grès. Les semaines s'écoulaient, la provision qui aurait dû cesser en septembre ne s'épuisait pas. Très émue, Sœur

Saint-Pierre ne sortait plus les portions de lard qu'à genoux !

La veille de Noël, on annonça que le porc clandestin qu'on engraisait depuis trois mois pouvait être exécuté sans délais..., et la veille de Noël Sœur Saint-Pierre sortait du pot le dernier morceau de lard. Il en fut de même pour la provision d'œufs qui normalement était assurée pour 8 semaines et qui dura du 15 octobre à l'Epiphanie, « au moment, dit l'archiviste, où les poules recommencèrent à pondre. »



Le départ de la Communauté pour la Hollande fut un instant envisagé. Les Révérends Pères Jésuites s'offraient à la convoyer et lui assurer un nouveau gîte. Mais l'insécurité des routes était si grande que les supérieures préférèrent de s'abandonner à la Providence et rester sur place.

Au moment de la retraite des troupes allemandes, des réfugiés du nord de la France, refoulés par les combats, arrivèrent en masse jusqu'à la province de Liège. Les portes du Carmel s'ouvrirent à nouveau pour en accueillir au passage. C'était un bien triste défilé de vieillards, de femmes et d'enfants.

A l'armistice, c'est avec joie que les Carmélites reçurent la visite de soldats français dont un groupe conduit par leur aumônier, un Père Dominicain, fut heureux de voir au parloir les Sœurs de la « *Petite Thérèse qui avait fait la guerre avec eux.* »



Aussitôt la libération du territoire, on prit la décision de bâtir des murs de clôture dont la nécessité s'était fait sentir plus d'une fois durant l'occupation militaire. Soldats et maraudeurs, comme nous l'avons dit, passaient si aisément les haies et troublaient la paix de la Communauté, sans parler de la facilité des chapardages nocturnes. On commença par utiliser un stock de briques disponibles et les fermiers du village assurèrent le charroi. Le matériel se révélant insuffisant,

on décida de sacrifier des colonnes datant du XIV^e siècle, comme tous les bâtiments restants de l'antique abbaye. Les colonnes au nombre de neuf formaient comme un cloître à ciel ouvert dans la cour, donnant à celle-ci une allure seigneuriale. Rosiers grimpants, vigne vierge, glycine, chèvre-feuille couraient le long de ces colonnes. Celles-ci qui avaient une si longue et sans doute une si belle histoire tombèrent victimes de la pauvreté et de l'utilité conventuelle. Le travail de démolition fut dur. Le mortier employé six siècles auparavant pour sceller les briques était composé entre autres choses de farine. Les Sœurs aidaient à récupérer ces matériaux et transportaient les briques qu'elles nettoyaient elles-mêmes. On vendit un verger, on s'agrandit sur un autre plan en achetant une petite propriété mitoyenne de celle du Carmel et appartenant à la famille Cartuyvels. La maison fut ainsi séparée en deux parties dont l'une offrit de nouveaux lieux conventuels et l'autre servit d'hôtellerie aux religieux de passage et aux familles des carmélites. La famille Lambrechts avança des fonds pour cet achat. Mère Mariana, alors Prieure, dût-elle en échange, promettre que le Carmel de Lens serait maintenu par un groupe de religieuses au cas où le retour à Brest s'effectuerait. L'hypothèse n'est pas impossible.



Les Carmels français rentraient en effet, l'un après l'autre. Durant le triennat de Mère Anne des Anges qui succéda en 1920 à celui de Mère Mariana, des sollicitations se firent de plus en plus instantes pour le retour en France du Carmel de Brest. Les parents, les amis prenaient le chemin de Lens et ne se faisaient pas faute d'insister pour que prit fin l'exil. Une proposition fut même formulée d'une rentrée, non pas à Kerfautras encore occupé, mais aux environs de Saint-Pol-de-Léon. Il sembla bien que devant l'engagement pris en 1919 par Mère Mariana et aussi l'impossibilité de retourner à Brest, on coupa court aux suggestions amicales. De plus, partir à l'aventure, revivre les émotions de 1904, lorsque le Carmel

avait réussi à se créer dans la région liégeoise de solides amitiés. Les habitants de Lens-Saint-Rémy s'étaient vite accoutumés à voir remplacer l'ancien béguinage par les Sœurs carmélites et s'étaient fortement attachés à elles. Les preuves de cet attachement ne manquaient pas : citons entre autres celle-ci :

Un brave père de famille qui avait beaucoup travaillé au couvent se mourait en même temps que Mère Anne des Anges. Une de ses dernières recommandations à son fils fut celle-ci : *« Je veux qu'on me fasse tout comme la chère Mère, même cercueil, même enterrement, même heure, tout comme la chère Mère. »*

De plus des restes vénérés s'étaient incorporés à la terre de la Hesbaye. Il y avait les Sœurs infirmes, les jeunes sœurs belges, plusieurs françaises enfin qui préféraient la solitude de l'exil pour y terminer leurs jours près de Dieu seul. Les ressources pécuniaires faisaient en outre défaut. Il fallait de plus une tête capable de prendre l'initiative et la responsabilité de l'entreprise : or Mère Mariana qui aurait pu l'être, persistait dans sa détermination de rester à Lens-Saint-Rémy.



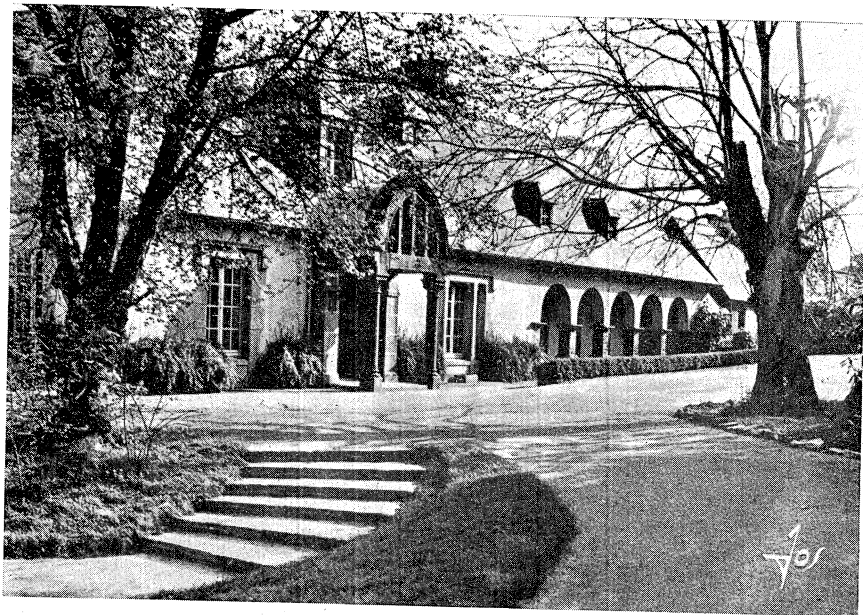
Par ailleurs, Monseigneur Duparc se faisait de plus en plus pressant. Il lui tardait de ramener son Carmel dans la grande cité de Brest; les autres rentraient bien dans la mère Patrie. La France, pour avoir été effroyablement meurtrie par ces quatre années terribles, en avait appris la tolérance : la Chambre bleu-horizon ne pouvait permettre à quelque gouvernement issu de son sein que se réveillât le vieux sectarisme anti-religieux. Le coude-à-coude des tranchées avait brisé la barrière, artificiellement élevée entre droite et gauche, entre cléricaux et anti-cléricaux. On avait fraternisé sur les champs de bataille et la *Drac* se chargeait de le rappeler à l'opinion publique.



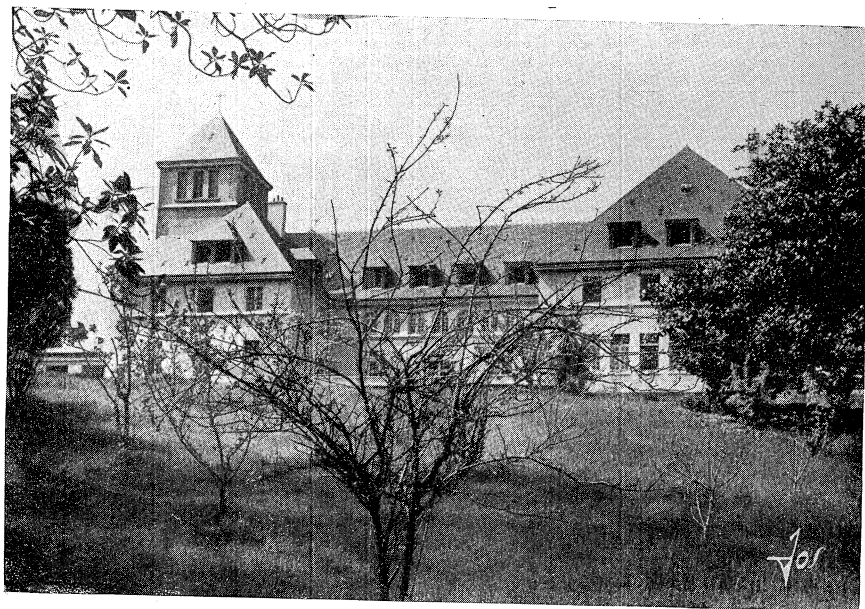
On bougeait donc beaucoup dans les maisons religieuses exilées, au Carmel comme ailleurs. Mais pour les anciennes



Le Relecq-Kerhuon
Le porche d'entrée et le clocher.



Le Relecq-Kerhuon
L'arrivée au monastère,
à droite, le cloître des parloirs.



Carmel de Brest. Le Relecq-Kerhuon.
Façade sud du Monastère.

de Kerfautras, il fallait un signal de départ qui fut vraiment celui de la Providence. Sœur Marie de Saint-Joseph, alors première dépositaire, s'en fit l'interprète. Une lettre de M. le Chanoine Henry, curé de Saint-Martin de Brest, oncle de Mère Aimée de Jésus, sous-prieure, faisait savoir que Mme de Kergariou était décidée à vendre l'ancien Carmel dont elle avait acquis l'héritage et l'avait prié de chercher des acquéreurs. Le beau domaine de 1904 avait été vendu par Mère Marthe en plusieurs lots. Quant aux bâtiments du monastère, ils avaient été cédés avec la chapelle et le petit bois à Mme de Kergariou, veuve de M. Charles de Kergariou, propre neveu de Mlle de Lesguern, et cela pour la somme dérisoire de 50 000 francs, avec promesse verbale de la part de l'acquéreur de rendre le tout quand revenant en France, le Carmel pourrait rembourser cette somme.

Malheureusement, ni les offres raisonnables du Chanoine Henry, ni les instances de Monseigneur Duparc ne permirent d'arriver à un accord sur le nouveau prix proposé par la propriétaire et qui dépassait de beaucoup les possibilités des Carmélites. Évidemment, les 50 000 francs, même Poincaré, ne pouvaient plus être mis en balance raisonnablement avec les 50 000 francs-or de 1904.

Les choses en restaient là quand au mois de mai 1927, en la fête du Patronage de Saint-Joseph, Mlle Marie-Thérèse Le Blanc, nièce de Sœur Marie-Thérèse de Jésus, offrit d'emblée une somme de 100 000 francs et se mettait entièrement à la disposition des religieuses pour les aider à revenir, sinon à Kerfautras, du moins à Brest ou dans les environs immédiats de la ville. M. Jean Chevillotte, frère aîné de Sœur Marie de Saint-Joseph proposa généreusement une solution d'attente : il offrait l'hospitalité à l'essaim qui quitterait Lens, dans son charmant castel de Lan-Vian, à un kilomètre de Lambézellec, leur assurant sous son toit la solitude de la campagne, et Monseigneur Duparc autorisait avec chaleur la présence de Notre-Seigneur dans un tabernacle provisoire. On ne pouvait hésiter : Sœur Marie de Saint-Joseph prit la responsabilité

de grouper autour d'elle les volontaires et donna l'ordre de départ, le 8 octobre à l'aube. Le 8 au soir, non sans émotion, elles foulaient à nouveau le sol de la Patrie.

Le Monastère du refuge était laissé aux mains énergiques de Mère Mariana, qui présida aux nouvelles destinées du Carmel de Lens, enregistré dans les archives carmélitaines jusqu'en 1956, sous le nom de « *Monastère de notre Père Saint-Joseph sous la protection du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie Médiatrice.* »

CHAPITRE V

Saint-Marc-Kervary (1927-1948)

Le serment que nos carmélites de Kerfautras, réfugiées à Lens, avaient prêté dans le secret de leur cœur en 1904, d'obéir à l'ordre que leur avait donné sur son lit de mort, leur Mère Fondatrice, avait été tenu ! Elles se trouvaient, à Lan-Vian, revenues à pied d'œuvre.

Après quelques démarches rapidement menées, on se décida pour une petite propriété située à l'entrée de la ville de Brest, sur la paroisse de Saint-Marc : une maison bourgeoise et un demi-hectare de terrain. Ce petit domaine portait le nom de Kervary. M. Chevillotte avança la différence entre le prix qu'on leur demandait et les disponibilités actuelles des Sœurs. Il mit l'achat à son nom, ce qui fit le Carmel son locataire pendant trois ans. Un héritage survenu à l'une des religieuses permit à la Communauté de se rendre propriétaire.

On put alors commencer les adaptations urgentes à une vie carmélitaine régulière. Mais la maison était dénuée des premières nécessités : pas un siège, pas une écuelle, pas une assiette. Aucun ustensile de ménage, de cuisine, de toilette. On prenait les repas sur les genoux quand des personnes charitables envoyaient quelques provisions. Les générosités croissantes permirent enfin une installation pauvre, mais suffisante. Une des Sœurs à qui le Bon Dieu avait donné de vraies capacités d'ouvrier, put mettre son adresse à réparer les meubles et ustensiles que la charité envoyait...

La première Messe put être célébrée le 28 octobre par le R.P. Deaugé de la Compagnie de Jésus, qui déposa le Saint-Sacrement dans le modeste oratoire.

Le curé de Saint-Martin et les Pères Jésuites assurèrent avec un grand dévouement le service religieux dans le Carmel renaissant jusqu'au jour où un chapelain fut désigné.

L'hiver 1927-1928 fut particulièrement pénible dans un pareil dénuement. Dès les premiers jours de janvier, une épidémie de grippe atteignait la Communauté, réduite encore à six membres dont quatre choristes pour assurer l'office divin. Cependant malgré l'épreuve, l'espoir en l'avenir restait inébranlable dans les cœurs.

Les postulantes se pressaient en effet, aux portes du Carmel : l'une d'entre elles apporta son matériel de reliure et put continuer des travaux d'art très appréciés, ce qui fut une ressource providentielle. Dès le 18 juillet, trois postulantes choristes étaient admises à la vêtue, au milieu de l'enthousiasme du clergé et de la population brestoise. Monseigneur Duparc pouvait commenter le texte de la Dédicace : *Ecce nova facio omnia*. Cependant qu'à une autre prise d'habit, le 5 octobre suivant, Monseigneur recommandait « *de croître lentement* », devant l'affluence de candidates dont il faudrait examiner très sérieusement les aptitudes à la vie carmélitaine. Le 4 novembre, nouvelle entrée de postulante !

Tandis que l'édifice spirituel montait, le cadre matériel s'épanouissait aussi. Si la première enceinte — enclose de murs — offrait un charmant berceau de verdure, l'espace manquait. Mais bientôt un terrain plus vaste fut acheté qui devint un magnifique potager, abrité par une belle allée d'arbres verts que les Sœurs plantèrent elles-mêmes. Le beau calvaire érigé jadis dans le préau de Kerfautras fut rendu à la petite colonie de Kervari et fut dressé face à la mer.

Dès lors se succédèrent aux époques canoniques, vêtues, professions, élections, retraites. Celles-ci sont prêchées tour à tour par des Pères de la Compagnie, tels le Père de

Grandmaison, le Père de Valois, le Père Collin, ou par des Pères Dominicains, tel le Père Nasse dont la retraite fut qualifiée par l'archiviste de « très originale et même sensationnelle », des Pères Carmes : le Père Cyprien de la Nativité qui établit une fraternité et le Père Alphonse-Marie de Saint-Joseph, provincial des O.C.D. de France, qui prêche un triduum.

En 1933, les élections conventuelles maintinrent au priorat pour un troisième triennat, avec indult, Mère Marie de Saint-Joseph, la pionnière de Kervari. De plus, chose importante pour le nouveau Carmel, octobre de cette même année, voit se former une petite Communauté de Sœurs tourières.

Enfin, en 1934, le Chapitre du Monastère ayant manifesté, par vore secret, son désir d'obtenir du Saint-Siège la faveur de passer sur l'observance des Carmes déchaussés, satisfaction lui est accordée, le 22 mai de cette année, par la Sacrée Congrégation des Religieux. Les relations avec les Pères Carmes avaient toujours été très cordiales et, avec le temps, de plus en plus suivies.

Dès l'arrivée de la Communauté en Belgique, un Père Carme de Liège avait prêché une retraite. En 1919, ce fut le tour du Père Cyprien de la Nativité, Carme français du Petit Castelet, près de Tarascon; il revint à Saint-Marc en 1929, où il créa une fraternité de Tertiaires.

En 1931, le Révérend Père Alphonse, alors Provincial de France, vint prêcher un Triduum à la Communauté et aux Tertiaires. En 1933, le Révérend Père Louis de la Trinité, Provincial de la semi-province de Paris, visita Saint-Marc, le Père Jérôme de la Province de Flandre, puis le Père Marie-Joseph à Brézel.

La spiritualité de la Communauté qui autrefois était presque exclusivement ignatienne, par la direction des Pères Jésuites, évoluera insensiblement vers un heureux mélange des doctrines et des méthodes.

Cela amenait tout naturellement la Communauté à prendre en 1934 la décision d'adopter la forme d'*Observance régulière*

dite « des Carmes ». Ce fut le Révérend Père Louis de la Trinité, alors Provincial, qui vint la sanctionner au nom de l'Ordre, et profita aussi de la circonstance pour bénir les murs de clôture qu'on venait justement de terminer à cette époque.

La jeunesse religieuse du Carmel n'avait pas été étrangère à la résolution prise, mais n'avait rencontré aucune difficulté chez les Anciennes. On se rappellera peut-être les initiatives de Mère Marie du Sacré-Cœur à ce sujet. La bibliothèque où avaient été relégués les livres de *Vrouvant* fut largement ouverte aux moniales. On ne s'étonnera pas non plus de voir le Carmel de Brest se tourner vers celui de Fontainebleau, pour un complément des informations, qu'il lui avait déjà fournies en 1876.

Ce fut donc aussi *avec enthousiasme* que le Carmel de Brest reçut le décret de Pie XI du 19 septembre 1936 sur « l'unification des Constitutions ». Préparé par la révision du texte de celles-ci en 1926, pour le mettre en conformité avec les exigences du nouveau Code de Droit Canonique, le décret pontifical, ayant force de loi prescrivait

qu'à l'avenir tous les Monastères de Moniales Déchaussées de l'Ordre de la Bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel devaient considérer le Texte des Constitutions donné en 1926 comme le seul en vigueur et devant apporter à toutes les Filles de Sainte Thérèse une unique forme d'observance régulière.

L'année 1935 s'était passée, comme les précédentes, paisiblement, malgré les émeutes que suscita dans Brest l'arrivée au pouvoir du Front populaire. Signalons que dix ans après le retour, et à l'occasion du premier décès survenu dans la Communauté de Kervari, on obtint l'autorisation d'un cimetière en clôture, où fut déposée Sœur Saint-Paul, première défunte de Kervari. La Communauté y fit dresser un petit calvaire breton, don de M. Emmanuel Chevillotte.

Le Carmel de Saint-Marc clôtura l'année 1939 avec onze professes de chœur, trois professes du voile blanc, quatre sœurs tourières : une communauté compacte, très unie,

fervente, telle qu'il la fallait pour aborder les années tragiques qui allaient suivre. On se les rappelle : 1938, l'affaire des Sudètes en Tchécoslovaquie où Hitler avait besoin des usines Skoda; 1939, la Pologne envahie, dans le dessein de réduire à l'avance le glacis russe; la déclaration de guerre de France à l'Allemagne, le refus de l'Angleterre de jouer le jeu d'Hitler; les premiers mois de la « drôle de guerre ». Mais ce n'est vraiment que le 15 juin 1940 que le Carmel entra directement dans l'aventure. Monseigneur Duparc achevait ce jour-là, qui était un vendredi, la visite canonique du monastère. A peine eut-il quitté la Communauté que le drame commença. Nous allons feuilleter pour le lecteur les archives de cette époque. Souvent haletantes pour décrire le Carmel sous les bombes, elles se transformeront bientôt en *un carnet de route*. Nous y surprendrons dans le vif de la petite histoire du Carmel de Saint-Marc, l'agonie de la ville de Brest en même temps que sa propre agonie.

Donc ce 14 juin 1940 :

« Pendant la récréation que nous prenions au jardin près de Sainte-Anne, la D.C.A. se fait tout à coup entendre. Des avions allemands de reconnaissance survolent la région. La Communauté se porte avec empressement vers Notre-Dame du Sacré-Cœur, en récitant le chapelet pour implorer sa protection. L'alerte est courte et la licence n'est pas troublée, mais se passe dans la joie ordinaire. »

Samedi 15 juin :

« Vers 11 h 30 les canons de la D.C.A. du fort du Guelmeur tirent soudain. Les obus passent au-dessus de nos têtes qui se courbent instinctivement. Les éclats frôlent nos arbres et abattent des branches. La surprise et l'émotion causent un certain désarroi parmi les Sœurs, retardant providentiellement notre retour vers la maison. Un éclat venait de traverser la porte s'ouvrant au haut de l'escalier de pierre du jardin et était tombé près de la statue de saint Joseph, dans le corridor du chœur... Le grand silence se passa en prières au chœur, le canon se faisant toujours entendre. Nous venons de recevoir le baptême du feu. »

Dimanche 16 juin :

« Les alertes se succèdent et les nouvelles se font de plus en plus alarmantes. La population brestoise s'empresse de s'éloigner et la circulation est trépidante de jour et de nuit. »

Lundi 17 juin :

« Le soir, les bombardiers survolant Brest laissent tomber les premières bombes. Tout à coup le fort du Guelmeur cesse de réagir. Ce silence nous fait comprendre que les Anglais sont partis précipitamment, car les Allemands avancent. Bientôt le bombardement reprend; on entend le bruit des avions tout proches et le sifflement des bombes. Des lueurs semblent éclater dans la lune alors dans son plein et éclairent un ciel d'une beauté tragique. »

Mardi 18 :

« Attente angoissée : toutes les Sœurs sont installées au premier étage ou au rez-de-chaussée. Nouvelles alertes dans la journée. Le soir, des gerbes de feu annoncent un incendie : on fait flamber la poudrerie du Moulin-Blanc avant l'arrivée des Allemands. Toute la nuit, des détonations incessantes se font entendre : on fait sauter les munitions du port, tandis que le *Richelieu* tire à coups sourds et réguliers... Toutes les familles ayant quitté Brest dès l'annonce de l'arrivée des Allemands, nous restons bien isolées. De tous nos parents et amis, seule Mme Laporte pensa à nous. Elle nous apporta une somme importante, son argent liquide qu'elle laisse à notre disposition. »

Mercredi 19 juin :

« Les Allemands font leur entrée à Brest. La ville presque déserte est occupée. De notre paisible clôture nous entendons le mouvement incessant et la circulation trépidante des motocyclettes allemandes.

« Quelques jours après, deux officiers allemands se présentent au tour, demandant à visiter le monastère. Ils sont reçus au parloir par notre Mère : « Nous sommes des officiers allemands, nous voulons voir la maison ». — « Nous ne pouvons pas ouvrir, répond notre Mère, nous sommes des carmélites, des religieuses cloîtrées. Nous dépendons de Rome. » Subjugués par cette réponse, les officiers sortent du parloir et se retirent en répétant : Rome! Rome! »

Fin juin et le mois de juillet se passèrent dans une paix

relative. La radio anglaise annonçait de prochains bombardements et invitait la population à évacuer à 20 kilomètres des côtes.

Le premier vendredi d'août, un avion anglais volant à basse altitude fut salué par la D.C.A. du Guelmeur et les Sœurs qui travaillaient au jardin durent rentrer précipitamment, un peu émues de cette alerte soudaine. La Communauté dès lors fut toujours sur le qui-vive, à la merci des alertes possibles et des bombardements, qui augmentèrent peu à peu d'intensité.

« La nuit, le premier coup de canon nous faisait sauter de nos paillasses. Notre Mère sonnait une clochette au bas de l'escalier pour appeler les Sœurs et nous descendions toutes. Le chant des cantiques alternait avec la récitation du chapelet. Entre les dizaines, le *Laudate Mariam* était repris avec un entrain plein de ferveur et de joie... »

C'est dans ces alternatives d'accalmie et de recrudescence que se prépara une vêtue. La cérémonie, présidée par Monseigneur Duparc, permit à l'Évêque de reconforter les Sœurs par sa parole surnaturelle et éloquente. Dans la soirée, il parla aux religieuses rassemblées au Chapitre, des malheurs de la France, de son séminaire occupé, de ses séminaristes dispersés, de ses prêtres prisonniers et il termina dans un sursaut de confiance. Il put aussi constater la première et alors unique blessure de guerre du Carmel et il s'arrêta un peu pensif devant la porte trouée par un éclat d'obus, lequel avait été déposé aux pieds de la statue de saint Joseph.

Septembre :

Du 17 au 30, les bombardements deviennent plus forts. Les Matines sont dites dans l'office du repassage où le bruit du canon résonne tant que nos anciennes impressionnées murmurent *Jésus*, appel angoissé, entre chaque verset.

Pendant cette quinzaine, un dimanche, deux Allemands sautent le mur de clôture pour installer dans la grande allée du potager de gros fils téléphoniques. Notre Mère et Mère Marie de Saint-Joseph étant allées jusqu'à eux, ils parurent saisis d'effroi en face de nos

Mères voilées. N'osant regarder, ils se retirent à reculons et repassant prestement le mur ne reparaissent plus.

D'autres incidents se produisirent, d'où le sang-froid des religieuses et la protection de la Providence tirèrent le Carmel de situations qui eussent pu être dangereuses.

Un après-midi, notre Mère entendit des pas précipités dans le jardin, se penchant par la fenêtre, elle aperçoit un Allemand tout équipé, lancé au pas de course. Saisissant son grand voile, notre Mère descend rapidement et se trouve en face du soldat qui, tout inquiet, cherchait une issue pour sortir. Il avait sauté le mur au cours d'une manœuvre et se trouvait pris comme au piège. Il ne savait dire qu'un seul mot : Rue! Rue! Notre Mère le fait entrer dans le corridor qui mène à la porte de clôture, puis d'un geste le cloue sur place. L'Allemand reste ainsi au piquet jusqu'à ce que notre Mère, ayant appelé la portière, lui fasse signe de la suivre. La première porte ouverte, le soldat s'élance, puis recule devant la seconde porte. Celle-ci ouverte à son tour, nouveau bond du prisonnier qui croyait recouvrer la liberté, surpris de se voir dans le hall du tour. Enfin, nos Sœurs tourières le mettent dans la rue.

Une autre fois, pendant le réfectoire, nous vîmes soudain passer devant les fenêtres un,... puis deux,... trois, jusqu'à sept Allemands, qui avaient franchi clandestinement nos murs de clôture. Avant de les relâcher en leur ouvrant les portes de sortie, notre Mère se donna le plaisir de les faire attendre. Elle leur fit le geste de leur montrer les menottes en disant : Prisonniers! L'un d'eux comprit et se tournant vers ses compagnons leur répéta le geste et le mot : Gefangene! Plusieurs d'entre eux sourirent et sortirent en saluant.

Tout ne se passait pas si joyeusement entre l'occupant et le Carmel.

Vers la mi-carême, nous fûmes réveillées une nuit par notre cloche sonnant à une heure insolite. Nous ne pûmes découvrir les auteurs de cette mauvaise plaisanterie. Nous n'avions pas entendu de bruits de pas dans la nuit. Nous constatâmes seulement qu'un filin avait été attaché à la corde de la cloche, qui avait pu être ainsi sonnée par dessus le mur. Le mystère dura jusqu'au 15 août. Le soir de cette fête, la cloche se mit à sonner vers minuit. Cette fois les Allemands n'avaient pas gardé l'incognito. Pénétrant dans la clôture, ils avaient posé une échelle contre le mur de l'avant-chœur pour mieux saisir la corde de la cloche et peut-être avec le dessein d'entrer dans

la maison par la fenêtre. Notre Mère ouvrant cette fenêtre se trouva face à trois soldats qui, montés sur l'échelle, perdirent en ce moment l'équilibre et tombèrent ensemble à terre. Remontés en criant d'une voix moqueuse et avinée : Alerte! Alerte! ils essayèrent d'ouvrir la fenêtre de force. Notre Mère sonna alors elle-même la cloche pour donner l'alarme aux voisins, puis, courant au tour elle fit entrer M. Le Guen. Pendant ce temps, les Allemands couraient autour de la maison, entraient dans un office extérieur, brisaient des bouteilles, lançaient un pot de fleur contre le mur de l'atelier, pénétraient dans l'abri où ils cassèrent l'ampoule électrique. Quelques jours après, Monseigneur Duparc ayant déposé une plainte à la Kommandantur, un officier supérieur vint faire des excuses à notre Mère.

L'incident de l'agression nocturne eut un heureux épilogue. L'officier allemand Messing, en faisant ses excuses, se montra très bienveillant pour le Carmel et se dit tout disposé à nous rendre service à l'occasion. Le travail du pain d'autel ayant été interrompu par le manque de courant électrique, notre Mère eut la pensée de s'adresser à Messing pour demander que le courant nous fût donné au moins quelques heures par jour. Ce qui nous fut accordé.



Mais revenons au déroulement des faits. Lors d'une retraite prêchée en octobre 1940 par le Révérend Père Henry, jésuite, il y eut diverses alertes de nuit et de jour, à l'heure de la messe, ce qui n'empêcha pas le Père de monter à l'autel. Un de ses sermons se fit au parloir, moins exposé que le chœur. Durant les alertes, ce bon Père récitait le chapelet avec les Sœurs tourières. Un peu *impressionné par la mitraille* comme il disait, sa haute taille se courbait instinctivement. Ce qui faisait dire pittoresquement à une Sœur : « Le Père se met les deux bouts ensemble. » Les grandes fêtes furent presque toujours marquées par des alertes sérieuses.

Nous nous réunissions alors pour réciter l'Office divin dans le vestibule du rez-de-chaussée. L'électricité manquait très souvent; nous sommes éclairées par des souches qui parfois s'éteignent, les chandeliers perdent aussi l'équilibre. Assises sur nos petits bancs, nous psalmodions avec ferveur, tandis que la D.C.A. du fort du Guelmeur, les mitrailleuses, les avions font autour de nous un vacarme assourdissant.

Ce fort du Guelmeur, dont nous sommes si proches, est surnommé par les Allemands « le Fort de la Mort ». A chaque visite aérienne des Anglais, il est repéré et touché. Nous entendons les cris des victimes qui y sont nombreuses, mais qui bénéficient des prières du Carmel.

Le 11 décembre, office de saint Corentin :

A la fin des *Laudes*, au cantique *Benedictus*, au moment où nous nous prosternons pour le verset *Benedicamus*, une bombe tombe tout près du Carmel. Les lampes s'éteignent aussitôt. Ce coup soudain et imprévu cause un certain émoi parmi nous. Nous sortons du chœur en hâte pour achever *Laudes* et faire l'examen dans le couloir.

En janvier 1941, les bombardements continuent de plus belle et l'on craint que la situation devienne plus grave. On conseille aux Carmélites de chercher un abri au cas d'évacuation. Vers la mi-janvier, plusieurs démarches les orientent vers Huelgoat et Plougourvest. Le Recteur de Plounéventer, M. de Kervénaoël, conseille de demander l'hospitalité à l'abbaye bénédictine de Kerbénéat. Les moines acceptent avec empressement et mettent leur hôtellerie à la disposition des Carmélites.

Le 3 février, la Prieure y conduit les Sœurs anciennes et les infirmes, dont la présence à Saint-Marc est un grand souci pour toutes, dans les mouvements imprévus qui leur sont imposés par les alertes fréquentes. A peine le triste convoi a-t-il quitté le monastère que survint un des plus terribles bombardements qui dura plusieurs heures.

« Sœur Marie-Joseph, tourière, servit toutes les semaines d'agent de liaison entre Saint-Marc et Kerbénéat. La matinée du samedi se passait pour notre Mère à remplir la petite voiture de linge et de légumes pour les exilées. Une ou deux fois la semaine, des courriers volumineux maintenaient le contact avec les absentes.

» La petite voiture rouge de Sœur Saint-Joseph était devenue légendaire, surtout parmi les employés du chemin de fer. Tout le monde connaissait Sœur Marie-Joseph entre La Roche et Brest. »

Le bombardement de la nuit de Pâques 1941 resta mémorable. Dans la matinée, le lendemain, la Prieure emmena ses

filles au jardin pour chercher dans les allées et sur les pelouses les éclats d'obus, en guise d'œufs de Pâques. Chaque trouvaille était saluée par des cris de joie. Dès lors, la collection des éclats s'augmenta rapidement. Un de ses éclats du jour de Pâques fut envoyé à Lisieux comme ex-voto. Par retour du courrier, le Carmel héroïque reçut dans le même écrin des bonbons envoyés par Mère Agnès de Jésus. Dans la nuit du 14 au 15 avril eut lieu l'un des plus terribles bombardements que Brest ait subis.

« Réunies sur le palier du premier étage, nous passons plusieurs heures dans la prière. Le lendemain matin, nous apprenons que l'hôpital a été touché; que parmi les nombreuses victimes — malades, vieillards, enfants — on compte trois religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve. Dans l'après-midi de ce mardi 15, nous voyons au parloir Mme Laporte qui répète d'un ton navré : *Brest est fini!* La ville offre, paraît-il, une vision poignante. »

Le lendemain, la *Dépêche de Brest* publiait un avis officiel du Sous-Préfet, invitant à quitter la ville toutes les personnes dont la présence n'est pas nécessaire. La Prieure réunit au Chapitre toute la Communauté et lui met sous les yeux les dangers auxquels elle est exposée, les risques qu'elle court. Elle offre de faire partir toutes les religieuses pour Kerbénéat. Toutes les Sœurs sont interrogées à tour de rôle. Chacune affirme sa volonté de rester en clôture jusqu'à un ordre formel de l'autorité. On est unanime à déclarer qu'on préférerait la bombe au départ. Le Carmel se cramponnait héroïquement à sa cité.

« Approuvées par Monseigneur Duparc, nous restâmes sous la grâce de l'obéissance. »

Le 21 mai, le Père Collin, jésuite, commença à prêcher la retraite. Un bombardement survint dans la nuit. La santé du Père, très ébranlée, ne put supporter cette secousse et le surlendemain il quittait le Carmel.

« Les santés tinrent bon pendant ces périodes de grands bombar-

dements, malgré les nuits écourtées et le sommeil interrompu. La joie, la ferveur et l'entrain se maintiennent. Malgré le bruit des sirènes, les Sœurs blasées ne quittent même plus leurs paillasses. Notre Mère va de cellule en cellule visiter et réconforter ses Filles. »

Tout commentaire à ce sobre compte rendu de l'archiviste serait superflu. Et, cependant, même pour ces filles héroïques, les nuits du 1^{er} au 2 juillet 1941, du 3 au 4 et du 5 au 6 restèrent inoubliables.

« Il nous semble que nos murs vacillent, tandis que retentit un vacarme inouï. On fait l'apprentissage du gaz lacrymogène qui, pénétrant dans la maison nous prend à la gorge et nous brûle au point que nous ne pouvons chanter nos cantiques. Des ballons apparaissent dans le ciel. Celles de nous qui les voient pour la première fois en sont un peu effrayées, mais pas autant que les poulets que l'on voit se blottir sous le figuier de la basse-cour. »

Et voici ce décor décrit par celle qui tient la plume d'une main si calme :

« Des projecteurs éclairent tout l'horizon, des fusées balayent le ciel, des globes lumineux semblables à des soleils montent et descendent dans la nuit. Le fumigène forme un brouillard épais duquel émerge le sommet des arbres. »

Mais nous arrivons au jour que l'archiviste qualifie de *mémorable*, ce 3 septembre, alors que se continuait la vie du Carmel, eut lieu une cérémonie de profession.

« A peine nous sommes-nous retirées dans nos cellules, après l'office, que les sirènes annoncent l'approche des oiseaux de mort. Après deux longues heures de prières, pendant lesquelles il nous semble être entourées de mitraille et de feu, nous comprenons tout à coup que les avions sont juste au-dessus de nous. Un éclair fulgurant nous fait lever la tête et notre Mère s'écrie : « Nous y » sommes, mes enfants ! » Six bombes venaient d'être lancées à quelques mètres de nous. Une pluie de verre cassé tombe tout autour. Nous descendons sous la voûte où nous chantons un vibrant *Te Deum*. Nous savions que la mort nous avait frôlées. Le bombardement continue longtemps encore.

» Le calme revenu, nous faisons l'inspection de la maison. Le vaste

couloir conduisant au tour est couvert de verre cassé. Deux des fenêtres donnant sur la cour ont été arrachées. Pénétrant au Chapitre, nous trouvons l'autel tel qu'il était au matin de la Profession. Pas une fleur n'a bougé ; statues et cadres sont intacts, entourés des vases de fleurs. Au chœur, nous tombons à genoux dans un élan de reconnaissance et nous chantons nos invocations au Cœur de Jésus, qui nous a gardées. Nous continuons notre visite par un superbe clair de lune, en cette belle nuit d'automne redevenue silencieuse. A chaque pas, nous faisons de tristes découvertes : fenêtres et portes béantes, tapis de verre, surtout à la salle de récréation et au réfectoire, les murs lézardés. Une forte odeur de terre nous fait supposer que quelque chose de grave a dû se passer au jardin. Nous nous décidons d'attendre au lendemain pour nous en rendre compte. »

Et tout simplement, après que chacune eut rendu sa cellule habitable en procédant à un déblaiement sommaire, les Sœurs s'en furent se coucher pour prendre un court repos ! Le lendemain, après la Messe, on put juger des dégâts. Un chapelet de cinq bombes avait fait une énorme brèche de 35 mètres au mur de clôture. De gros blocs de ciment jetés pêle-mêle, les uns sur les autres couvraient la terre ou avaient été projetés au loin, jusqu'à l'extrémité du champ. Le beau chêne qui abritait les récréations gisait à terre, mais la petite statue de la Sainte Vierge qui y était fixée sur le tronc y demeurait attachée, intacte, au milieu du chaos indescriptible qui l'entourait. Nos Carmélites allaient-elles enfin céder devant le danger ? On calfeutra tant bien que mal les blessures ; on barricada les embrasures béantes. A l'intérieur, on plaça un rideau bleu pour se défendre contre les courants d'air et des carpettes posées à terre achevèrent le réconfort de ces catacombes héroïques.



Cependant, il était du devoir de la Prieure de parer à une évacuation forcée. Mlle Vétillard offrait sa propriété de la Poussinière, en Touraine ; Mlle de La Haye-Montbaut proposait son château des Roches près du Mans. Le Révérend Père Philippe, alors Provincial des Carmes, ayant alerté les Carmels,

tous répondirent avec empressement. Celui du Mans ouvrait ses portes pour le cas d'une escale sur la route des Roches; celui de Saint-Pair offrait de recevoir tout le Carmel de Brest. Reims se chargeait volontiers des sœurs malades. Vannes faisait des recherches actives. Les Bénédictines de Corbeil-en-Parisis trouvaient un château en Normandie. Malgré toutes ces propositions alléchantes et fraternelles, nos Carmélites de Saint-Marc se cramponnaient à leur clôture en ruines.

Le 3 octobre 1942, l'abbaye de Kerbénat est occupée par les Allemands, les religieuses qui s'y trouvent doivent évacuer l'hôtellerie et reviennent à Saint-Marc où les avait précédées, le 2 février, une vénérable jubilaire qui n'avait pu supporter « l'exil » et qu'on ramenait dans son cercueil, parmi « les assiégées ».

Vers la mi-janvier 1943, des prévisions alarmantes recommencent. Monseigneur Duparc conseille de prévoir l'évacuation, dont l'ordre est en effet donné en février. La Communauté s'entête : elle ne veut quitter sa clôture qu'à la dernière extrémité. La Communauté est déclarée d'utilité publique, du fait de la fabrication du Pain d'autel et assimilée au clergé. Elle restera donc sur place, arrachant à Monseigneur Duparc cette exclamation émue : « C'est bien, elles sont courageuses ! » Aussi, en mai 1943, l'Évêque de Quimper eut-il la fierté de présenter ses filles héroïques au Cardinal Gerlier, venu à Brest pour la clôture des grandes manifestations du « Vœu » à la Sainte-Vierge. Rentré à Lyon, l'Éminence cita à l'ordre de l'Église « le petit Carmel de Brest, battu par les vents et troué de mille blessures ». A Ker-Vari, on maintenait ! Hélas, les jours de Brest étaient comptés et aussi ceux du Carmel ! On peut cependant y prendre encore le 4 août une attitude généreuse, pour la vêtue d'une religieuse, sous la menace d'évacuation qu'on avait annoncée pour le jour même. Le 5 août, la cérémonie peut encore avoir lieu, orchestrée par l'éclat des bombes. Les jours et les nuits suivants, ce fut un vrai cauchemar : le Carmel était sous le feu des batteries. Le dimanche 12, la population commence à

évacuer la ville et défile sans interruption devant les portes du monastère.

« La récréation de midi se passe au jardin, près du perron. A 3 heures, salut du Saint-Sacrement donné par un des vicaires de Saint-Marc, puis nous allons au potager cueillir fruits et légumes. A 5 heures chapitre. A 6 heures et demie, le Recteur de Saint-Marc vient, de la part du Maire, nous donner l'ordre de partir le lendemain. Notre Mère nous apporte cette nouvelle pendant la récréation. Nous activons nos préparatifs sommaires. Lundi 14 août, vigile de l'Assomption, dernière messe au Carmel, puis le tabernacle reste vide, nos cœurs se serrent douloureusement. »

Privées de la Présence réelle, les Carmélites doivent céder. On entasse ballots, sacs et paquets sur des brouettes, poussettes et voitures de malades. A l'émotion qui étreint tous les cœurs vint s'en mêler une autre, très profonde. Mme Laporte, l'amie de tous les instants,

« vient nous revoir et arrive quelques instants avant le départ, coiffée de son casque blanc et munie du brassard de la Croix-Rouge. Aux instances que nous lui faisons de nous accompagner, elle répond en affirmant sa volonté inébranlable de rester à son poste jusqu'au bout « pour les âmes ». — « C'est pour les âmes que je reste ! » Nous lui faisons d'affectueux adieux. Elle nous regarde nous éloigner et nous avons gardé de ce moment une impression intraduisible et un souvenir inoubliable. Debout près de la porte d'entrée du Carmel, Mme Laporte semblait nimbée de lumière et de blancheur. Elle paraissait grande de toute la hauteur de son sacrifice. Derrière, la route avait disparu. On ne voyait que le ciel... »

Mme Laporte devait trouver la mort quelques semaines plus tard, dans l'explosion de l'abri Sadi-Carnot. La caravane carmélitaine se dirigea vers Plougastel, où les Religieuses de la Providence de Créhen mettaient à sa disposition un réfectoire et un dortoir. Vers Brest la bataille faisait rage.

« Dans la nuit du mercredi au jeudi, les bombardements redoublent et se rapprochent. Vers 2 heures du matin, des obus passent au-dessus de la maison et notre Mère s'écrie : « Toutes à plat ventre sous les » lits ! » Un obus tomba sur le mur de l'école. »

Il faut pousser plus loin vers Landerneau.

« Quatre chars à bancs sont mis à notre disposition et les bons paysans de Plougastel nous conduisent par des chemins détournés. Les chevaux marchent au pas et nos conducteurs inspectent la route de crainte de mines. En pleine campagne un bombardier nous survole, tandis que la D.C.A. se fait entendre. On décide de continuer la route. Nous croisons des groupes d'Allemands à l'air farouche. A l'entrée de Landerneau nous voyons pour la première fois depuis quatre ans, flotter le drapeau tricolore. Nous applaudissons aussi à des F.F.I. qui dans un camion courent au combat. »

Les Bénédictines de Landerneau accueillent les rescapées de l'enfer et mettent à leur disposition un dortoir, quelques cellules, le chœur de la chapelle de leurs élèves. Alors, comme un essaim qui, à peine fixé sur une branche propice, commence à produire son miel, nos Carmélites reprennent leur vie conventuelle. Bien plus, dès le 3 septembre, on procède à une cérémonie de profession et le 9 novembre à une prise de voile. Mais déjà le 17 septembre, ce qui restait de Brest, ruines et deuils, est libéré. La Prieure de Saint-Marc se hâte d'aller se rendre compte par elle-même de ce qui reste du Carmel. Elle trouve le monastère dans un état indescriptible : « une vision d'horreur » écrit-elle à ses filles, et désormais inhabitable pour la Communauté. On devra déblayer ce qu'on pourra et on en louera ce qui est utilisable. La Prieure en profite pour pousser jusqu'à Brest même : une carrière de pierres, ce n'est plus une ville ! La vision est hallucinante.

« A l'abri Sadi-Carnot, on ne travaillait pas, pas de lumière, je n'ai pu y descendre. Les cercueils l'entourent... vides ou pleins... de quoi hélas ? C'est affreux, inimaginable. Je suis contente cependant d'y avoir pu prier. J'étais absolument insensible ; à ce degré d'horreur le sensibilité est dépassée ! »

Le Carmel y avait perdu aussi un admirable ami, le Révérend Père Ricard, jésuite, Supérieur de la Résidence de Brest. Pendant les premières années de guerre, il avait paternellement veillé aux besoins spirituels et temporels de la Communauté. Lorsque le Carmel fut sous la menace de l'évacuation, il s'était

occupé de lui chercher un refuge. Il allait donner toute sa mesure : apôtre ardent, il se fit, sous les bombardements, l'inlassable pourvoyeur d'eucharistie des réfugiés de Sadi-Carnot. C'est en allant porter le viatique aux condamnés de cet « Abri de la Mort » qu'il y reçut la grâce du martyr, le 9 septembre 1944, dans l'exercice héroïque de la charité. Ses cendres s'y mêlèrent mystiquement à celles des Saintes Espèces dans un commun holocauste.

Comme nous l'avons déjà dit, la vie régulière s'organise dans le Carmel de refuge. Chaque sœur y eut bientôt sa cellule. Quelques-unes couchaient au dortoir, séparées les unes des autres par des cloisons de carton qui parfois perdaient l'équilibre. Fin novembre, elles eurent la visite de Notre-Dame de Boulogne qui, à cette époque, se mit à parcourir les régions dévastées. Quelle ne fut pas l'émotion des carmélites d'entendre le Père Missionnaire lancer l'invocation : *Notre-Dame de Boulogne, faites revivre le Carmel de Brest*. De ce jour-là, tout espoir était permis. Mais on leur conseilla de ne pas essayer de réparer le monastère de Saint-Marc. Il fallut donc envisager une solution provisoire et immédiate, car leur situation chez les Bénédictines devenait délicate par l'arrivée prochaine au pensionnat des religieuses du Saint-Esprit et de leurs élèves.



Plusieurs propositions, quelques-unes alléchantes, furent faites : la propriété de M. Bastit en Saint-Marc ; puis un terrain à Saint-Marc même ; puis une propriété à Brignogan. Rien ne put être retenu pour diverses raisons. L'urgence se faisait sentir de trouver un abri. Le Père Collin suggéra de faire une neuvaine fervente à la Sainte Vierge du 6 au 15 août : elle consisterait en la récitation des litanies de la Sainte Vierge. A chaque invocation on ajouterait : *Donnez-nous au plus tôt une demeure convenable*. La réponse de la Vierge ne se fit pas attendre. Le 14 août, Mlle Claire de Pénanster, sœur de Mme de Gouzillon de Bélizal, offrait son château de Brézal,

mitoyen de Kerbénéat. On aménagea sans tarder et l'installation eut lieu le 6 septembre. Le 7, qui était le premier vendredi du mois, la Sainte Messe était célébrée pour la première fois dans le petit oratoire du château. Durant les trois années que vécut le Carmel à Brézal, le service religieux fut assuré par les Pères Bénédictins de Kerbénéat, qui furent d'un dévouement absolu pour leurs voisines, faisant le trajet de leur abbaye au Carmel, à travers champs et prairies, par tous les temps, parfois dans la neige. Le Père Aumônier était en outre chargé d'un pain quotidien et souvent de légumes pendant le premier mois.



A Brézal, la vie conventuelle avait repris dans la solitude et la paix des grands bois : cinq postulantes, quatre vêtues, quatre professions, trois retraites ferventes marquèrent les saisons de ces trois années.

Cependant la Prieure se devait de sortir enfin de ce provisoire qui durait trop, quelque agréable qu'il fut. On lui signala la mise en vente de la propriété de Kervern au Relecq. La visite qu'elle y fit ne lui apporta qu'une grande déception : une vraie forêt en friche, un terrain en pente et surplombé d'un côté par le chemin de fer, situation créant beaucoup de difficultés pour la clôture. D'ailleurs, les conditions fixées par la propriétaire ne permirent pas de s'arrêter à cette solution. Aux environs du 15 août, au cours d'une neuvaine, autre proposition qui ne fut pas plus retenue, mais qui conduisit la Prieure et sa compagne dans les environs de Kervern, vers Kerhuon.

Les Mères se trouvaient alors près du pont de Plougastel. Laissant leur conducteur s'en retourner à Brest, elles résolurent d'explorer la propriété du *Prince Russe*, dont le nom avait été prononcé en récréation quelques jours auparavant lorsque les Sœurs énuméraient les diverses propriétés des environs. En passant par Ker-Julien, les Mères purent donc visiter le « Prince Russe ». Elles furent ravies du site du parc et revinrent

avec la conviction que la situation convenait parfaitement à un Carmel, malgré l'état du château en ruines permettant d'envisager une reconstruction seule permise alors.

Le *Prince Russe* avait une histoire que n'étaient pas sans ignorer les Carmélites de Brest, même sans en connaître heureusement tous les détails. Vers 1880, le Prince Pierre Wittgenstein, ambassadeur du Tsar à Paris, avait acheté à Kerhuon une charmante demeure du XVII^e siècle, dite « La Chaumière », ainsi que les terres alentour, en bordure de l'Elorn. Il y fit construire un parc, le peupla d'arbres, de plantes rares et fit édifier au milieu de ce site enchanteur un palais de marbre rose du plus pur style Renaissance, où il se retira avec une petite lavandière de Kerhuon, dont il avait fait sa femme et une princesse. A leur mort, le château tomba à l'abandon et se trouva être, en 1940, la propriété de M. de Coatparquet. Un état-major allemand s'y était installé dès l'occupation de Brest; les bombardements alliés l'en chassèrent, mais à la libération M. de Coatparquet se trouvant devant un château en ruines, un parc dévasté, décida de s'en débarrasser.

C'est à ce moment précis, alors que les notaires cherchaient un acquéreur que la Providence y avait conduit par hasard la Prieure de Saint-Marc. Alerter l'Évêché et les hommes d'affaires ne prit à la Prieure entreprenante que le temps nécessaire pour prendre contact avec tous et trouver les emprunts nécessaires. Le 20 mars 1947, à 11 heures, à Brest, la vente fut signée, cependant qu'à Brézal les Carmélites étaient en adoration prolongée à l'issue de laquelle on put chanter un *Magnificat* vibrant. La bénédiction du Saint Père pour la reconstruction du Carmel arrivait le 24, mais portait la date du 14, quelques jours avant la décision définitive. Elle arrivait à point pour soutenir le courage de la Communauté et celui de la Prieure.

Vente signée ne signifiait pas *argent versé* et il fallait non seulement acquitter le prix de la propriété mais y construire

une demeure. Qu'à cela ne tienne : on y mettra le temps, où la Providence interviendra merveilleusement. En attendant, on va dès maintenant approprier la vieille chaumière et s'installer enfin dans ses meubles. On eut l'audace d'en fixer la date : 16 juillet 1948. Ce qui fut dit fut fait et la veille de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel la Communauté au complet pouvait dire l'office du jour dans un oratoire de fortune, mais bien à soi.

CHAPITRE VI

Le Relecq-Kerhuon 1948-...

La vie carmélitaine reprit, selon l'esprit si non toujours quant à la lettre, car il n'y avait pas encore ce qu'il est convenu d'appeler les « lieux réguliers ». Dans la *Chaumière* du Prince Russe, il fallait trouver place pour 25 mères et sœurs. On y comptait 10 pièces parmi lesquelles on devait réserver une pour l'oratoire, une autre pour le réfectoire qui servait aussi de salle de chapitre et de salle de récréation. Les paillasses se serraient à 3, 4 et même 5 par cellule. La cuisine fut installée dans une sorte de masure aussi peu confortable que possible. Dans cet entassement, ce coude-à-coude continu de jour et de nuit, la charité fraternelle et le bon esprit ne souffrirent pas. Et c'est bien joyeusement que l'on dut vivre cet état de choses pendant de longs mois. Encore une fois, on était chez soi !

A chaque édifice nouveau, surtout s'il est spirituel, il faut une pierre de fondation : le Seigneur choisit pour l'être une petite sœur tourière, justement cette Sœur Marie-Joseph que nous avons eu l'occasion de connaître. Ce fut elle qui avait assumé le ravitaillement de la communauté durant les pénibles années de guerre à Saint-Marc, puis à Brézal. Elle s'était attiré la sympathie de tous à Brest et aux environs. Elle s'était même fait une popularité presque légendaire par sa charmante originalité. On était habitué à la voir poussant dans les rues sa voiture bleue, qu'elle traîna ensuite jusqu'à épuisement sur la route de La Roche à Brézal et le long de la côte montant au château. Elle arriva au Carmel du Relecq

vaincue par la maladie et s'endormit dans la paix du Seigneur le 6 août. A l'occasion de cette mort, le nouveau cimetière hâtivement délimité, ombragé d'arbres formant un délicieux berceau de verdure au travers desquels on voit miroiter les flots de l'Elorn, fut béni solennellement par Monseigneur Fauvel, le 15 octobre, après que la croix rustique rapportée de Saint-Marc y fut érigée et que les dépouilles des 3 sœurs du cimetière de Ker-Vari, ainsi que celles des 3 sœurs aînées du premier Carmel de Kerfautras qui reposaient depuis 1928 au cimetière de la paroisse de Saint-Marc furent ramenées parmi les Carmélites. La famille tout entière étant réunie, on pouvait commencer l'histoire du nouveau Carmel.



Les travaux de *déblaiement* d'abord, car on se trouvait au milieu de ruines, puis de *reconstruction* commencèrent le 24 août. Avant la mise en chantier, les sœurs avaient déjà travaillé comme des manœuvres et elles continuèrent à donner le coup de main le soir, après le départ des ouvriers ou à midi, pendant l'arrêt du travail. Une cantine fut organisée qui permit de garder les ouvriers durant le temps de repos.

Il serait trop long et peut-être fastidieux pour le lecteur de relater une par une les démarches multiples que la Prieure dut entreprendre, de 1948 à 1953, auprès des « agents de la reconstruction », aux divers Ministères compétents, auprès des hommes d'affaires, les séances avec l'architecte, l'entrepreneur, se pencher avec les responsables sur des dossiers à constituer auxquels il manque toujours quelques pièces; les voyages à Brest ou à Paris, les espoirs, les déceptions, les refus, puis grâce aux assauts de prières dans ces alternatives sans cesse contradictoires, le triomphe de *l'Etoile du Carmel* ainsi qu'on appelait la Reine, Notre-Dame du Relecq.

Kermesses, quêtes, appels se succèdent, s'entrecroisent, forçant la charité de s'exprimer. Les bureaux de Brest et de Paris tout à tour assiégés par une petite sœur tourière chargée

de ces voyages « d'affaires » — « Vous avez fait de hautes études, ma sœur », lui fut-il dit un jour. « Oh ! non j'ai seulement mon certificat d'études » — « Ah ! j'aurais cru que vous étiez avocat » — « Non ! mais j'ai avec moi l'Avocate des avocats. »

Pendant ce temps, à la *Chaumière* on vivait intensément ces années héroïques. Les Sœurs tourières en plus de leurs journées de maçon, réunissaient pour le catéchisme les enfants des baraques rapidement construites autour du Carmel pour les sinistrés de Brest. Loin de rebuter les sujets, le cadre de cette vie anormale pour un couvent cloîtré semblait avoir une attirance pour les vocations qui se présentaient nombreuses. Depuis Brézal : 4 vêtements.

« Il est vrai que le Bon Dieu nous avait donné un cadre de nature enchanteur, compensant tous les sacrifices des années précédentes, en attendant le monastère idéal tant souhaité. Comment ne pas rappeler notre premier Noël à Kerhuon : la procession précédant les Matines, la communauté en manteaux blancs, avec ses cierges allumés, traversant la cour, au sol givré et le grand corridor du château au fond duquel nous attendait le Père Antoine qui, recevant l'Enfant-Jésus des mains de notre Mère, nous bénit. »



La première tranche des travaux fut menée activement durant l'hiver 48-49. Tout en faisant face aux divers offices de la maison, à celui du pain d'autel, de la broderie, les Sœurs bâtissaient leur ruche. Elles faisaient journallement pendant la récréation des corvées de pierres, de briques, récupérant les déblais des matériaux pouvant encore servir, transportant et nettoyant pierres et briques.

« Les vieux murs du château imprégnés d'humidité durent en grande partie être jetés à bas, et c'est ainsi que nous pûmes constater la fragilité de la gloire humaine, en voyant rouler à nos pieds l'escalier de granit, les débris de marbre tombés de la façade du château et portant les effigies du Prince Pierre et de Rosalie. »

A la mesure des rentrées de la charité et des dommages

de guerre, le monastère prenait forme. La première pierre de la chapelle fut posée et bénite par Monseigneur Fauvel, le 27 octobre 1951. En attendant qu'elle fut achevée, un grand autel de pierre fut dressé près du cloître extérieur de la sacristie. Cet autel avait une histoire. C'était une pierre de granit de 2,95 m de longueur sur 0,81 m de largeur. Elle gisait au coin d'un champ entièrement recouverte d'herbes et de ronces. Elle reposait sur une base de maçonnerie qui dans le passé avait dû être entourée d'un revêtement de pierre. Cet autel était avec trois colonnes, l'unique vestige de l'antique église d'une ancienne abbaye, qui dut exister autrefois en la paroisse de Porspoder. Les colonnes soutenaient les murs d'une grange de la ferme s'élevant actuellement en cet endroit.

On offrit aux fermiers de refaire aux frais du Carmel la maçonnerie des murs de la grange en échange des colonnes de granit. Ils acceptèrent volontiers. La famille du Docteur Fortin, propriétaire du domaine et de l'autel donna celui-ci au Carmel, heureuse de le rendre au culte. L'exhumation de la pierre fut un tour de force. Il fallut une équipe d'ouvriers et un attirail d'appareils et de machines pour la soulever, un lourd camion pour la transporter.

Au Carmel, Dieu bénissait *les entrées et les sorties* : des vocations nouvelles venaient recevoir le flambeau carmélitain des mains qui se joignaient ensuite simplement pour mourir.

Le 16 mars 1952, *le Carmel de Brest*, c'est ainsi qu'il continuera à se nommer, est assez vivant pour envoyer des religieuses à celui de Lens qui depuis le départ de l'essaim de 1927 n'en finissait plus de s'éteindre. C'était une contribution de reconnaissance.

Au *Prince Russe* on s'activait; sur place d'abord, mais aussi aux *Dommages de Guerre* où Monsieur Delouvrier, alors aux Finances promet son concours, et à la *Reconstruction*, que préside M. Claudius Petit, lequel stimule le zèle déjà tout acquis de M. Piquemal à Brest. Le financement des travaux peut reprendre un cours à peu près normal. En mars 1952, on

comptait 18 ouvriers sur le chantier et à la cantine. Les menuiseries arrivent par grands camions. Tout le bâtiment est en grève à Brest, tandis que le chantier du Carmel a voté le travail et machines et ouvriers de la ville viennent s'y embaucher !

Le bruit des bétonneuses accompagne les Matines et certain jour les ouvriers qui s'acharnent ne partent qu'à 11 heures du soir. Les cérémonies canoniques n'attendent pas que les fenêtres de la chapelle soient posées; les plafonds trop fraîchement coulés ruissellent sur le sol nu, sans dalles ni parquets et au fond du chœur, un grand tas de sable. C'est dans ce cadre que l'Evêque de Quimper préside une double vêture le 21 avril et la bénédiction de Denyse-Jeanne, la nouvelle cloche.

En mai, arrêt du chantier, faute d'argent. Le travail reprend pour occuper une équipe d'italiens en chômage que l'entrepreneur ne veut pas lâcher. Des dévouements providentiels s'en mêlent : c'est un chassé-croisé d'aumônes et de dommages de guerre qui au moment opportun vient rendre la vie au chantier. Les hommes d'affaires sont éberlués et participent à la joie de la communauté, cela les dépasse nettement et ils sont entraînés malgré eux dans une danse folle, à l'allure du tambourin de Thérèse d'Avila. *Elles sont formidables vos Carmélites*, avoue l'ingénieur Piquemal à l'Evêque du diocèse.



A l'Epiphanie de 1953, on tire le Roi. C'est Saint-Jean-de-la-Croix qui sort, alors qu'on attendait Saint-Joseph. Le Patron du Monastère a-t-il chargé l'auteur de la *Vive Flamme d'Amour* de précipiter les travaux, lui qui, disait à Sainte Thérèse : « *Que les choses aillent vite !* » Et voilà justement que tout se précipite : Tous les corps de bâtiments sont à pied d'œuvre. Les bureaux sont harcelés pour que les dossiers de récupération soient revus, corrigés, paraphés. Mètre par mètre, la Communauté arrache son monastère à l'anonymat.

On pense même déjà à un programme d'inauguration,

alors que l'on commence à peine la galerie du premier étage et les escaliers et que le second reste encore morne et inachevé : 3 cellules plâtrées seulement sans parquet et alors que l'entrepreneur menace d'arrêter les travaux, car les règlements sont en souffrance. Qu'à cela ne tienne ! Le programme est établi : il prévoit une semaine entière de festivités, qui seront couronnées le 25 juillet par la consécration de l'autel et l'imposition de la clôture ! Les invitations sont lancées. La Semaine Religieuse donne le déroulement des fêtes ; il y aura un poste de secours, de ravitaillement. Des cars doivent amener de Cléder, de Morlaix et des environs la foule des amis et disons, des admirateurs. Une chorale s'invite à déjeuner ! « *On jouera du violoncelle* ».

Et pendant ce temps la Prieure note :

« Il faut prier, nous côtoyons le gouffre... la banqueroute... Nous croyons de toutes nos forces à la Puissance... la toute Puissance de l'Amour ! »

Le rendez-vous était pris. il fallait le tenir ! Il ne restait que quelques jours. Était-ce folie ? Était-ce un abus de confiance, un chèque imprudent tiré sur la Providence. Nous allons voir comment il fut honoré. Mais auparavant, il nous faut mentionner en juin, la visite paternelle du R. P. Marie-Eugène de l'Enfant Jésus, qui vint ranimer la flamme de la Communauté.

« Le 11 juillet, la Communauté habitait encore la chaumine, les novices et les jeunes avaient leurs cellules au tour. Le rez-de-chaussée ainsi que le premier étage du bâtiment s'achevait ; les ouvriers y travaillaient encore, mais notre Mère jugea qu'ils devenaient habitables. Aussi un jour après Vêpres eut lieu la distribution des cellules que chacune devait nettoyer et aménager quand elle le pourrait. Et les nettoyages commencèrent, allégrement, en pleine chaleur, tard le soir pour nos sœurs du voile blanc, pendant que nous disions l'office et pour le 17 juillet, notre Monastère commençait déjà à prendre allure.

» Le soir du vendredi, les ouvriers achevèrent, tard dans la soirée le mur qui devait constituer le nouveau tour dans le monastère régulier. Restait le nettoyage que nous entreprîmes, déjà rompues

de fatigue par tous les nettoyages de la semaine. Le samedi 18 juillet, vers une heure, nos Sœurs du Tiers-Ordre furent les premières visiteuses accueillies en clôture... Elles purent assister à l'Office dans les stalles, en vraies carmélites.

» Après Vêpres, notre Mère nous réunit toutes pour nous donner les consignes au sujet des visiteurs que nous allions recevoir. Quelques Sœurs « *graves* » devaient accompagner notre Mère à la porte de clôture pour accueillir les Prêtres et les Religieuses qui étaient les visiteurs convoqués pour ce jour-là... les jeunes Sœurs devaient se tenir en cellule à moins qu'on ne les demandât particulièrement !

» Les Prêtres entrés par la grande porte, pénétraient au chœur, y priaient un instant. Beaucoup de Religieuses essayaient les stalles, puis se dispersaient dans le monastère, visitant le réfectoire, le chapitre, la cuisine, la salle de récréation et une cellule type aménagée à cette intention. Les autres portes devaient rester closes. Vers 5 heures, la cloche sonna l'oraison et la sortie s'effectua sans difficulté. Et c'en fut fait du premier jour ! »

Le dimanche 19 juillet, c'était le pardon de Notre-Dame du Mont-Carmel : la paroisse avait été convoquée pour la grand'messe à 10 heures. Après la messe tous les paroissiens pique-niquèrent dehors. Les Sœurs de l'Immaculée Conception et les Servantes de l'Agneau de Dieu tenaient plusieurs comptoirs où l'on pouvait s'approvisionner. Après les Vêpres chantées on ouvrit les portes de clôture.

« Je me souviens, note l'archiviste, de cette impression étrange quand, dans le grand couloir où nous avait fait tenir notre Mère, nous aperçûmes la foule, qui après avoir traversé notre chœur, déferlait telle une vague qui allait tout submerger. Il fallut un moment de courage pour s'y enfoncer... Bientôt il ne fut plus question d'organisation. C'était la foule dans le sens plein du mot. La sortie de la cuisine et l'escalier qui montait au premier étage étaient tellement encombrés que nous montions presque sans toucher les marches. Et c'était des demandes invraisemblables : « Ma Sœur pourriez-vous me dire où se trouve Sœur X... » ou bien : « Je voudrais voir la « Révérende Mère Prieure. » Mais dans cette foule c'était absolument impossible de chercher à rebrousser chemin : il fallait faire ce que faisait ce flot humain et subir son mouvement. Une personne demanda tout à coup : « Mais, où sont les cloîtrées ? » tout étonnée d'entendre qu'elle les avait près d'elle. Fort heureusement, après un moment de visite des lieux réguliers, même programme que la veille — on

pouvait s'échapper dans le parc où malgré la foule il y avait tout de même plus de place. »

A 5 heures on sonne l'oraison. Mais comment mettre en branle une telle foule qui n'a pas fait vœu d'obéissance... Malgré tous les efforts, le Monastère se vidait difficilement et vers 7 heures du soir on trouvait encore quelques égarés errant dans le parc.

Le lundi 20 juillet était réservé aux familles des Sœurs. Dès le matin, la messe de Saint-Élie fut dite par Dom André bénédictin. Peu après les religieuses furent réunies au chœur et on ouvrit la porte de la clôture, car il avait été décidé que les Sœurs ayant de la famille pourraient pique-niquer avec elle où bon leur semblerait dans le jardin. La *provisseuse* avait préparé au réfectoire le pique-nique de chacune dans un petit panier à fraises et tout le reste de la communauté devait pique-niquer ensemble dans l'allée de Saint-Joseph.

Les familles entraient en bon ordre par la porte de clôture, traversaient le chœur, cueillant au passage l'élue qui s'en allait tout heureuse de la joie qu'elle allait procurer aux siens. Et

« c'était vraiment ravissant de voir les petits groupes se former dans le parc, liant connaissance d'une famille à l'autre, mêlant les enfants, rassemblés dans cette grande joie familiale du Carmel. »

A 2 heures les Vêpres sonnèrent. Les familles avaient permission d'y assister au chœur, sur des bancs placés devant la grille. On devine l'émotion et la joie de beaucoup d'assister à un Office avec leur fille ou leur sœur.

Mais le mardi le nettoyage et les derniers aménagements se poursuivirent. Les déménagements continuèrent. Parmi les ouvriers qui se piquaient à la tâche, on frottait les carrelages qu'il fallait nettoyer à l'acide afin de leur faire retrouver leur couleur rouge initiale.

« Le vendredi 24, notre Père Elisée arrive ainsi que le Père Marie-

Joseph et le Frère Louis. Après avoir fait récréation avec nous sur le patio nous allâmes au chœur dire l'office des Martyrs, pendant que quelques sœurs continuaient à préparer la chapelle et la salle de récréation transformée en salle de banquet pour la fête du lendemain.

» Le samedi 25, le premier visiteur que nous trouvâmes en clôture fut le Père Marie-Joseph venu dans le parc pour faire oraison, ravi de profiter de notre beau site. Cela faillit lui coûter cher, car *Jollette*, notre chienne, eut tôt fait de repérer ce visiteur inconnu et sans nos Sœurs l'oraison eût pu mal finir. »

Faut-il nous excuser d'avoir retardé le lecteur pressé? Il saura comment s'inaugure un Carmel, tout au moins comment fut inauguré celui de Brest, dans la joie de sa résurrection!

Comme prévu, Monseigneur Fauvel commençait à 9 heures la consécration de l'autel. Le Père Elisée chanta la messe, le Père Marie-Joseph, le *rescapé de Jollette*, fit le sermon.

« Dès la fin de la messe, le chanoine Hervé était venu à la cuisine faire son tour de marmite, pour se renseigner si le menu n'était pas trop soigné, car Monseigneur avait recommandé que ce soit simple! »

N'oublions pas de signaler que les manifestations liturgiques avaient commencé le vendredi 24 par une veillée dirigée par le R. Père Elisée, provincial des Carmes de Paris. Des chants d'expiation, véritables exorcismes pour le passé de cette demeure, montèrent en flammes implorantes dans une chapelle plongée dans la nuit. Le samedi, vers le soir, après le Salut du Saint-Sacrement, en un long cortège, les Carmélites sortirent de leur chapelle, précédées du défilé des moines de Kerbénéat et des Pères Carmes. Elles pénétrèrent dans leur clôture dont la porte était grande ouverte. Elles se tinrent un moment sur le seuil, puis disparurent derrière les lourdes portes bardées de fer, qui se refermèrent sur elles. Et l'on entendit leur Magnificat s'éloigner lentement dans le cloître.

Enfin seules!

Tel est le mot qui tombe le 27 juillet de la plume de l'archiviste. Le Carmel de Brest était ressuscité! Ces humbles femmes

avaient tout entraîné après elles par leur foi et leur amour ! et la vie carmélitaine s'enchaînait à nouveau à l'inébranlable confiance et à l'espoir des chères disparues.



On conçoit aisément que les fêtes de juillet 1953, pour si consolantes qu'elles aient été, n'aient pu faire disparaître complètement les difficultés qui restaient encore à surmonter. Le monastère est loin d'être achevé et donc habitable dans toutes ses parties. Mais toute la ruche est bourdonnante et affairée. Les *lieux réguliers* requis pour une vie conventuelle essentielle sont là cependant, le chapitre, la chapelle : les abeilles y font leur miel pendant que les *ouvrières* butinent les sommes indispensables.

En novembre la prieure se rend à Lisieux pour la mise en application de la Formule fédérale adoptée par les Carmels français depuis l'Encyclique *Sponsa Christi*, qui l'avait fortement recommandée aux cloîtrées. Brest est rattaché, à partir de cette date, à la Fédération du Nord-Ouest, sous le patronage de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

En décembre de la même année, cinq mois après l'instauration de la clôture papale, les démarches faites pour que la Communauté de Brest puisse jouir de l'avantage des vœux solennels aboutissent et la cérémonie eut lieu à Noël. Le R. P. Ernest Marie de Jésus Hostie qui vint y préparer la Communauté, eut encore la joie de bénir le second étage du monastère qu'on avait achevé à grands coups de Providence !

Cette chère Providence se faisait même un plaisir d'entrer dans de petits détails touchants, tel celui de garnir la chaudière poussive des radiateurs avec les quelques seaux de charbon ou de coke nécessaires.

Doit-on payer ces délicatesses par des actes d'abandon exceptionnel de la part de la communauté : les occasions ne manquent pas ! L'aumônier, bousculé un certain jour par une voiture, ne s'en tire qu'avec deux fractures du bras ; la prieure



Le Relecq-Kerhuon
La chapelle pour le public
Autel du VII^e siècle.



Le Relecq-Kerhuon
Le chœur des moniales.



Le Relecq-Kerhuon
Une récréation au « patio ».

terrassée par un excès de fatigue et une double congestion pulmonaire, reçoit l'extrême-onction; une tempête lézarde profondément, en une nuit, trente mètres du mur de clôture qui borde l'Elorn. Puis tout rentre dans l'ordre après les angoisses que l'on peut imaginer. Quant au mur, les petites sœurs se font maçons et le réparent elles-mêmes.

Mais les emprunts que l'on avait dû faire doivent être honorés aux échéances : ce que l'on reçoit d'une main doit être rendu de l'autre, selon l'ordre des urgences. Et c'est de nouveau la course au trésor ! « *Monsieur*, dit notre petite sœur tourière à un ministre en exercice, *il nous faut quatre millions !* — « *Ma sœur, vous les aurez !* » répond l'Excellence, sans même se rendre compte de l'audace de la demande !

Bien plus ! on n'a pas un sou vaillant et l'on décide cependant de pourvoir la sœur tourière d'une petite fourgonnette, dont le prix sera évidemment acquitté à l'improviste par un bienfaiteur inespéré. On baptisera l'enfant du miracle : *Azenig*, petit âne, en reconnaissance et en souvenir de la mule dont notre Mère Sainte Thérèse se servait dans ses nombreux déplacements. Devant ces interventions si manifestes de la divine Bonté : « *Triomphe de la Femme aux douze étoiles* » s'écrie la Prieure, qui ajoute : « *nous faisons le rêve de nous libérer de nos dettes pour la fin de l'Année mariale, le 8 décembre.* »



Dans la communauté on n'était pas en restes : vêtements et professions s'intercalent dans les soucis quotidiens. De plus, à l'intérieur du cloître, source d'équilibre pour le spirituel et de subsistance matérielle espérée, on se met d'abord à peindre des images. — Mais bientôt sous l'impulsion fraternelle d'une religieuse — artiste des Filles du Saint-Esprit, qui devait plus tard signer le livre « *Sur l'enfance de l'Art* », on se lance dans le modelage et la céramique. On installera un four. Mais pour ne pas faire de l'à-peu-près, on obtient de Rome — aisément d'ailleurs, car on entrait ainsi dans les vues du Souverain

Pontife — un indult autorisant un séjour en usine pour les religieuses plus qualifiées pour ce travail, mais ayant besoin de développer et perfectionner leurs aptitudes. Deux Sœurs sont accueillies charitablement à Quimper, le temps nécessaire, dans une usine spécialisée dans cet art. Initiées rapidement à tous les secrets de fabrication, les Sœurs réussissaient les objets les plus divers et se lancent même dans ces charmantes créations qui obtiennent dès l'abord un vrai succès. Avant la fête de Noël, des crèches sortirent. Ayant appris que le Pape Pie XII faisait préparer un arbre de Noël pour « *ses petits pauvres* », le Carmel envoie au Vatican une de ces créations, avec la simple mention « *pour les petits pauvres de Sa Sainteté* ». Le Saint-Père fut très touché de ce geste et le fit dire officiellement par la Secrétairerie d'État.



L'année 1955 apporta une tristesse vivement ressentie par la Communauté. Les religieuses prêtées au Carmel de Lens doivent rentrer à Brest, leur présence n'étant plus hélas nécessaire dans le Carmel du refuge qui s'éteignit cette année-là.

Le départ en 1927 de l'essaim qui avait rejoint Saint-Marc, avait été un coup très rude pour lui et il ne s'en releva jamais. Mère Mariana qui en maintenait l'existence, mourait le 11 février 1931, à l'âge de 65 ans, après trois années particulièrement pénibles. Le 24 décembre 1930, elle avait vu disparaître rappelée au Seigneur, sa jeune Prieure de 44 ans, sur laquelle elle-même et le Carmel fondaient tout leur espoir. Les anciennes s'éteignaient l'une après l'autre et les survivantes ne veillèrent bientôt plus que sur un cimetière. Les vocations carmélitaines s'orientaient plutôt vers des monastères plus vigoureux et de fondation authentiquement autochtone. Lens-Saint-Rémy perdait, jour après jour, de son attirance. On avait bien essayé de lui infuser une nouvelle sève et Brest s'y prêta volontiers, mais l'initiative venait trop tard.

En 1955, nos françaises rentraient donc définitivement,

tandis que les quelques sujets belges se dispersaient dans des carmels de leur choix. On laissait à la garde de la paroisse de Lens, les restes vénérés de 22 religieuses françaises mortes en exil de 1904 à 1956 : Mère Marthe, assistée de sa chère collaboratrice Mère Marie du Sacré-Cœur y était comme la Prieure de cette communauté d'outre-tombe.



Les années 1956 et 1957 n'ont comme histoire qu'une vie conventuelle menée en plénitude dans un monastère définitivement aménagé — avouons qu'il a belle allure !

A 6 kilomètres de Brest, à main droite, après avoir, venant de Plougastel, traversé le pont qui enjambe de trois arches gracieuses la large rivière maritime de l'Elorn, isolé de la route passante — Le Relecq-Guipavas — par des terrains maraîchers qui étalent leurs couleurs saisonnières jusqu'au pied du grand mur de clôture, le monastère est pareillement isolé de l'Elorn par son grand parc qui descend en pente douce vers les berges du fleuve jusqu'à une large ceinture de ciment qui délimite la propriété du côté de la mer. Solitude et beauté : cèdres bleus du Liban aux larges révérences, érables élégants au port noble, graves sycomores; conifères des terres chaudes : araucarias, épicéas, mélèzes géants; somptueux magnolias aux fleurs opulentes et aux pénétrants arômes, les tulipiers, leurs frères, les marronniers d'Inde, tous exaltant la magnificence du Seigneur, tandis que bordant les larges allées, les ormes, les frênes, les tilleuls, les acacias aux bouquets blancs et mauves, toute la famille des chênes, chênes-lièges, chênes verts, les ifs piqués de rouge, et dans les sous-bois, toute la gamme frémissante des lauriers : les roses, les tins, les cerises; les âpres cormiers, les plaqueminières aux fruits de légende, les figuiers et à l'écart, honneur du verger et féerie printanière : les poiriers nobles, les pommiers bigarrés, les cerisiers : c'est dans ce cadre enchanteur voulu par l'homme et agréé par Dieu, que l'architecte, M. MICHEL, mit tout son sens chrétien et son vigoureux talent à coiffer les ruines de l'ancien château

du Prince Russe par une construction massive que soulève à peine un clocher quadrangulaire auquel s'adosse tout le colombier. Dans le parc d'approche, largement ombragé lui-même, s'arc-boute sur des piliers trapus un cloître extérieur au centre duquel se courbe à la romane la porte d'accès du monastère.

Sur la gauche, au centre de l'équerre des bâtiments, une croix de pierre du IV^e siècle, rejetant dans l'oubli les vestiges mondains du XIX^e, qui n'ont pu résister comme elle aux morsures salées du vent du large, indique aux visiteurs l'entrée de la chapelle extérieure. Ce mot « visiteurs » est-il d'ailleurs vraiment celui qui convient dans le cas, pour désigner ceux et celles qui viennent s'unir aux prières des cloîtrées ou mendier les miettes qui tombent de leur table mystique? Mais si l'on veut préciser ses intentions auprès de la Prieure ou profiter d'un parloir avec une religieuse, on sonne au tour et l'on vous introduit dans un grand parloir hors clôture, ancienne cuisine du château. On y remarquera, encastrés discrètement dans la voûte et sur le sol, des motifs de granit, rappelant les anciens propriétaires et quémandant pour eux, un souvenir de religieuse pitié. Une cheminée monumentale lui garde encore son allure de manoir et une grande horloge y balance silencieusement son large disque cuivré. Un rez-de chaussée trapu et austère, soudé de demi-pied à la chapelle extérieure, abrite, derrière les grilles, les salles communes.

Au premier étage, une galerie forme cloître et vient se buter aux murs surélevés du chœur des religieuses, lui donnant un jour indirect venant de la mer. Au deuxième étage, deux rangées de cellules débouchent sur un couloir central, sur lequel s'ouvrent aussi les offices. Une terrasse adossée au monastère, surplombe vers la mer les premières pentes du parc : au beau soleil, que les brumes découpent souvent en pamplemousse, c'est le lieu de récréation toujours active de la communauté : on y travaille tout en parlant et quelquefois les joyeux cris des licences y éclatent sans échos indiscrets. Tel jour de fête ne servait-elle pas, dans ce décor merveilleux,

de scène naturelle à « *La Charité de Jeanne-d'Arc* » de Péguy, interprétée par les jeunes sœurs et novices.

Le 15 novembre 1957, le Très Révérend Père Anastase du T. S. Rosaire, Préposé Général des Carmes, alors en visite paternelle dans tous les Carmels de France, vint contrôler avec un plaisir non-feint ces lieux témoins de tant de « miracles ».

« Après que nous eûmes toutes rendu l'obédience au chœur, Notre Très Révérend Père passa dans toutes les cellules et nous dit à chacune quelques mots en particulier. Sa Paternité s'intéressa à tout, visita tous les offices, jusqu'à la buanderie... Puis à la communauté réunie dans la salle de chapitre, il donna comme consigne : *Soyez des incarnations d'oraison.* »

On nous saura gré de signaler encore au 31 août de cette année le jubilé de diamant de Mère Marie de Saint-Joseph. On se rappelle qu'on doit à cette religieuse, en 1927, le retour à Brest du carmel exilé. Sans son énergie, sa foi, sa fidélité à la consigne de la Fondatrice, le petit groupe des volontaires ne se serait pas formé et Brest eût-il surgi avec une telle vigueur de l'oubli et des cendres.



Mais voici qu'un heureux souci, en cette année 1958, prend toute la Communauté.

L'année qui vient 1959, est celle du centenaire de la fondation du Carmel de Brest. On se doit, on doit au Seigneur qui a maintenu sa Maison au milieu de tant de tragiques vicissitudes de Le fêter. Et... le Seigneur Lui-même, manifestera ses bons plaisirs.

Lentement il se fait jour dans le cœur de toutes d'y associer les générations de Carmélites qui, depuis 1859, ont édifié, jour après jour, le colombier d'aujourd'hui. Si l'on essayait de ramener dans le cimetière de famille toutes les chères absentes? Les démarches qui s'avéraient impossibles il y a

quelques années sont ré-entreprises et donnent d'emblée un résultat dépassant tout ce qu'on en espérait. Le Révérend Curé de Lens, M. l'Abbé Pierre Chapelier et le Bourgmestre, M. Mincier, se faisant les interprètes de toute la population, acceptaient, non sans émotion, de se dépouiller de leur trésor :

« Les gens de Lens, écrivaient-ils, ne manquent jamais aux jours de fête mortuaire, d'aller se recueillir sur la tombe de vos braves sœurs... pour leur confier comme par le passé leurs soucis spirituels et temporels; on les a donc avertis du départ de leurs carmélites, car c'eût été les léser gravement que d'agir comme des voleurs. »

La municipalité se chargeait de faire procéder à l'exhumation de toutes les religieuses, à la reconnaissance des restes et de concert avec le clergé, organisait de touchantes cérémonies d'adieux.

En voici le vivant récit, tel qu'il fut vécu par une de ses participantes.

« Une foule énorme et recueillie priait dans l'ancienne chapelle du Carmel, devant les cercueils drapés des couleurs belge et française, surmontés d'une croix et d'une couronne de fleurs naturelles exprimant si bien tout l'amour de ceux pour lesquels nos chères carmélites avaient elles-mêmes tant prié.

» A dix-neuf heures trente, une magnifique procession se déroula majestueuse dans la nuit, transférant les reliques de la chapelle du monastère à l'église paroissiale, pour une veillée de prières. Des garçons et fillettes, en aubes blanches, portaient sur leurs épaules les précieux restes de « Celles » qui reposaient jusque-là au cimetière paroissial. Une foule nombreuse suivait, fermant la marche du cortège — vision de pureté — qui montait de la nuit vers la clarté de l'église paroissiale illuminée pour la veillée de prière.

» Le lundi matin, vers dix heures, dernière cérémonie d'adieu. Enfants des écoles, conseil de fabrique, membres du conseil municipal, enfin, fidèles plus nombreux que la veille accompagnent leurs Sœurs carmélites qui, une dernière fois, en procession, passent devant les portes du carmel avant d'être déposées auprès de l'autel, dressé en plein air, encadré des drapeaux belge et français, pour la messe d'action de grâces, célébrée par M. l'Abbé Mahaut, ancien Aumônier du Carmel, assisté d'un Prêtre français qui installa le monastère de

Lens-Saint-Rémy, et du Curé de la paroisse. Carmel belge et français était présent en la personne du Père François de Sales, ancien Provincial des Carmes, d'un Père du couvent des Chevreumont, d'une petite Sœur de Brest.

» A l'issue de la cérémonie, après un dernier mot d'adieu par un Révérend Père de Picpus et un émouvant cantique, ce fut le départ « pour les chemins de Brest » du convoi, et la petite communauté qui pour être partagée — trois cercueils sont restés en terre hesbignonne pour la joie des Lensois et la réalisation du désir maintes fois exprimé de Mère Mariana et ses compagnes de ne jamais quitter la Belgique — n'était pas divisée au contraire, des liens plus profonds que jamais unissent désormais Lens et Brest dans l'Immense Charité du Christ. »

Gage de retour? semence qui devra germer plus tard?

Il fut en tout cas très touchant de voir avec quelle fervente insistance le bourgmestre argua de leurs dernières volontés pour les retenir. Il promit en outre solennellement au nom de la commune de s'occuper pieusement des tombes de celles qui restaient. On refit donc pour elles, le dimanche 27 au soir la même procession de lumière, pour les ramener au cimetière. « Ce fut merveilleux de piété, de dignité, d'émotion dans la nuit calme et sereine » comme l'écrivit le Curé.



Mais suivons la camionnette qui regagne rapidement le Carmel de Brest, avec son précieux chargement.

A la frontière, le douanier belge passe la tête dans la voiture; stupéfait, il fait un rapide mouvement en arrière :

— Oh !... ma sœur, qu'avez-vous ici ?

— Des cercueils, Monsieur.

— Ah !... des cercueils... mais il n'y a rien dedans ?

— Si, Monsieur.

Le brave fonctionnaire devint cramoisi et sans attendre son reste s'en va et ramène tout un groupe de douaniers non moins effarés... et qui discutent le cas. Mais voici le tryptique,

voici les papiers de transports rédigés par les autorités belges et parfaitement en règle. Passez, mes Sœurs...

Douane française. Même scène, même réaction... Passez mes Sœurs... Et voici les anciennes sur le sol de la patrie... Arrêt à Lisieux, mais tard dans la nuit. Les portes de l'*Ermitage* sont closes depuis longtemps. Pendant que le chauffeur s'en va loger à l'hôtel, la sœur tourière, qui accompagne les Mères défuntés, s'installe près d'elles dans la voiture pour y passer la nuit.

« J'étais en communauté, dira-t-elle plus tard. Appuyée d'un côté au cercueil de Sœur Saint-Michel, puis comme oreiller celui de Mère Marthe-de-Jésus, je me suis bien vite et paisiblement endormie. Nuit merveilleuse, c'est tout ce que je puis en dire, car les secrets de communauté ne se publient pas ! »

Le mardi 22 septembre, vers 17 heures, la communauté de Lens réintégrait à son tour son Carmel d'origine. Les cercueils toujours fleuris furent déposés dans le chœur des religieuses. Les chères anciennes retrouvaient ainsi au milieu des vivantes leur place aux offices conventuels, dans le rythme familial de la psalmodie qui avait bercé leur jeunesse religieuse.

CHAPITRE VII

Le Centenaire

S'il revenait au Carmel installé désormais solidement au Relecq-Kerhuon, de célébrer les fêtes du Centenaire, tous les autres Carmels qui avaient soudé les mailles de la longue chaîne mystique : Kerfautras, Lens, Saint-Marc, Brézal, tous de par leur fondation « *Carmels de Brest* » étaient bien présents. Car un Carmel est plus qu'un lieu, « *c'est une ascension d'âme* » c'est la montagne d'Elie d'où l'antique *Voyant* convie tous ceux qui cherchent la Face du Seigneur, en quête du Royaume, dans l'appartenance visible et mystérieuse de l'Église : Fidèles, religieuses, prêtres. Un Triduum avait été prévu où chacun aurait sa part.



Le dimanche 25, tandis que l'Église fêtait le Christ-Roi, ce fut l'appel des fidèles :

Du Relecq, de toutes les paroisses, de la grande cité maritime, ils vinrent en foule et la Chapelle fut bien vite comble. Sous les cloîtres extérieurs, sous le grand châtaignier ombrageant le porche, le peuple afflue encore : ambiance discrète presque confidentielle, non ce rassemblement de foule, ce brillant, ce faste auquel nous ont accoutumés les pardons bretons, mais simplicité. « *Tout est au-dedans* ».

A l'Autel, le chef de la Paroisse, Monsieur le Chanoine Gouzien; à la tribune, la vibrante chorale du Relecq interprète les chants : Lève-Toi, Jérusalem...

Tous, grands et petits, sont pris dans le mystère du lieu :

cette adjointe au maire, cette fille de salle inconnue qui repartira en disant : « Quelque chose s'est passé, je ne sais pas dire quoi, mais je suis dans la joie. » Tous ensemble offrent l'Eucharistie. Grâce au dévouement de Monsieur Moallic et de son excellente sonorisation, la foule recueillie, au dehors, s'unit à la liturgie. Passant au milieu d'elle, deux prêtres donneront longuement la Communion. Monsieur le Chanoine Pailler, curé-archiprêtre de Saint-Louis de Brest qui présidait cette journée, interpréta ce climat d'âme :

« Vous attendez, je pense bien plus qu'un historique, vous attendez qu'aujourd'hui, nous trouvant dans la chapelle de nos Sœurs carmélites, nous essayons de recevoir de leur Ordre, ce qui est l'essentiel... de regarder cet essentiel que les Carmélites veulent nous apporter de leur idéal de contemplation, de leur idéal missionnaire et de leur idéal marital et de dépasser ce qui pour nous reste toujours l'aspect extérieur et pittoresque... »

« Cet adieu que la Carmélite a dit à tout pour se retrouver seule avec Dieu seul, s'enfermant ainsi dans une apparente inutilité. Avons-nous résolu ce petit problème, alors qu'il y a tant de travail... Si nous ne le voyons pas, nous n'avons pas assez le sens de ce qui doit être respecté dans notre foi chrétienne, l'Être suprêmement inutile, absolument inutile, parce qu'Il est le Seigneur. Il est le Seigneur, c'est-à-dire Celui de qui tout dépend, Celui vers Lequel tout doit tendre, et lorsque nous faisons de Dieu, un Être utile, lorsque nous voulons nous servir de Dieu, c'est que nous en faisons un moyen alors qu'Il doit toujours rester la Fin, la Fin dernière, la Fin unique de nos vies. Dieu, l'Être suprêmement inutile, mérite donc que dans l'Église, visiblement, un certain nombre d'âmes, se consacre à vivre dans ce service inutile. »

« Selon le mot de Saint Paul, nous sommes les serviteurs inutiles et nous qui essayons de travailler dans une vie active, nous devons souvent nous répéter, que nous sommes les serviteurs inutiles, et nous avons besoin, et il le faut, que dans l'Église il y ait ces vies consacrées entièrement à la recherche de Dieu. « Contempler la Face de Dieu, rechercher la Face de Dieu, essayer de creuser pour trouver cette Source de Vie, rester là en présence de Dieu, et essayer d'apporter à Celui qui est le Seigneur et qui mérite qu'on Lui donne tout, cette prière gratuite, cette présence gratuite, cette pénitence gratuite. »

« Le Prophète Élie, se retirant sur le Carmel, le Prophète Élie se disant « Celui qui veut rechercher avec un soin jaloux la gloire

du Seigneur des Armées », le Prophète Élie allant vers les Hommes d'Israël, bien sûr, mais commençant d'abord par se retirer dans la solitude du Mont Horeb, est bien le Père, l'Ancêtre mystérieux de cet Ordre qui, à travers les siècles, a continué et continue à maintenir dans ses déserts, déserts visibles et déserts cachés par les murs des Moniales, cette fonction contemplative. Et nous autres, chrétiens très humbles, dévorés par le monde, en prise avec le monde, nous ne saurions oublier que cette solitude que l'Église veut, dont l'Église a besoin, dont la santé de l'Église dépend, cette fonction contemplative que les Carmélites remplissent pour nous, maintient cette balance égale, que Dieu exige; car le chrétien n'est pas d'abord celui qui travaille, mais d'abord celui qui reconnaît le Seigneur pour le Seigneur, celui qui l'aime comme son Père, et c'est là la première fonction éminente de ces Carmélites qui fêtent ce centenaire.

« Prenant part à ces fêtes du centenaire, menées pour l'Église universelle, pour l'Église de France et particulièrement pour cette portion d'Église plus proche qui est à Brest, nous prierons le Seigneur que cette garde continue à se monter pour nous, et que nous ne soyons jamais privés de ce poids de prière, de ce poids de pénitence, de ce poids de solitude sans lesquels nous risquerions peut-être, d'être trouvés trop légers. »

A l'issue de la Messe, la foule se disperse, les uns reprenant les cars assurant pour la circonstance la liaison Brest-Carmel, — ils reviendront l'après-midi — d'autres pique-niquent aux alentours en cette clémente température d'octobre.

A trois heures, le Révérendissime Père Dom de Miscalut, abbé de l'Abbaye cistercienne de Tymadeuc, inaugura le tri-duum de prédications sur le thème du *Royaume de Dieu* :

« Le Royaume de Dieu pour lequel les Carmélites de Brest, depuis cent ans, ont tout quitté, est-il aussi pour vous ? A travers de pauvres mots humains, le Seigneur essaie de nous faire percevoir ce qu'est le Royaume de Dieu... C'est un banquet, un festin joyeux; c'est un héritage, l'héritage de Dieu, ses biens patrimoniaux; c'est « la terre » la vraie terre promise, où coulent le lait et le miel, mais c'est une terre nouvelle... C'est un trésor, une perle précieuse... Un grand rassemblement dans la Vie de Dieu, dans la Vie toujours jeune et jaillissante, qui, du Cœur de Dieu, jaillit comme d'une source éternelle; rassemblement dans la joie de Dieu, « entre dans la joie de ton Maître — *Intra in gaudium* »... »

« Le Royaume n'est rien d'autre finalement que la participation

à la Vie même de Dieu, à la Joie même de Dieu. Le Royaume de Dieu c'est ce dessin d'amour de Dieu sur nous, le dessein de tout instaurer, de tout rassembler dans le Christ. Le Royaume de Dieu, c'est Dieu, Dieu avec nous, Dieu possédé, Dieu goûté, Dieu qui se fait notre héritage, Dieu qui se donne à nous pour être notre lumière, notre vie, notre joie, notre trésor, notre perle précieuse, notre Père, notre Époux..

» Et c'est aussi quelque chose de tout proche, qui nous est offert tout de suite : « Voici que je me tiens à la porte et que je frappe; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi. »..

» Tandis qu'Il lui propose ces merveilles, l'homme fait la moue.. Ça ne l'intéresse pas. On a déjà tant à faire et on se passe si bien de Dieu.. Pauvres hommes, vouloir établir une cité sans Dieu, c'est perdre son temps à s'installer confortablement dans le compartiment d'un train qui roule tout droit vers l'abîme. » A quoi sert à l'homme de gagner l'univers », d'avoir une belle maison, de l'argent, tous les biens, si tout cela doit se terminer dans l'abîme. »

Mais déjà, à l'issue de ce premier jour, le Carmel sent peser sur lui plus lourdement le poids invisible des âmes et sa responsabilité accrue d'être pour elles, le flambeau qui brille, clair, dans la nuit.

Le lundi 26 octobre devait être le jour des religieuses.

Il en vint de tous les horizons du diocèse et d'au-delà... jusque de la Belgique, de toutes les couleurs de costumes, de tous les Ordres et Congrégations. Elles devaient avouer :

« C'est de tout notre cœur et avec ferveur que nous avons suivi les offices en nous y rendant chaque jour, qui à pied, qui en voiture.. et parfois bénéficiant de la charité d'amis brestois. »

C'est aussi tout le Carmel qui est là, représenté par les Sœurs Tourières de Lisieux, de Morlaix, de Vannes.

Son Excellence Monseigneur Favé, tint à présider lui-même cette grande et fraternelle assemblée. M. le Chanoine Cadiou, Supérieur ecclésiastique-délégué de la Communauté chanta la messe solennelle, tandis que lui répondait la note pure et enthousiaste des voix d'enfants du collège Charles-de-Foucauld, Le Révérendissime Père Dom Colliot, abbé bénédictin de

Lendévennec, fit, selon le désir intime de tous « *contempler, adorer et bénir le mystère de la fidélité de Dieu.* »

« Dieu est fidèle. Tout au long de la Sainte Écriture, ce mot retentit comme une véritable clameur. « Reconnaissez donc que Yaweh votre Dieu est le Seul vrai Dieu; le Dieu fidèle qui garde son alliance et qui étend sa miséricorde jusqu'à mille générations à ceux qui le craignent et qui gardent ses commandements. »

» Dieu est fidèle. Mais qu'est-ce à dire au juste? Si nous nous reportons à la racine du mot hébreu que contient la Sainte Écriture et qui est tout proche du mot *Amen* que nous connaissons, nous y trouvons l'idée de quelque chose de solide, de durable et de sûr. Dieu est le Dieu de la solidité, de la stabilité, de la sécurité. Il est le Dieu de l'*Amen* car Il est le Dieu qui parle. Et sa Parole « *ne passe pas* ». Elle se réalise toujours.

» Il est le Dieu qui s'engage, qui fait alliance. Et Il « *ne peut se renier Lui-même* », Lui le Seigneur. A une alliance Il ne faillira jamais.

» Il est le Dieu qui aime. D'un amour qui ne se reprend jamais. D'un amour qui jamais n'abandonne. Amour qui jamais ne s'atténue, qui jamais ne se lasse mais qui persévère toujours jusqu'au bout et dont la miséricorde enveloppe toute vie, remplit toute la terre..

» Il y aura au sein même de l'Église des familles, des âmes que Dieu se choisira afin de mieux faire éclater sa fidélité. Ce seront les familles, les âmes religieuses. Car, nous savons bien, mes Sœurs, qu'avant d'être un engagement de notre part, notre profession religieuse est un engagement de la part de Dieu : alliance d'amour qu'Il contracte avec nous et qu'Il renouvellera chaque jour dans le Sang de son Fils; alliance où l'Épouse reçoit comme dot l'Esprit-Saint Lui-même dont l'amour l'étreindra avec une force, une tendresse toute particulière, et dont la clameur incessante lui attestera qu'elle est aimée de Jésus et du Père. Dès lors la véritable histoire d'une maison ou d'une âme religieuse, ce n'est, en définitive, que l'histoire admirable de la fidélité de Dieu. Telle est bien, assurément, le sens de l'histoire de ce Carmel de Brest...

» Ne suffit-il pas, mes Sœurs, que vous sachiez vous souvenir pour reconnaître que tout ceci a été et demeure véritable? Oui vraiment, chacune des années, chacune des journées de l'existence de votre Carmel, chacun des lieux où Dieu l'a conduit, chacune des pierres de cette maison, le déroulement de chacune de vos vies, la vie de chacune de vos âmes, tout nous dit et nous redit, tout nous crie, nous proclame : fidélité, fidélité de Dieu.

L'Apôtre Saint-Paul, contemplant la mesure prodigieuse de l'amour que Dieu nous porte, tombait à genoux, et suppliait le Père de révéler

aux siens ce qu'il appelait dans son langage impuissant, la longueur, la largeur, la hauteur, la profondeur de la charité du Christ-Jésus. Si nous contemplons les dimensions de la fidélité de Dieu, n'éprouverons-nous pas le besoin de tomber à genoux pour adorer et pour prier ?

Et comme alors jailliront de nos cœurs la louange, l'action de grâces : « *Je chanterai votre fidélité dans l'assemblée des Saints.* »

La cérémonie qui allait suivre proclamait cette fidélité. Petits clercs en aubes et scapulaires immaculés, clergé nombreux, religieuses, se rendent au minuscule oratoire adossé à la futaie, dans le parc extérieur. C'est là que depuis la veille Mère Marthe et ses filles, après cinquante-cinq ans de terre lointaine, accueillent les visiteurs et reçoivent le témoignage de leur vénération. Les dix-neuf petits cercueils, déposés sur leurs brancards, sont soulevés par les divers groupes de quatre religieuses, et le cortège s'achemine en silence vers la porte de clôture, tandis que les haut-parleurs transmettent les chants de la chorale :

Le Seigneur nous a ouvert la porte du Jardin
Et Il nous a dit d'entrer
Le Seigneur est ressuscité
Alleluia..

C'est de la joie qui ruisselle dans les airs. C'est un cortège de triomphe. Voici la croix, voici l'Église militante, et puis l'Église triomphante. Portée sur les bras du Carmel de Morlaix (elles avaient été à la peine, il fallait bien qu'elles soient à l'honneur), la fondatrice franchit à nouveau le seuil de son monastère. Voiles baissés, la communauté fait une haie d'honneur au passage des reliquaires. Puis les lourdes portes se referment et l'émouvante procession glisse lentement à travers les allées somptueuses d'automne, jusqu'au cimetière intime du Carmel.

« Tout cela fut d'une étonnante simplicité, d'une très grande beauté et laissera dans le souvenir des quelques dizaines de laïcs présents, une impression profonde et émouvante », notera le *Télégramme*.

Une dernière prière, une dernière absoute, devant le petit calvaire dressé dans la chaude frondaison où se perdent les volutes d'encens, et Monseigneur déposa la chape noire.

En silence on remonte vers le Monastère. Sur le patio, face à la mer, Monseigneur Favé voudra bien bénir l'humble croix de granit, hier encore profanée, et présentée en ce jour de grâce à l'amour, à la réparation des Carmélites.

Après le départ du Clergé, Notre Mère permet de lever les voiles. On peut échanger quelques sourires, reconnaître ses Sœurs de toutes Congrégations, et il fallut presque du courage pour se séparer.

A l'issue de cette cérémonie, un frustulum réunissait les religieuses présentes autour de tables gentiment disposées dans les couloirs et jusque dans les greniers : accueillantes agapes fraternelles,

tandis que Monseigneur Favé réunissait quelques personnalités de Brest-Le Relecq et sut inviter M. l'Ingénieur Piquemal, le constructeur de Brest, à raconter ses souvenirs. Celui-ci mit tout le monde en joie par ses anecdotes montées à la *méridionale*, où l'esprit se le disputait au cœur.



Puis le *Royaume* qui ne se donne qu'aux violents empoigne à nouveau toutes les âmes.

« Nous disions hier, continuait Dom de Miscault, la déception de Dieu devant ceux qui préfèrent à son Royaume des nourritures terrestres et pourtant ce ne sont pas ceux qui refusent catégoriquement le Royaume qui déchirent le plus son Cœur. Ils savent si peu ce qu'ils font. Mais nous ?

Nous qui savons..

Nous qui voulons être des apôtres efficaces, nous qui croyons avoir accueilli le Royaume et qui pour lui peut-être, sommes entrés dans la vie religieuse.

Sommes-nous si sûrs d'avoir vraiment compris le don de Dieu et de faire la joie de son cœur. Comment se fait-il alors que le royaume de Dieu ne transfigure pas plus notre vie ? Nous nous donnons peut-être beaucoup de peine pour ne pas lui fermer la porte, mais nous n'avons pas tellement l'impression qu'il est un trésor, qu'il est lumière, force et joie divines.

Pourquoi donc?

Il y a toutes les chances que la raison soit celle-ci : nous avons accueilli le Royaume, mais comme une chose parmi d'autres. Nous lui avons fait une place, très grande peut-être, mais pas *toute* la place... Nous sommes comme de petits enfants, les mains encombrées de vieux jouets cassés, qui laisseraient passer sous leur nez le bijou le plus splendide du monde, plutôt que de lâcher tout pour le saisir...

Si vous voulez accueillir le Royaume dans toute sa splendeur, avec la plénitude de la joie, *il faut y mettre le prix*,... il faut tout donner... et ce n'est pas cher...

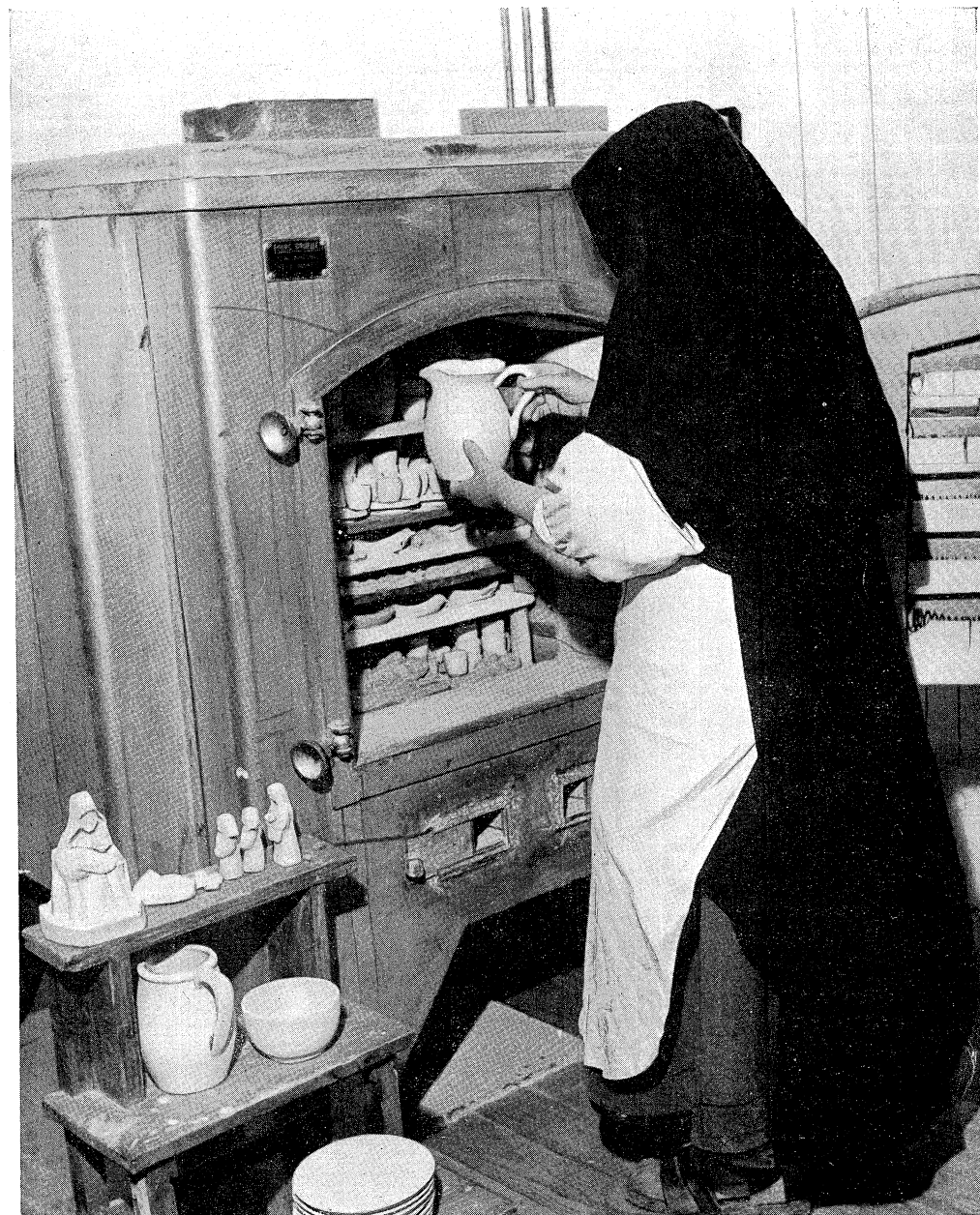
Le Royaume de Dieu souffre violence, et ce sont les violents, les décidés qui s'en emparent. Il faut renoncer au monde, à son esprit qui sait si bien s'insinuer pieusement dans les familles les plus chrétiennes et jusque dans les presbytères et les couvents. Il faut renoncer à se préoccuper du pain quotidien. Il faut renoncer à de belles réussites humaines, en quelque domaine que ce soit. Il faut renoncer à l'estime, à la reconnaissance, à l'admiration des gens de biens. *En vérité, ils ont trouvé leur récompense*, dit Jésus de ceux qui recherchent tout cela... Je vous vois trembler? J'exagère? Ce langage est trop dur... mais c'est le langage de la Vérité. En dehors de là, il n'y a rien qu'illusion et désillusion... C'est aussi le langage de l'amour. Pour suivre son fiancé, une jeune fille ne quitte-t-elle pas son pays, son père et sa mère... Et voici poindre la face lumineuse et douce de ce renoncement farouche... Il ne faut pas regarder ce qu'on quitte, mais ce qu'on gagne,... en face de qui tout n'est rien... Faisons comme ce petit enfant qui, apercevant sa mère, quitte tout, lâche tout, risque tout, pour tomber... dans les bras de sa mère...

Et sur le plan pratique? C'est très simple, je ne dis pas facile. Il ne faut plus vouloir ceci ou cela, mais uniquement et constamment ce que Dieu veut, maintenant, de moi, ou pour moi... « Ce que Dieu fait, c'est cela que j'aime... »

Mes frères, s'il faut du courage et de la violence pour s'engager dans cette voie qui seule conduit au royaume... comme elle est vraie la promesse de Jésus : *Nul n'aura quitté maison, parents ou enfants à cause du Royaume de Dieu qu'il ne reçoive dès maintenant le centuple.* Et il me semble que celles que nous avons inhumées ce matin ajoutent triomphantes : *et la vie éternelle* ».

Jésus-Eucharistie bénit de nouveau et l'on se quitte sans se séparer, car

« Croyez-moi, disait sainte Thérèse, Marthe et Marie doivent aller ensemble pour donner l'hospitalité à Notre-Seigneur et ne pas Lui



Le Relecq-Kerhuon
Une sœur au travail de la céramique : le four.



Lens-Saint-Rémy. 1959
Départ des restes vénérés des Françaises mortes en Belgique.



Le Relecq-Kerhuon. 1959
Les cercueils dans le chœur.

réserver un mauvais accueil en ne Lui donnant point à manger. Comment Marie lui eût-elle rendu ce service alors qu'elle se tenait toujours à ses pieds, si sa sœur ne s'en était chargée. »

Mais ce même Jésus invite...

« La foule nous presse,... retirons-nous un instant... à l'écart... sur la montagne. »

Savent-elles assez, les religieuses actives, que les portes du monastère, de la chapelle, d'une petite cellule leur demeurent toujours ouvertes pour quelques heures... pour quelques jours... retirées un instant, à l'écart... « non pour goûter des jouissances, mais afin de nous procurer plus de forces au service de Dieu », selon le vœu de la Mère de tous les Carmels.

Le mardi 27 eut lieu une Messe silencieuse.

Remercier, c'est bien, c'est bon. Il faut aussi savoir réparer ce qu'exprimait providentiellement l'*Introït* de la Messe de ce jour : c'est Jésus qui répare pour ces cent années.

A 3 heures, Dom Emmanuel de Miscalut achevait le tryptique du Royaume en nous invitant à pénétrer dans ce Royaume qui est déjà au-dedans de nous.

« Ce Royaume que le Seigneur nous propose avec une telle véhémence, mais aussi avec une telle discrétion, Notre-Seigneur Lui-même se refuse à en faire la description, les mots humains ne lui suffisant pas...

» Le Royaume de Dieu est justice, paix et joie, dans le Saint-Esprit.

» *Le Royaume de Dieu est justice.* Il faut se situer devant Dieu à sa juste place, à la place exacte où Dieu qui scrute les reins et les cœurs, pense nous trouver. Le juste, c'est celui qui se reconnaît et proclame joyeusement « créature de Dieu » qui sait qu'il n'est à chaque instant que ce que Dieu lui donne d'être. Le juste, c'est celui qui s'avoue, qui se proclame pécheur. Et cette justice est bien près de la foi qui ouvre l'accès du Royaume. Car le pécheur qui consent à se tourner vers Dieu, à se tenir en toute loyauté, en totale humilité, en pleine confiance surtout — car c'est tout cela la foi qui justifie — oblige, pour ainsi dire, *Celui qui est venu chercher ce qui était perdu*, à lui pardonner, à le guérir, à le sauver, à le justifier : *Va, ta foi t'a sauvé.* »

Le Royaume de Dieu est aussi paix, la paix que procure l'espérance. Pour ceux qui aiment Dieu (j'allais dire en interprétant les paroles de saint Paul : pour ceux qui cherchent le Royaume de Dieu), tout concourt à leur bien. Tout,... les joies,... mais encore les épreuves... eh bien ! tout cela concourt à notre bien. Creuset, si vous voulez, étai : Dieu nous purifie, nous travaille, nous sanctifie. Mais c'est pour dilater notre capacité de bonheur, pour nous rendre capables de Lui. Aussi croyez-en la pauvre expérience d'un confesseur : plus cela va mal, plus cela va bien. Celui qui fait fond sur la Parole de Dieu a construit sa maison sur le roc. Cette joyeuse assurance stabilise l'âme dans la sécurité, dans la paix ferme et sereine de l'espérance. Au milieu de tous les bouleversements et de toutes les épreuves, il demeure en paix.

Mais par-dessus tout, le Royaume de Dieu est joie. Cette joie qui est le premier fruit de l'Esprit d'amour. Il faudrait laisser la parole aux Saints. Si déjà un grand amour terrestre peut estomper et faire disparaître, pour ainsi dire, tant de souffrances, de tristesses, et remplir de quelle joie nos pauvres cœurs, à combien plus forte raison, ici-bas déjà, le Royaume de Dieu peut-il nous faire exulter de joie au milieu de nos tribulations. C'est pour la joie que Dieu place l'homme dans le paradis terrestre, et chaque fois qu'il intervient dans l'histoire, c'est pour sauver la joie. Aussi, comme on le sent heureux, après avoir grondé et menacé, de consoler son peuple, lui annoncer la grande joie messianique.

Mais le Royaume de Dieu c'est *Quelqu'un*, c'est le Christ.

Il est justice, mais notre justice c'est le Christ.

Il est paix, mais notre paix, c'est le Christ.

Il est joie surtout, mais notre joie c'est le Christ.

Ouvrez tout grand votre cœur, « cherchez de toutes vos forces le Royaume de Dieu et sa Justice, tout le reste, vous le savez, et avant tout la joie, vous sera donné par surcroît. » Mais faites-le d'abord pour la joie de Dieu, pour la joie du Seigneur Jésus, qui a déclaré Lui-même qu'il y a plus de joie à donner qu'à recevoir. Que sa Joie, la joie de se donner à vous, soit votre joie la plus pure.



La Bénédiction du Saint-Sacrement, vint, comme chaque soir, couronner le triduum.

Le mercredi 28 : *Journée du Sacerdoce*, avec le grand rappel d'Ignace d'Antioche :

« Une seule Eucharistie,

« une seule chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ,

« un seul calice pour nous unir à son Sang,
« un seul autel,
« comme un seul Évêque avec le presbytérium,
« et les diacres les compagnons de services.

Il y a cent ans, jour pour jour, à Kerfautras, se célébrait la première messe, dans le petit salon, transformé en oratoire, devant Marthe de Lesguern et trois humbles Carmélites de Morlaix. Le Carmel de Brest était fondé, pour la grande affaire de Thérèse d'Avila :

« Tout mon désir était, et est encore, que nous nous mettions toutes en prières, pour les défenseurs de l'Église, pour les prédicateurs et les savants qui la soutiennent. O mes sœurs en Jésus-Christ, c'est pour cette œuvre qu'il vous a réunies ici, c'est là votre vocation, ce sont là vos affaires. »

Précédé du long défilé des surplis et des camails, blancs manteaux du Carmel, coules noire et blanche des abbés de Kergonan, Landévennec, Tymadeuc, de Monseigneur l'Auxiliaire en habit pontifical, revêtu de sa mosette violette, Monseigneur Fauvel, Évêque de Quimper et du Léon fait son entrée par la porte principale et prend place au trône où il donnera lecture de la lettre et bénédiction du Père Général de l'Ordre Carmélitain :

« Il est bon au Père Commun de l'Ordre de venir vous assurer de sa participation personnelle par la prière à votre hymne d'action de grâce pour les bienfaits célestes reçus par le passé et à votre supplication confiante pour la conservation intacte et jalouse de notre idéal carmélitain, la recherche de l'intimité avec Dieu, pour l'avenir. »

Il donne aussi connaissance du télégramme parvenu de la Cité du Vatican.

« Occasion centenaire, fondation carmel, Souverain Pontife envoie grand cœur toutes moniales, bienfaiteurs, gage fidélité, belles vocations, faveur implorée, paternelle bénédiction apostolique.

Cardinal Tardini. »

A cet instant, la chapelle n'est plus qu'un vaste sanctuaire

« accordé à l'Evêque comme les cordes à la cithare. » Monseigneur l'Auxiliaire officie pontificalement. Toute la pureté du chant grégorien et le mystère du Carmel passe par le chœur des Moines de Landévennec et la ferveur contenue du chant monastique.

A l'Évangile, au nom du Révérend Père Provincial qu'une douloureuse épreuve de santé retient à Paris, le Révérend Père Pierre de la Croix Serouet O.C.D. affirmera la tradition du Carmel, devant ses « Frères dans le Sacerdoce » en leur montrant « la valeur de l'Amour qui transcende le temps. »

« Mille ans sont à tes yeux comme le jour d'hier; quand il est passé, comme une veille de la nuit (psaume 89)... L'histoire n'est que le cadre où s'épanouit la vie des âmes. On ne peut donc à proprement parler faire l'histoire d'un Carmel, car on ne peut conter que ce qui passe. Nos yeux ne s'attachent pas aux choses visibles, mais aux choses invisibles, car les choses visibles ne sont que pour un temps, les invisibles sont éternelles. Dieu ne sait pas compter, car Dieu est Amour et l'Amour ne se compte pas, l'Amour est autre chose, l'Amour est d'un autre ordre. Ce qui est essentiel dans la vie d'un Carmel, c'est ce qu'on ne peut pas compter, ni enregistrer, c'est l'amour que le Seigneur, depuis un jour comme depuis un siècle, a reçu de cette Maison. Mille ans sont à tes yeux comme le jour d'hier; quand il est passé, comme une veille de la nuit. Ce qui compte, ce qui vaut, c'est l'amour qu'il a reçu de ces Carmélites qu'avant-hier vous avez replantées dans la terre de chez nous, c'est l'amour qu'il reçoit de celles qui continuent leur œuvre, mais que dis-je? Il n'y a pas d'œuvre, il n'y a que l'Amour... Et pourtant de pareilles célébrations sont glorieuses pour Dieu et bienfaisantes pour les âmes. Je n'en veux pour témoignage, Excellence, que votre présence paternelle, à la tête du nombreux Clergé qui participe aux fêtes du centenaire. Les Evêques n'ont plus le temps comme jadis M. de Meaux d'écrire l'histoire de l'Église, car elle va trop vite et c'est à eux de la faire...

» Je ne crois pas mal interpréter les sentiments de Votre Excellence en affirmant que votre présence à la cérémonie d'aujourd'hui, plus encore que la reconnaissance du diocèse de Quimper et du Léon pour les Carmélites du passé, témoigne du prix que vous attachez à la vie des Carmélites d'aujourd'hui. Ce qui importe en effet, ce n'est pas ce que les Carmélites ont fait, ni ce qu'elles font, bien qu'elles aient fait et fassent de bonnes, de saintes et même de jolies choses. Mais que sont-elles?

» Je voudrais, mes frères, et vous très spécialement mes frères

dans le sacerdoce, je voudrais attirer ce matin votre attention sur ce qui fait la vraie valeur d'une vie de Carmélite, non seulement pour que vous ayez désormais plus de confiance en la prière de ces religieuses à qui leur Mère Sainte Thérèse a donné comme but principal de leur apostolat, de prier pour les prêtres, mais aussi afin que vous-mêmes, en faisant les transpositions nécessaires, vous compreniez toujours mieux ce qui fait la valeur d'une vie de prêtre.

» Et vous mes Révérendes Mères, mes Sœurs, qui m'entendez vous rappeler ce que vous êtes dans la pensée de Dieu et selon le désir de notre Mère Sainte Thérèse, confessant humblement l'écart qui subsiste toujours un peu entre l'idéal et le réel, puissiez-vous entreprendre de devenir ce que Dieu et l'Église attendent de vous, que vous soyez...

» Pourquoi la vie d'une Carmélite? Demandons-le à notre Mère Sainte Thérèse. Entrée à l'âge de vingt ans au Carmel d'Avila, c'était une bonne religieuse, on était content d'elle, on l'aimait, on l'admirait. Mais elle-même nous confie qu'elle était *malheureuse*, les sermons surtout la faisaient souffrir — comme un peu tout le monde, mais pas pour les mêmes motifs... — « Je reconnaissait en effet, dit-elle, » que sous beaucoup de rapports, je n'étais pas ce que je devais être. » Un jour, elle avait largement dépassé la quarantaine, entrant dans un oratoire, elle rencontra une statue qui représentait le Christ de la flagellation. « Je me sentis, dit-elle, toute bouleversée tant elle me » rappelait ce que le Seigneur avait enduré pour nous... Combien » j'avais mal répondu à l'amour du Seigneur, mais Dieu méritait » quand même quelque chose de plus, quelque chose de mieux. » Le jour de sa conversion, devant le Christ à la colonne, elle peut dire : « Maintenant, nous avons connu l'amour de Dieu et nous y avons cru. » Dieu est amour. » La vie de Thérèse est changée, plus d'honnête médiocrité, car la médiocrité n'est pas honnête. Thérèse ne fera plus rien que par amour. De ses Carmélites, quand bientôt le Seigneur lui inspire de les réformer, elle exigera d'elles d'abord qu'elles croient à l'amour, qu'elles mettent l'amour au centre de leur vie, qu'il inspire chacune de leurs actions, chacun des mouvements de leur cœur.

» Mais ce serait une plaisante manière de chercher l'amour de Dieu, comme elle dit « les mains pleines ». Qui veut Le trouver doit savoir se contenter de Lui.

» « Dieu seul suffit... » Or, l'Amour n'est pas une vertu de juste milieu, il n'existe pas s'il n'aspire à grandir... Le but n'est jamais si parfaitement atteint que l'on puisse s'arrêter, que l'on puisse s'asseoir et se reposer et mesurer le chemin parcouru et dire qu'on en a assez fait, c'est-à-dire pour une carmélite, qu'on a assez aimé. Il s'agit de tout donner, de donner toujours davantage...

« Il ne suffit pas de dire qu'on aime, il faut le montrer, mais il ne suffit pas de le montrer, il faut le dire aussi, et ce fut le grand mérite de notre Mère Sainte Thérèse de comprendre les besoins du Cœur de Dieu. Dieu n'est pas une abstraction, ce n'est pas une idée, c'est un Être aimant. Il veut qu'on L'aime, qu'on Le Lui montre, et c'est la fidélité; qu'on Le Lui dise, et c'est l'intimité, c'est la tendresse, c'est la prière du Carmel, prière qui consiste uniquement à *dire l'amour*, une prière qui est efficace parce qu'elle ne se soucie pas d'efficacité, une prière qui ne multiplie pas les paroles. Souvent on n'a rien à dire aux gens qu'on aime, il suffit d'être avec eux et de se taire en leur présence, et le silence amoureux de l'âme amoureuse, attentive à Dieu, lui non plus ne se compte pas. « Mille ans sont comme un jour... » et c'est pourquoi au Carmel il faut toujours prier, *méditer jour et nuit la loi du Seigneur et veiller dans la prière*, comme dit la Règle. On peut finir une prière, on n'a jamais fini de prier, car on n'a jamais fini d'aimer. »

« On n'a jamais fini d'aimer, » et la joie jaillit de l'amour. Cette joie qui déborde la chapelle, qui se répand dans les cloîtres, dans les jardins, joie de la salle Notre-Dame, joie de tous les lieux, joie des Carmélites,

« qui ne craignent pas de perdre leur dévotion dans un éclat de rire », comme le soulignait Monseigneur l'Évêque de Quimper.

Laissant à leurs Sœurs contemplatives le ministère de la prière, humbles Religieuses et femmes du monde, fondues en un même dévouement, font « office de diacres au service des tables ».

La sonorisation permet à tous de rester en contact avec l'Évêque du diocèse. Pasteur et Père, il veut prendre contact avec chaque groupe, puis au micro, il s'adresse à toute l'assemblée :

« et il dit sa joie du centenaire, sa satisfaction des vraies amitiés et dévouements qui entourent le Carmel, le prix que l'Église, le diocèse attachent à la présence et au rayonnement de la vie contemplative, et fait appel aux Prêtres pour, non seulement respecter, mais favoriser et aider en toute prudence et discernement l'éclosion et l'épanouissement des vocations contemplatives. »

Au parloir enfin, dans une entrevue toute paternelle, Son Excellence laisse entrevoir l'intime dévotion qu'Elle nourrit envers la grande Sainte Thérèse, la profonde admiration qu'elle lui inspire, renforcée dans un récent pèlerinage à Avila. Il fait parler la petite Sœur tourière de Lisieux qui a longtemps vécu près de Mère Agnès et des Sœurs de la petite Sainte. Il s'entretient avec le Révérend Père Elisée de la Nativité, Assistant Fédéral, qui en ce jour représente le Révérend Père Provincial. Après avoir prié les quatre Évêques et Abbés de s'unir à lui, rejoignant la pensée de son Éminence le Cardinal Cento qui affirmait dans une lettre au Carmel de Brest, « le Cardinal Protecteur n'est-il pas aussi un Père », Monseigneur bénit affectueusement toutes ses filles Carmélites.

Cette bénédiction de l'Évêque du centenaire allait rejoindre par delà le temps celle de l'Évêque de la fondation. Le nom de Monseigneur Fauvel se liait désormais indissolublement à celui de Monseigneur Sergent.



Autour du Carmel, la paix est maintenant revenue. Les moniales gardent au cœur de ces journées d'action de grâces communes, le sentiment peut-être plus fort de leur irremplaçable fonction dans l'Église vivante et des appels qui montent vers la sainte montagne où elles cherchent la face du Dieu vivant. Et nous sommes plus assurés, dans nos combats, parce que nous savons que cette garde, commencée il y a maintenant cent ans au cœur de notre pays, sera continuée en « ce service en apparence inutile qui est en définitive le seul essentiel. »

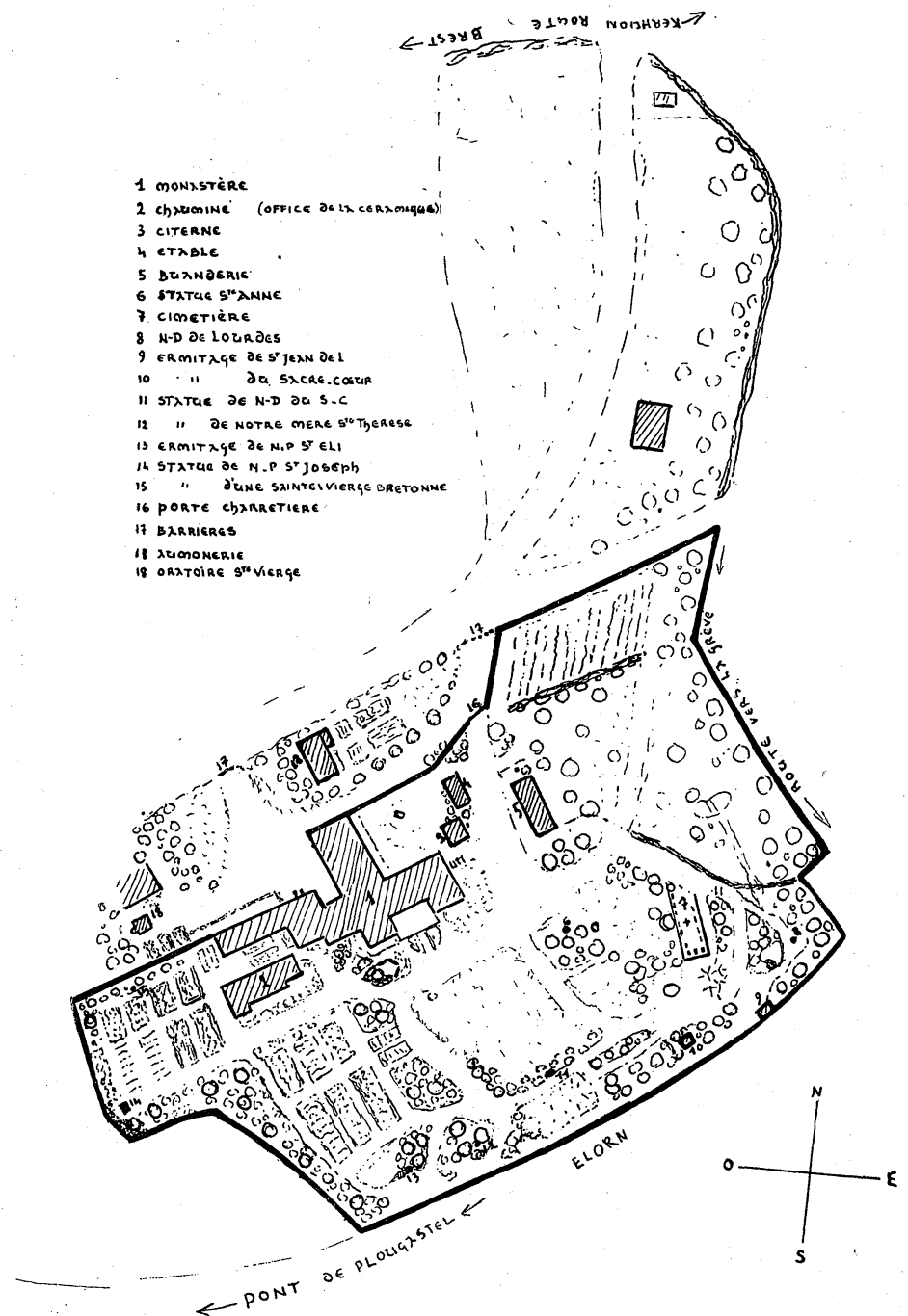


Le Relecq-Kerhuon
Fêtes du Centenaire (26 octobre 1959)
Le retour des restes des carmélites de Lens-St-Rémy
au cimetière de la communauté.





Le Relecq-Kerhuon
Fêtes du Centenaire (26 octobre 1959)
Monseigneur Favé et le clergé.



Le Relecq-Kerhuon.

Achévé d'imprimer
sur les Presses des
IMPRIMERIES OBERTHUR
Rennes-Paris
en Janvier MCMLX

Dépôt légal 1^{er} trimestre 1960, n° 5496

